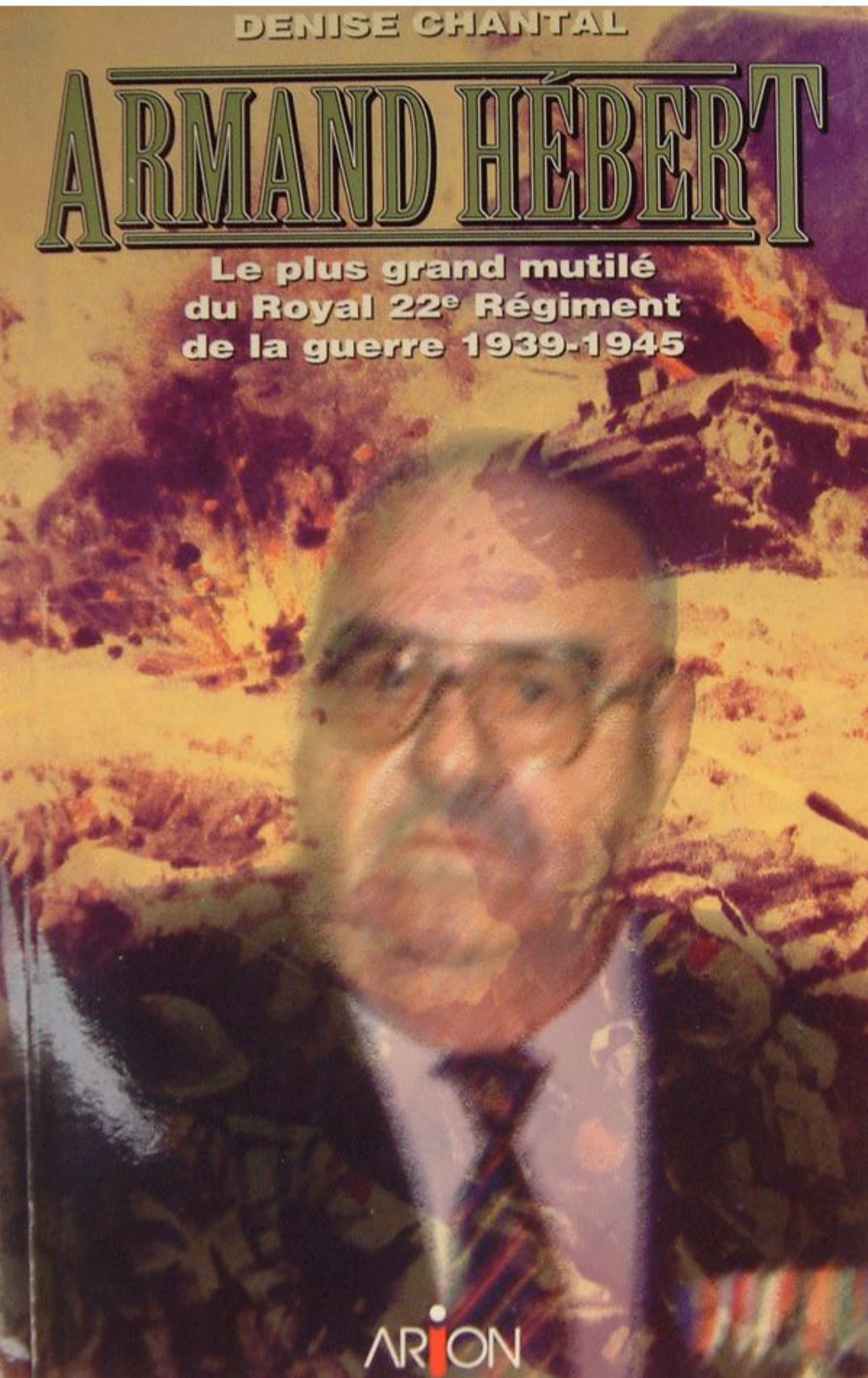

DENISE CHANTAL
ARMAND HÉBERT
Le plus grand mutilé
du Royal 22e Régiment
de la guerre 1939-1945
ARION



Armand Hébert

ARMAND HÉBERT

Le plus grand mutilé du Royal 22e Régiment de la guerre 1939-1945

Données de catalogue avant publication (Canada)

Denise Chantal, 1929

Armand Hébert: le plus grand mutilé du Royal 22e régiment de la guerre 1939-1945.

ISBN: 2-921493-31-4

1. Armand Hébert, 1919-1996. 2 Guerre mondiale, 1939-1945 - Anciens combattants - Biographies. 3. Invalides de guerre - Canada - biographies. 4. Canada. Armée canadienne. Régiment, 22e - Biographies.
1. Titre.

UB365. C2C45 1997 940.54'1271'092 C97-941255-2

Éditeurs:

ARION
10570, Élisabeth II
Québec QC G2A IY3

(418) 842-4622

Conception graphique: Karl Rowley

Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

ISBN: 2-921493-31-4

DENISE CHANTAL

En collaboration avec
LOUIS RASMÜSSEN

ARMAND HÉBERT

Le plus grand mutilé
du Royal 22e Régiment
de la guerre 1939-1945

ARION

DU MÊME AUTEUR

Amour humain, biographie de Paul Rasmüssen, 1984, à compte d'auteur.

Mémoires et réflexions, biographie de la famille Chantal, 1997, à compte d'auteur.

À Armand et Germaine

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont tout d'abord à Armand Hébert, son épouse Germaine, Rodolphe et Monique Després qui m'ont fourni tous les renseignements nécessaires à la réalisation de ce livre. Je remercie également les membres de ma famille de leur soutien. Un merci spécialement à mon fils Louis Rasmüssen, qui, malgré ses études de doctorat en sociologie et la somme de travail qu'il accomplit chaque jour, m'a maintes fois apporté son aide par son étroite collaboration en traitement de textes et à la rédaction de ce récit. Merci à ma belle-fille Annie de sa compréhension en se privant de la présence de son mari aux heures de travail.

Un merci spécial à l'Association du 22[e] Inc. avec le concours du major Maurice Leblanc pour leur implication dans la réalisation de ce livre.

NOTES DE L' AUTEUR

Tout le récit de ce livre est véridique. Armand Hébert m'a raconté lui-même sa vie, la guerre qu'il a vécue et son tragique accident sur le front d'Italie. J'ai pu constater ses prouesses, voir la réalisation de ses défis et admirer son grand courage face à la vie. Lui et son épouse m'ont fait part de leur belle histoire d'amour et de leur manière de vivre.

Monsieur Rodolphe Després de Montmagny, compagnon d'armes et ami personnel d'Armand Hébert, m'a aussi apporté son témoignage de leur vécu à la guerre. Tous les deux m'ont confirmé qu'Armand était le plus grand mutilé de guerre du *Royal 22e Régiment*.

Autre référence: *Histoire du Royal 22e Régiment*, La Citadelle, Québec, Éditions du Pélican Québec-Canada, 1964.

AVANT-PROPOS

J'ai écrit la vie d'Armand Hébert par considération pour cet homme de grande valeur. Toute sa vie, il a démontré un courage incroyable, suscitant l'admiration de tous ceux qui le côtoient.

Sur un champ de bataille d'Italie le 19 février 1944, l'explosion d'une mine allemande lui arrache les deux jambes, le bras gauche et émiette le coude de son bras droit.

Le conflit mondial de 1939 à 1945 en a donc fait le plus grand mutilé du *Royal 22e Régiment*.

En raison de sa ténacité, son excellent moral et sa foi en Dieu, il sut conserver autonomie, volonté et joie de vivre. Par sa gentillesse, son sourire, son amabilité et en pensant constamment aux autres, il attire sur lui respect et admiration.

Par sa réflexion et sa détermination, il a su trouver le chemin qui l'a conduit au bout du tunnel. Il est un exemple de courage qui j'espère en inspirera plusieurs.

J'aimerais avoir l'éloquence nécessaire, afin de donner la juste valeur de cet homme incomparable, qui est un symbole de grande sagesse. Si la lecture de cet ouvrage peut apporter à d'autres personnes espoir et réconfort, j'aurai atteint un but.

Denise Chantal

DÉDICACE

20 octobre 1964

Mon très cher Caporal Armand Hébert

Les officiers, sous-officiers et soldats du Régiment vous offrent ce volume avec tout le respect et l'admiration que le récit des pages 230, 231 etc. puissent les inspirer.

La valeur du guerrier que vous avez fait est impressionnante et le courage que vous avez démontré à cette heure tragique fut digne au-delà de toutes traditions et fut pour nous tous une source d'inspiration.

En m'inclinant devant vous je vous prie d'offrir mes hommages à votre, aussi courageuse épouse et mes meilleurs voeux à votre fils.

Sincèrement

[illegible] Lieut Gen

Paul Triquet
25 Oct 64

Au lancement du livre: «Histoire du Royal 22e Régiment», le général Jean. V. Allard offrit un livre à Armand Hébert en ajoutant une dédicace personnelle.

Lors d'une réunion quelques jours plus tard, le major Paul triquet joignit sa signature au bas de cette dédicace.

CHAPITRE 1

DE L'ENFANCE AU TRAVAIL

Armand Hébert est né au Québec, à Melbourne dans les Cantons de l'Est, le 8 mars 1919.

Situé entre la ville de Sherbrooke et Drummondville, cet endroit de l'Estrie révèle un cachet particulier. Du haut des collines qui le borde, on peut admirer les prairies verdoyantes où gîtent des fermes et des granges pour abriter le foin et les récoltes. Ce décor est enjolivé par de multiples feuillus dont les majestueux érables qui font l'orgueil des habitants de ce patelin.

Contrastant avec ce pittoresque site campagnard, on aperçoit quelques manufactures dont une ébénisterie, un atelier de chaussures et un moulin à scie. Une grosse jonction pour le triage des trains en provenance des États-Unis, de Montréal et de Québec, ainsi que pour le transport des passagers, donne également une activité incessante à ce coin de pays.

La maison familiale des Hébert est construite à proximité du vieux pont de fer Mackenzie qui enjambe la rivière Saint-François, reliant les villes de

Melbourne et de Richmond. Sur le terrain, sont érigés un hangar et l'abri pour les chevaux. Monsieur Hébert permet aux étrangers venant assister aux offices religieux, de pouvoir y faire reposer leurs bêtes. Aussi, un espace réservé sert de jardin qui contribue à la culture des légumes nécessaire pour l'équilibre du budget quotidien.

Armand grandit dans cette campagne, entouré de ses parents, de ses trois frères et de ses deux soeurs. Son père, ébéniste de métier, est manoeuvre à l'usine de fabrication de meubles. Son dur labeur et le souci de gagner assez d'argent, font de lui un homme très autoritaire, exigeant beaucoup des membres de sa famille.

Pour ce qui est de sa mère, elle veille aux travaux domestiques et à l'éducation des enfants. Armand voit en cette personne une femme ayant une belle personnalité et d'une très grande bienveillance envers ses enfants et son mari. Elle demeure néanmoins d'une soumission certaine à son époux.

Très jeune, Armand a peine à prendre sa place au sein de sa famille. Il a le sentiment d'être de trop. Bien qu'une bonne entente règne entre lui, sa mère, ses frères et soeurs, il ne sent pas l'amour de son père qui le réprimande chaque jour.

La routine familiale est d'ailleurs orchestrée par ce dernier qui impose, sans cesse, son autorité. On ne s'insurge pas à sa volonté, bien infortuné celui qui essaie. Un climat d'incompréhension s'établit entre Armand et lui. Le dialogue étant absent, Armand ne comprend pas pourquoi il se fait battre plus souvent qu'à son tour. Il écope de châtiments qui, parfois, seraient peut-être imputables à quelqu'un d'autre.

Tous ces sévices contribuent à aigrir son caractère. Combien de fois il aurait aimé trouver refuge dans les bras de sa mère, mais comprend qu'elle ne puisse intervenir pour apaiser la colère de son mari. Il se console cependant, en sentant le regard de tendresse qu'elle pose sur lui. Ce garçon gardera une grande admiration pour sa mère tout au long de sa vie.

Désemparé par l'attitude de son père, il se retrouve, seul, face à lui-même. De plus, cette solitude s'amplifie par l'absence de petits amis de son âge. Effectivement, dû à son développement physique précoce, grand et fort de taille, les parents du voisinage s'illusionnent sur son âge. Armand leur apparaît trop vieux pour se tenir avec leurs enfants. Ils refusent donc à ceux-ci d'aller jouer chez les Hébert. Le jeune garçon souffre de ne pouvoir partager leurs jeux. Ce rejet lui fait très mal. Exclu des autres, il se tient à l'écart, se contentant de les regarder s'amuser.

C'est seulement à sept ans, lors de son entrée à l'école des frères du Sacré-Coeur de Richmond, qu'il peut enfin établir un premier lien social avec des enfants de son âge. Plusieurs parmi eux l'acceptent comme il est et l'invitent volontiers à partager leurs activités. Il aime bien cette compagnie et, avec le temps, devient leur camarade.

Les quelques heures passées à l'école permettent à Armand de profiter d'une liberté qui lui fait défaut à la maison. Également, en créant des liens d'amitié, il n'a plus à affronter les préjugés du voisinage qui l'ont tant fait souffrir. L'école devient pour lui un refuge et un lieu où il peut s'épanouir.

Quand la semaine scolaire prend fin le vendredi après-midi, il revient à la maison. Son père réserve

toujours du travail pour son frère et lui, par exemple: fendre le bois, sarcler le jardin, enlever les insectes nuisibles aux légumes. Même si cela ne lui plaît pas toujours, il essaie de son mieux d'apporter le support qui lui est demandé.

Et le temps passe, bon an, mal an. À douze ans, il se lie d'amitié avec un anglophone de son âge, fils d'un cultivateur du nom de Kanen. Ce dernier s'exprime bien en français, ce qui simplifie grandement leurs communications. Armand profite de l'occasion qui lui est offerte pour faire l'apprentissage de la langue anglaise, plus tard, il en comprendra l'importance.

Les parents de son compagnon apprécient grandement la présence d'Armand. Pour sa part, le jeune Hébert se sent respecté et bien accueilli par ces cultivateurs. Aux vacances de l'été, ces derniers lui confient même du travail sur leur ferme. Celui-ci consiste à les aider à faire les foins. Armand en est très heureux parce qu'en plus d'en retirer des sous, il se sent utile à quelque chose.

Lorsqu'il va aux champs, il éprouve un vif plaisir à respirer l'odeur de l'herbe qui se dégage de cette belle nature. Tout en savourant ces bons moments, il partage la besogne avec quelques personnes venues aider à la fenaison.

À l'heure du dîner c'est le pique-nique, l'espace de quelques minutes pour se procurer une bonne détente. Armand en profite pour aller s'asseoir sous les arbres afin de se rafraîchir et s'entretenir joyeusement avec les copains. Puis, chacun se remet à la tâche. Le travail se poursuit ainsi jusqu'à la brunante. Tous ces jeunes fermiers satisfaits de la journée accomplie

remontent épuiser sur les chariots qui les ramènent à la ferme.

Le retour s'effectue au rythme berceur de la voiture tirée par les chevaux qui avancent lentement sur les chemins raboteux. Notre jeune garçon respire l'air pur à pleins poumons et apprécie ce grand calme qui plane sur toute cette campagne superbe.

Assis dans le chariot, les uns chantent et les autres ayant les yeux mi-clos, sombrent dans une demi-somnolence. Le ciel s'assombrit peu à peu et les étoiles illuminent le firmament qui scintille de mille feux. Un silence gagne graduellement le groupe. Arrivés à la ferme, tous s'éveillent et, un peu engourdis, sautent sur le sol.

Armand s'empresse d'aller prendre un bon repas et, harassé de fatigue, se lave, se met au lit et s'endort d'un sommeil profond. Ses rêves sont peuplés de toutes ces bonnes choses de la journée.

Septembre revient, c'est la rentrée scolaire. Le garçon est bien content de retrouver ses amis et de leur faire part de ses expériences vécues à la ferme. Ayant profité de cette période pour faire le plein d'énergie, il se remet aux études avec entrain.

Les fins de semaines, un boulanger l'engage et lui fait livrer du pain aux gens du village pour la somme de cinquante sous par jour. Il économise son argent pour combler son désir d'acheter un bel habit en montre dans la vitrine d'un marchand. Après quelques semaines, lorsqu'il atteint le montant de douze dollars et cinquante sous, il court au magasin se le procurer. Fier de son achat, il lui tarde de le porter. Cependant, il doit patienter jusqu'à ce qu'une occasion spéciale se présente.

Quand le jour du Seigneur arrive le dimanche suivant, il en profite pour essayer joyeusement son nouvel habit. En déambulant fièrement sur le trottoir, il a le sentiment d'être un homme riche. Cependant, au cours de sa promenade, le ciel s'assombrit en présentant de gros nuages qui ne tardent pas à ouvrir leurs écluses. Une pluie torrentielle s'abat d'un coup, inondant tout le village et lui naturellement. En un instant, son habit est détrempé. Les manches et les jambes de son pantalon rétrécissent de moitié, et pour comble de malheur, la teinte bleu marine devient rouge. Pour lui, c'est la désolation, ayant mis tant de jours à épargner pour en arriver à ce triste résultat. Il en ressent une grande déception. Toutefois, il doit se résigner et en conclure que cela fait partie des contrariétés de la vie.

Au fil des ans, le cumul de la patience, de la tolérance et de tous les ennuis absorbés le prépare, à son insu, à développer une force pour affronter plus tard sa tragique destinée. Il apprécie les jours heureux et déplore ceux où l'incompréhension règne à la maison.

Le comportement de son père le rend toujours perplexe. Citons le jour où son frère et des amis s'amusent à ramasser du foin sec. Ils le déposent près du hangar sur le terrain, et y mettent le feu. Témoin de la chose et voyant monter les flammes à la hauteur de la bâtisse, le jeune garçon conçoit qu'en cette circonstance, il doit prévenir de ce qui se passe.

Son devoir est d'en avertir son père même s'il le craint beaucoup. Il court l'informer de l'incendie qui a lieu à la remise. Monsieur Hébert se dépêche d'aller éteindre le brasier. À son retour à la maison, il déver-

se sa colère sur son fils, croyant qu'il en est le coupable. Sans demander d'explications, il le roue de coups de pied et le gronde violemment. Par la suite, le garçon ne peut s'asseoir durant deux jours.

Après mûres réflexions, Armand conclut que cela ne peut plus durer. Il a maintenant quinze ans et d'ailleurs il est assez grand et fort pour imposer son désaccord. N'écoutant que son courage, il lui fait face en disant avec fermeté:

– C'en est assez. Ces choses-là ne doivent plus se répéter, je ne les tolérerai plus.

Impressionné par l'imposante stature et la détermination de son fils, le père doit comprendre que ses gestes sont insensés et injustes. Décontenancé par ce qui arrive, il se résout à ne plus le battre pour l'avenir.

Armand s'arrange toutefois pour se soustraire à sa vue le plus possible. Le vendredi, après l'école, il se dirige chez le cultivateur afin d'y retrouver son copain de classe et le calme qui règne dans cette oasis de paix. Son retour à la maison n'a lieu que le lundi matin. Ainsi, la sérénité s'installe-t-elle au logis.

Armand pardonne toujours. Il dira plus tard:

– Je n'en veux pas à mon père, cela est chose du passé. Malgré tout, mon enfance fut bonne. Des moments furent difficiles, mais il n'y a pas lieu de s'en chagriner. Si je n'avais pas traversé ces choses-là, j'aurais peut-être pris la vie différemment.

Lorsqu'il atteint l'âge de dix-sept ans, le jeune Hébert quitte le monde scolaire pour affronter définitivement celui du travail. Au cours du temps, il est devenu un solide gaillard de six pieds deux pouces, pesant cent quatre-vingt-quinze livres. D'un physique

assez impressionnant, il possède une excellente santé et a développé une très grande force musculaire.

Armand fait des démarches afin de se trouver un emploi. En ces temps, il est coutume, que les garçons entrent sur le marché du travail très tôt. Ceux-ci n'ont pas le loisir de s'apitoyer sur leurs problèmes de jeunesse. La transition de l'enfance à la vie adulte passe presque inaperçue, ces jeunes gens doivent rapidement prendre en main les responsabilités qui les attendent.

Les recherches du jeune Hébert le conduisent auprès de la compagnie d'électricité *Southern Canada Power*, qui deviendra plus tard, *Hydro-Québec*. Comme il connaît le patron, sa rencontre en est facilitée. Après une discussion fructueuse, il ressort du bureau avec une promesse d'engagement. Au bout de quelques jours, Armand remplit sa carte d'emploi et est embauché pour quelque temps au salaire de 30 sous l'heure.

Armand travaille huit heures quotidiennement. Ses fonctions consistent à assurer l'entretien des lignes à haute tension. Malgré le danger que cela comporte, il est intéressé au plus haut point par ces nouveaux défis. Son boulot le contente et son salaire correspond à ses attentes.

Les jours de fin de semaine, il entretient les poteaux de fils électriques qui passent sur les fermes des cultivateurs. Ceux-ci doivent être constamment tenus en bon état, afin d'éviter d'éventuels accidents aux temps des moissons.

Son engagement n'étant pas une permanence, son orientation le conduit vers une autre compagnie du nom de *Fabi et fils*, où il travaille à la construction

des routes. Par la suite, le jeune homme est engagé dans la fabrication de briques pour la firme *S.E. Desmarais*.

Après deux ans à ces endroits, il revient se faire engager à la compagnie *Southern Canada Power*. Par la confiance qu'il suscite auprès de son patron, Armand réussit à faire embaucher son frère Walter.

Les tâches d'Armand consistent à creuser des trous de six pieds de profondeur dans le sol composé de glaise ou de sable, et d'y planter des poteaux. Ensuite, il grimpe à l'aide d'éperons aux pieds afin d'installer les fils électriques. Toutes ces opérations se font manuellement.

Bien que très éreintantes, ces tâches s'effectuent tout de même dans une ambiance idéale, puisque les manoeuvres y conservent humour et bonne humeur. Le patron, bien considéré, se révèle un bon employeur traitant son personnel avec amabilité. Sa seule sévérité est l'intolérance quand les employés s'échangent des insultes. Il les avise que s'il en prend un à sacrer après les autres, il le congédiera sur-le-champ. Comme tout le monde veut garder son gagne-pain, chacun a intérêt à être prudent.

Armand apprécie la chance qui lui échoit d'avoir de l'ouvrage quand celui-ci se fait rare. Il donne le meilleur rendement possible. Mais voilà qu'il commence à se faire harceler par des gens du village qui le connaissent bien. Le matin, cinq hommes viennent le blâmer parce qu'il a du travail et qu'eux n'en ont pas. Ils donnent comme arguments qu'ils sont mariés et pères de familles, tandis que lui est célibataire et possède un bon job. Le jeune homme tend l'équipement et en montrant le poteau leur dit:

– Voyez là-haut, grimpez je vais vous enseigner la manière de faire et vous laisser ma place joyeusement pour donner du pain à vos enfants.

Ceux-ci essaient, mais il leur est impossible de monter avec les éperons aux pieds. Il ajoute:

– Alors je n'y peux rien.

Mais cela ne les empêche pas de revenir le tourmenter chaque jour.

Au bout d'une semaine, ayant atteint le fond de l'exaspération et contrôlant une sérieuse envie de les battre, il décide de leur laisser son travail. Il pense ainsi que cela permettra à l'un de ces chômeurs d'acquérir de l'argent pour sa famille.

Comme on parle beaucoup dans son milieu de la guerre qui sévit en Europe, il songe depuis un certain temps à s'enrôler dans l'armée. Le goût de l'aventure et son refus d'être un poids pour les autres l'amènent à la réflexion suivante:

«J'aurais un endroit pour dormir, de quoi m'habiller, je n'enlèverais pas le pain de mes frères et soeurs à la maison».

Cette idée s'incruste de plus en plus en son esprit, ce qui lui permet de prendre sa décision en ce sens.

CHAPITRE II

DE L'ENRÔLEMENT AU GRAND DÉPART

Depuis septembre 1939, la deuxième Guerre Mondiale fait rage en Europe. Le Canada, membre des pays du Commonwealth Britannique, est sollicité pour apporter son soutien à l'Angleterre.

Le premier ministre du Canada, l'honorable Mackenzie King, invite la population de son pays à s'enrôler pour aller combattre outre-mer. À cet effet, le Ministère de la Défense Nationale d'Ottawa installe des bureaux un peu partout dans les provinces et ce, d'un océan à l'autre.

Au Québec, le *Royal 22e Régiment* qui s'est illustré lors de la Première Guerre Mondiale de 1914-1918 commence ainsi à recruter des hommes. Des locaux sont mis à leur disposition dans diverses régions. Plusieurs personnes répondent à l'appel du gouvernement en s'engageant volontairement pour aller aider l'Angleterre. L'exemple de leur mobilisation incite d'autres jeunes gens à poser le même geste.

Armand soumet son projet à son frère Walter et à ses compagnons Réginald Asselin et Ovila Daigle. Il leur explique:

– Si nous restons tous chez nous, les Allemands vont finir par envahir le Canada, comme ils l'ont fait pour les pays d'Europe.

S'encourageant les uns les autres et en discutant de la chose, ils en viennent à être favorable à l'idée. Et voilà, leur décision est prise, ils iront à la guerre.

Le sept mai 1940, les jeunes Hébert et leurs amis se rendent au local de Richmond afin d'offrir leur service. Après avoir passé tous les examens médicaux requis et signé leur formule d'engagement, ils apprennent qu'ils doivent partir dès le lendemain pour aller rejoindre les rangs du *Royal 22e Régiment*.

Armand se rend tout de suite remettre sa démission à son patron. Celui-ci ne veut pas le laisser partir, sous prétexte qu'il a bien besoin de lui. Armand lui explique qu'il vient de s'engager et en a fait son choix. Le remerciant pour le travail accompli, son patron lui souhaite bonne chance dans sa nouvelle orientation.

Une fois cette étape accomplie, lui et son frère s'empressent d'annoncer la nouvelle à leur famille, sans toutefois en être trop attristés, puisqu'ils s'engagent volontairement. Pour les parents, le choc s'avère beaucoup plus douloureux. Ils ne peuvent néanmoins rien y faire car le geste a été posé. Ils sont contraints à accepter la décision de leur fils.

Le lendemain, on s'affaire déjà aux préparatifs du départ. À la maison des Hébert, toute la famille a le coeur triste à l'approche de ce moment fatidique. En préparant la valise de ses deux fils, la mère

réprime la grande agitation qui angoisse son âme. Les pleurs qu'elle ne peut retenir inondent son visage de larmes. Les autres conservent un mutisme, étant à cours de mots en pareille circonstance. La gorge serrée par une trop forte émotion, ils ne peuvent ainsi libérer les paroles qu'ils aimeraient tant se dire. Et voici arrivée l'heure appréhendée où l'on doit se quitter. Après une dernière étreinte, tous se séparent tendrement, sans savoir si un jour on se reverra.

En quittant la demeure familiale, les jeunes Hébert se dirigent très vite à la gare du chemin de fer de Melbourne sise non loin de là. À leur arrivée, ils constatent que déjà quelques garçons de la région ont eu la même idée qu'eux. Ceux-ci sont au nombre de six et proviennent des villes de Richmond et de Melbourne.

Après un bref moment d'attente, un officier qui a charge de les accompagner, les fait monter dans un wagon réservé aux volontaires. Ces compagnons de voyage se joignent à nos amis et des conversations s'engagent. Certains en profitent pour faire plus ample connaissance. Ces instants vont leur permettre de dissiper les derniers attendrissements qu'ils viennent de vivre à la maison.

Le convoi en direction de Québec s'ébranle à présent et les nouveaux passagers se laissent conduire vers l'inconnu qui les attend. Le voyage se déroule dans la détente, même que par moments, l'atmosphère tourne à la blague. Nos amis commencent tout de même à prendre conscience que le geste qu'ils ont posé se concrétise peu à peu. Pour l'instant, ils font confiance à la vie, sans trop se poser de questions sur leur

sort. Ils demeurent tout de même anxieux d'aller vivre ces nouvelles expériences.

Quelques fois en cours de route, le train diminue sa course laissant échapper une épaisse fumée noire, et, dans un crissement de roues, s'immobilise. À chaque station d'autres voyageurs viennent s'ajouter, dont certains se dirigeront dans les sections réservées aux futurs militaires. Par la suite le périple se poursuit ainsi jusqu'à destination.

Arrivés à Québec, les Hébert se lèvent promptement de leur siège en se hâtant de gagner le débarcadère. Saisis d'éblouissement à la vue de la grande ville, ils en oublient la fatigue du voyage. Cependant, ils ne peuvent pas trop s'attarder car l'officier a eu l'ordre de les conduire au lieu d'entraînement du nom de *Cove Field*.

À l'endroit convenu, les officiers accueillent tous ces gens, en les réunissant dans la cour. Après leur avoir fait part des informations d'usage, ils remettent aux futurs soldats l'uniforme qu'ils devront dorénavant revêtir. Par la suite, ces derniers sont dirigés à la Citadelle où ils logeront pour le temps de l'entraînement.

Les jours suivants, les garçons reçoivent les premiers rudiments de milice. Ils s'avèrent toutefois sommaires et se limitent au maniement des armes, à la *drill* et à l'entretien vestimentaire. Néanmoins, par ces exercices, les recrues, profanes en la matière, acquerront des connaissances de base pour les combats éventuels.

En ce qui concerne les frères Hébert, ceux-ci possèdent déjà certaines notions militaires qu'ils ont acquises par le passé. En effet, au cours de leur ado-

lescence, ils avaient fait partie d'une unité de Cadets affiliée au *Septième et Huitième Hussards*. Cette formation se donnait à Richmond, village voisin de Melbourne. On y apprenait le maniement des armes à feu et quelques manoeuvres militaires.

Parmi les étudiants, on avait gratifié Armand du titre de commandant. De temps à autre, le groupe était inspecté par un major de la Citadelle de Québec. Lors d'une de ses visites, ce dernier lui avait décerné la médaille du meilleur cadet de la province de Québec. Riche de ces expériences acquises, son insertion dans son nouveau milieu militaire en sera d'autant plus facilitée.

Le séjour au camp de Québec est toutefois écourté. Effectivement, le service des Canadiens se fait pressant en Angleterre et on doit y dépêcher des troupes au plus vite. Les soldats sont répartis dans divers bataillons qui partiront à tour de rôle.

Armand est, pour sa part, affecté au *Royal 22e Régiment*. Il sera toutefois séparé de son frère, celui-ci étant placé dans une autre compagnie.

Les autorités rassemblent les troupes et les avisent de leur départ imminent pour l'Europe. Ils accordent toutefois un congé de quelques jours aux soldats, afin de leur permettre de voir leurs proches une dernière fois avant le grand départ.

Le bref retour à la maison cause une véritable surprise chez les Hébert qui ne s'attendaient nullement à revoir les garçons si rapidement. En apprenant que leurs fils prennent le bateau prochainement pour le vieux continent, ils doivent se rendre à l'évidence que cette présence ne durera qu'un court moment. Ce-

pendant, tous savourent intensément chaque minute passée ensemble.

Au cours de ces jours, une certaine nervosité règne dans la maison. Chacun demeure conscient de la gravité des événements à venir. Tous envisagent la possibilité d'un non-retour. La guerre peut être faucheuse d'hommes et qui sait ce qui peut arriver.

Le temps s'écoule inéluctablement jusqu'à l'échéance prévue. Encore très émus par cette seconde séparation, les deux frères doivent, une fois de plus, quitter la famille. Dans un dernier adieu déchirant, on se promet, non sans crainte, de se retrouver très bientôt.

Les deux jeunes gens se rendent à présent vers la gare ferroviaire où le train les ramènera à Québec. Avant de monter à bord, ils attardent leur regard une dernière fois, en cherchant à s'imprégner l'image de leur village natal. Soudain, le signal du conducteur les ramène à la réalité et les invite immédiatement à prendre place.

Une fois installés confortablement, Armand et son frère retrouvent les compagnons de route. Tout en discutant de choses et d'autres, ils ignorent en ces instants à quoi ils seront prochainement confrontés.

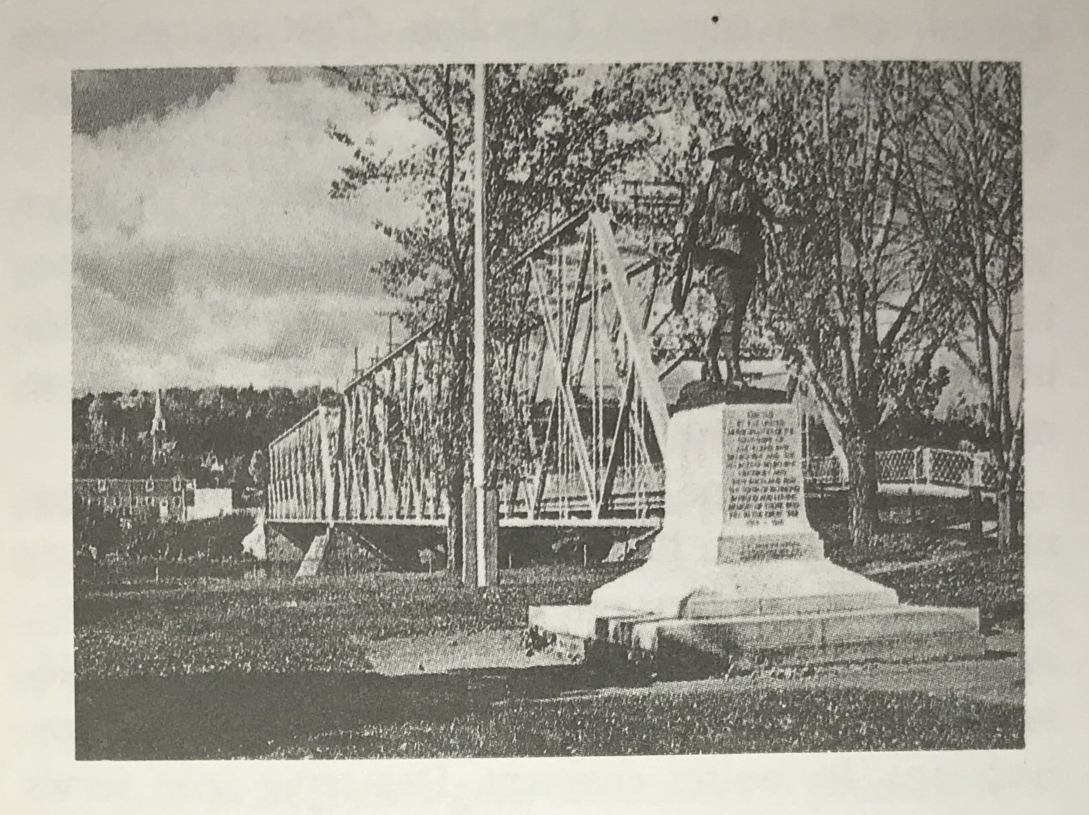
Le voyage continue jusqu'au terminus de la vieille capitale. Une fois arrivés, tous les passagers se lèvent aussitôt et s'empressent de débarquer. Par la suite, ils se rendent immédiatement à la Citadelle afin d'être mis au courant des prochaines consignes.

Le lendemain, le rassemblement a lieu dans la cour du *Cove Field* où les officiers les renseignent sur le déroulement des prochains jours. Tout de suite après avoir reçu ces indications, les hommes se dirigent

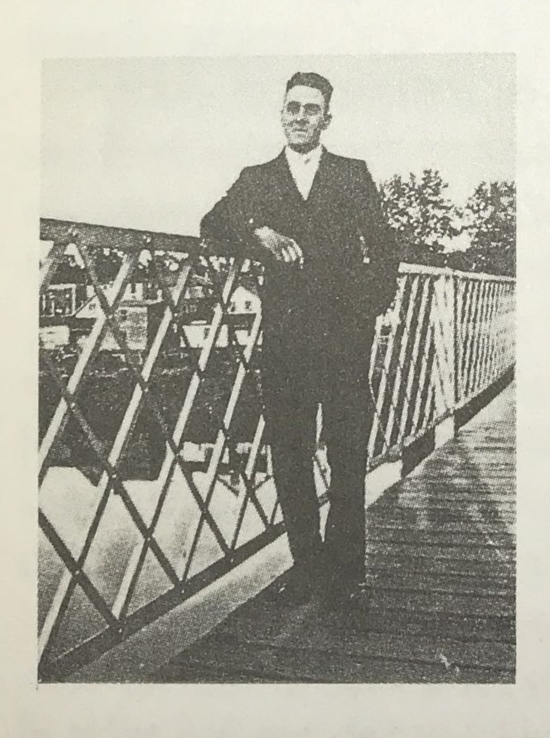
à pied vers la gare de Limoilou. C'est en ces lieux qu'ils doivent prendre le train en direction d'Halifax, dernière étape avant la traversée vers l'Angleterre.

Après quelques minutes de marche, les voici sur le quai. Une fois de plus, le sifflement de la locomotive annonce le départ. Les militaires prennent aussitôt une place à bord du train et celui-ci, graduellement se met en mouvement.

L'engin traîne les wagons bondés de cette jeunesse canadienne. Il roule en accélérant sur le long ruban d'acier traversant villages, plaines et forêts. Après plusieurs heures de route, une atmosphère détendue s'installe parmi ce groupe d'hommes. Les uns badinent, les autres chantent. Des repas sont servis afin de restaurer tout ce monde qui en a grand besoin. Et le parcours se poursuit jusqu'à l'entrée à la gare d'Halifax.



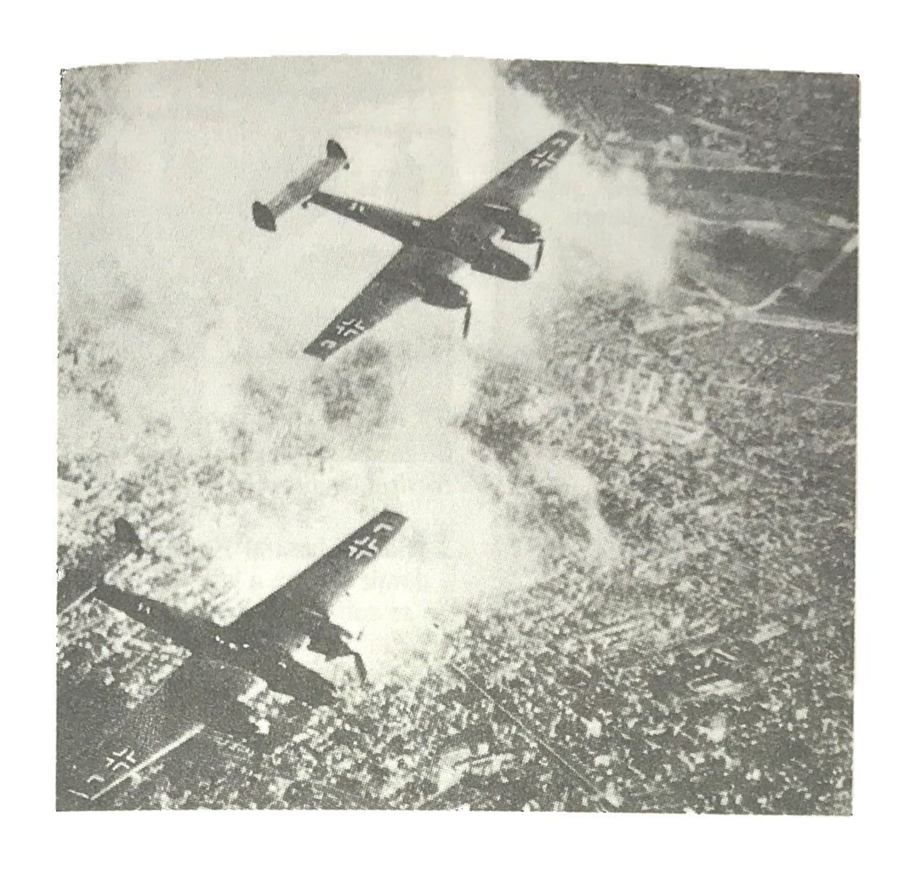
Pont Mackenzie non loin de la maison des Hébert.



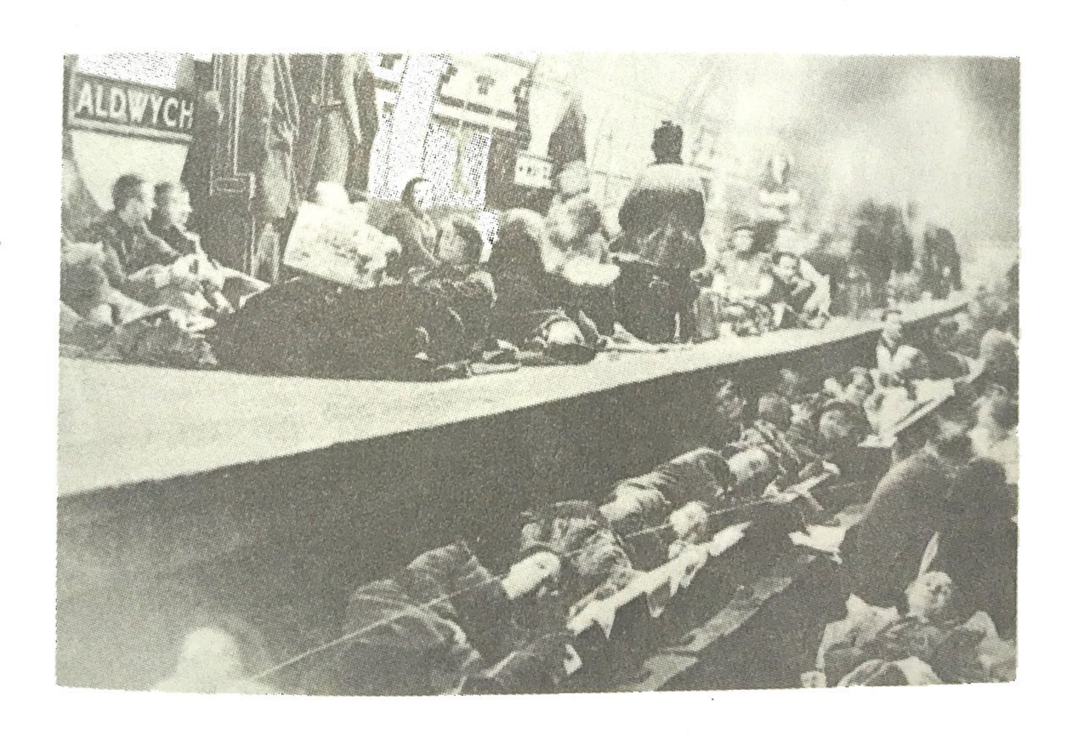
Armand à 19 ans.



Armand en uniforme.



Attaque d'avions allemands sur Londres.
Chronique du 20e siècle, Sélection du Reader's Digest 1992, p.564.



Londonniens dans une station de métro de Londres.
Chronique du 20e siècle, Sélection du Reader's Digest 1992, p.566.

CHAPITRE III

EN ROUTE POUR L'EUROPE

À la descente du train, les soldats se dirigent vers le quai où plusieurs bateaux y sont accostés. Parmi ces derniers, on retrouve des destroyers, des corvettes et des chasseurs de mines. Tous ces bâtiments de guerre alliés se rejoignent à cet endroit dans l'attente de la grande traversée outre-mer, telle que prévue pour le continent européen. Ces bateaux immenses attendent, en rang, le signal du départ.

Armand et les membres de son unité rejoignent le cargo qui leur est assigné. Ce dernier porte le nom de *Batory*. Il s'agit d'un navire bananier polonais qui fut rallongé pour servir de transporteur de troupes. Environ quatre cents soldats s'entassent maintenant sur le pont.

Comme le jeune Hébert n'avait jamais vu tant de bateaux de guerre, il est très impressionné par le nombre incroyable et la grosseur de ces structures flottantes. Du même coup, il découvre l'océan qu'il n'imaginait pas aussi vaste.

Plusieurs jours s'écoulent avant de prendre la mer. Sur le *Batory*, chacun a sa place désignée. On y effectue régulièrement le contrôle des présences. Aussi, les soldats sont appelés à pratiquer quelques exercices de sauvetage. Dans ces moments, ils en profitent pour faire plus ample connaissance. Lors de leurs loisirs, certains jasent en jouant aux cartes, d'autres vont à la cantine prendre une bière et fumer une cigarette.

Des aumôniers militaires accompagnent les soldats. Ils apporteront un grand réconfort dans les heures tragiques. Pour l'instant, ceux-ci échangent quelques conversations avec les jeunes gens. Une chapelle installée dans le bateau leur permet de dire la messe et de distribuer la communion. Comme l'esprit religieux est omniprésent en ces années de guerre, les militaires apprécient grandement avoir la présence de ces prêtres avec eux.

Après quelques jours d'attente, le 16 juillet 1940, l'heure du grand départ a sonné. Tous ressentent une grande fébrilité en apprenant la nouvelle. Peu de minutes s'écoulent que déjà les bateaux larguent les amarres à tour de rôle, en faisant retentir le bruit des sirènes. Ils prennent progressivement le large en formant une armada imposante qui se dirige à présent vers l'Angleterre.

Armand, accoudé sur la rampe à l'arrière de son navire observe les remous à la surface de l'eau. Son coeur se serre, à mesure qu'il s'éloigne. Le jeune homme commence à réaliser qu'il laisse ses proches et son pays derrière lui. Désormais, il doit se tourner vers l'inconnu qui l'attend.

Le périple suit son cours. Armand passe de l'étonnement à la découverte. Cette mer sans fin le fasci-

ne. Il se rend compte tout de même qu'elle ne revêt pas l'aspect imaginé. En effet, il est un peu déçu de voir de l'eau à perte de vue. Déjà après plusieurs heures de navigation, aucun coin de terre n'apparaît à ses yeux. Le parcours, très long, lui donne l'impression qu'il n'atteindra jamais la destination prévue.

Pour passer le temps, il s'attarde à observer les beautés que recèle cette grande étendue d'eau. L'océan énigmatique lui réserve bien des surprises. Par exemple, les merveilleux levers ou couchers de soleil qui reflètent, tel un miroir, l'éblouissent à plusieurs reprises. Et que dire des baleines gigantesques qui émergent à la surface en laissant échapper un jet diffus de vapeur d'eau. Le spectacle lui apparaît fabuleux.

Quelquefois, lorsque la lune se fait absente la nuit, la noirceur le plonge dans une sensation d'angoisse. En ces instants, Armand se trouve inconfortable face à toute cette immensité nocturne qui se dissimule à ses yeux. Seules quelques lueurs blafardes permettent de distinguer au loin l'ombre provenant des autres navires. Ces présences le rassurent quelque peu jusqu'à ce que l'aube se pointe à l'horizon.

À plusieurs occasions, la température se fait maussade. Son bateau essuie fréquemment des tempêtes saisissantes. Quand celles-ci font rage, la mer s'agite violemment, semant l'inquiétude du capitaine du *Batory* et de ses occupants. La terrible force des vents entraîne des vagues géantes qui menacent à tout instant d'engloutir le navire.

Ces écumes de mer tellement puissantes, foncent sur les vaisseaux et, se frappant brutalement sur eux, balayent tout sur leur passage. Les objets se bri-

sent, les caissons roulent ici et là. En ces circonstances, on recommande à tout le monde de ne pas demeurer sur les ponts. Malgré cette précaution, les soldats sont souvent projetés à terre. Ils doivent se cramponner à ce qui est fixe en essayant de se protéger le mieux possible. Souvent tout se retrouve, sans dessus-dessous, et nécessite un travail de mise en ordre laborieux quand le calme revient.

Les bateaux suivent leur parcours, en zigzaguant constamment, afin de se soustraire aux attaques possibles des sous-marins allemands. Les soldats nourrissent certaines inquiétudes car, tout l'arsenal explosif se trouvant au fond des cales, peut être touché à tout instant. Avec tout ce qu'il contient en frais d'équipements et d'équipage, le cargo où se trouve Armand représente une cible certaine pour les torpilleurs aux aguets. Celui-ci risque de sauter à tout instant. Dans cette éventualité, ce sont tous les occupants qui disparaîtraient.

Que d'émotions pour ces Canadiens qui en sont à leurs premières expériences en mer! Sans oublier les longues nuits d'insomnies que vivent ces jeunes gens. Et que dire du mal de mer qui en incommode plus d'un! Tout ceci a pour effet de rendre la traversée interminable.

Armand ne trouve pas le voyage en mer aussi agréable qu'il ne l'avait espéré. Les heures et les jours semblent interminables. Des tempêtes se poursuivent à un rythme assez fréquent.

C'est à travers cette trame difficile que se poursuit l'odyssée d'Armand et des autres soldats, jusqu'à ce qu'ils voient poindre au loin les côtes de l'Écosse.

CHAPITRE IV

MISSION EN ANGLETERRE

Après environ vingt-cinq jours en mer, le convoi arrive enfin au port de mer de *Greenock*, au nord de l'Angleterre. Les soldats debout sur les ponts constatent avec enthousiasme que beaucoup de gens les attendent sur les quais. Ils sont venus les recevoir en grand nombre et témoigner leur reconnaissance pour l'aide qu'ils apportent à leur pays.

Avec un grand soulagement nos soldats mettent pieds sur cette terre accueillante. La fatigue accumulée durant des jours se fait lourde. Conscients de la chose, les commandants dirigent les hommes vers les camps militaires où ils pourront s'y reposer.

Ces derniers sont situés à quelques milles de la ville de Londres. Le Corps d'infanterie canadien comprend trois brigades d'infanterie subdivisées entre elles en trois régiments: *The Carleton and York* Regiment du Nouveau Brunswick, *The West Nova Scotia* Regiment de la Nouvelle Écosse et le *Royal 22e Régiment* de Québec. Armand fait partie de la 3e Brigade d'infanterie de ce dernier régiment.

Les camps où sont logés les nouveaux soldats sont équipés de tout le nécessaire pour leur séjour, comme: des dortoirs contenant vingt lits chacun, de la literie et de la nourriture. Les autorités leur donnent un peu de temps afin de se familiariser avec les lieux.

Dans les jours qui suivent, les officiers donnent aux soldats une série d'exercices à accomplir pour les maintenir en forme. Les militaires font du conditionnement physique, du jogging avec de grosses bottes et marchent vingt-cinq milles par jour. On les tient, sans cesse, occupés. Aussi, ils reçoivent un entraînement qui va leur servir de rudiment de base pour la défense, notamment: la marche et la manoeuvre militaire, le maniement et le nettoyage des armes à feu.

Quand vient l'heure des repas, le manger leur est servi dans une cafétéria. En ce qui concerne la nourriture qu'on leur sert, le bataillon n'a pas à se plaindre, même si le mouton est souvent l'hôte de leurs assiettes, dû au fait que les fermiers en élèvent à profusion.

Ils mangent dans ce qu'on appelle des gamelles, en aluminium. Cependant, le jour où l'Angleterre décide de fabriquer ces avions *Spitfire* avec ce métal, nos jeunes gens sont un peu contrariés. Le pays ramasse tout ce matériel pour fabriquer des engins qui deviendront les meilleurs avions chasseurs de la guerre. Les gars de l'armée doivent sacrifier ces gamelles pour utiliser, en retour, des plats en feuillard très mince recouverts d'étain. Ceux-ci deviennent très noirs au contact du thé, notamment. Les militaires ne trouvent pas cela très sain ni appétissant, mais ils coopèrent volontiers, n'ayant pas le choix, c'est la guerre.

Le gouvernement et plusieurs familles canadiennes font régulièrement parvenir de la nourriture et des cigarettes. Pour leur part, les compagnies de bières leur adressent, elles aussi, des quantités importantes de leurs produits. Lorsque les cargaisons arrivent à destination, les Anglais, qui préfèrent la boisson canadienne, s'empressent d'aller au port pour échanger leurs breuvages avec ceux des Canadiens.Nos soldats acceptent ces transactions, même s'ils n'y trouvent pas vraiment leur compte. Après tout, il leur apparaît préférable de nouer des relations amicales avec ces étrangers.

Les officiers du *Royal 22e Régiment* attribuent aux hommes les diverses tâches qu'ils auront à effectuer dans les prochains jours, par exemple: installer des barbelés au bord des côtes, creuser des tranchées, construire des routes, fabriquer tout ce qui peut être utile afin d'assurer la protection du pays.

Ils apprennent à leurs troupes que la première mission consiste à aider les Anglais pour renforcer la défense des différents points névralgiques du territoire. Ils indiquent, à l'aide de cartes, les accès routiers menant aux villages qu'ils auront à protéger. Par mesure de sécurité, on leur signale aussi les abris où se cacher en cas d'attaques.

Puis les autorités procèdent à la séparation des compagnies, afin de les envoyer dans les villages. Celles-ci seront dirigées vers les régions de *Woodstock*, de *Shere*, de *Valley* et ainsi de suite pour parcourir, de cette manière, toute l'Angleterre. Pour sa part Armand est envoyé au village de *Seaford* comme éclaireur. Par la suite il sera cantonné à *Aldershot* et à d'*Inverayer* où il assumera le rôle de policier.

Cédant les camps à d'autres bataillons qui viennent s'ajouter aux forces armées alliées, on procède maintenant au départ des militaires vers les villages indiqués. À ces endroits, ils sont logés par petits groupes dans des maisons abandonnées ou dans des logis dont les occupants les traitent bien. Ceux-ci, étant eux-mêmes rationnés sur tout, ils vont jusqu'à se priver pour les nourrir.

Quelques jours après son arrivée, Armand entend pour la première fois les sirènes annonçant à la grandeur de l'Angleterre une attaque aérienne allemande. Ces sirènes produisent un son excessivement fort et insoutenable. Elles indiquent aux gens qu'ils doivent aller se mettre à l'abri, le plus vite possible, afin de ne pas être surpris par les bombes.

Le jeune Hébert observe avec stupeur le ciel qui s'embrase au-dessus de sa tête. De multiples trajectoires lumineuses accompagnées d'un vacarme infernal le saisissent. Les gros réflecteurs anglais antiaériens éclairent la voûte céleste et lui permettent de distinguer les avions ennemis survolant la ville de Londres. Plusieurs de ceux-ci touchés par une salve de mitrailleuses s'incendient rapidement avant d'aller s'écraser sur le sol.

Sans cesse les avions se donnent la chasse dans le ciel. Le spectacle est terrifiant. Armand est sidéré par le sifflement des bombes qui tombent dans un tintamarre indescriptible.

Les objectifs de destruction des Allemands touchent le plus de bâtiments possibles. Les usines où l'on fabrique du matériel de guerre servant à la défense nationale de l'Angleterre s'avèrent les cibles privi-

légiées. À travers ce désordre, plusieurs civils et militaires périssent sous cette pluie ravageuse.

Un peu partout, les gens se sauvent, en toute hâte, pour se réfugier vers les abris sous-terrains, dans les gares et dans les tunnels des métros. À ce moment, Armand réalise l'ampleur du conflit auquel il est convié. Effrayé et craignant pour sa vie, il court avec eux. Des foules immenses s'entassent en ces endroits. Des gens ont apporté des sacs de couchage afin d'y passer la nuit.

Dans l'obscurité, sans bouger, la durée du temps lui semble sans fin. Armand Hébert ne peut mesurer les heures, l'angoisse est trop présente. Un grand silence plane dans le refuge et à l'intérieur de lui-même. Il est aux prises avec toutes sortes d'émotions et de pensées qui se bousculent. L'inquiétude de mourir l'habite, car il ne peut présager de l'endroit où les bombes vont tomber.

Enfin, quand le calme reprend ses droits sur la ville, il sort craintivement de son refuge. Tout en appréciant la chance d'être encore en vie, il constate avec désolation l'ampleur des dégâts. Autour de lui, des gens désespérés se précipitent à la recherche des êtres chers qui n'ont pu se soustraire à temps de ce terrible massacre.

Comme les autres soldats, Armand s'empresse de leur apporter son aide. Il enjambe prudemment les décombres pouvant dissimuler des blessés ou des morts. Lorsque des personnes sont encore en vie, il prête main forte aux brancardiers. Ceux-ci les déposent sur les civières qui les conduisent aux infirmeries de secours.

Ces troublantes expériences accomplies, il retourne aux campements. C'est à ce moment que la vérification des présences est effectuée pour voir si tous répondent à l'appel. Par la suite, chacun se remet aux fonctions assignées pour la journée. Cependant l'insécurité est toujours présente car ils reçoivent très souvent des rafales de mitrailleuses dirigées par les avions adverses. En ces moments, les soldats recherchent des endroits pour se protéger jusqu'à ce que le calme revienne.

Pour faire croire aux Allemands qu'elles sont nombreuses, les sections font plusieurs fois le tour de l'île anglaise. Elles usent, sans cesse, de stratagèmes pour déjouer l'ennemi donnant ainsi l'illusion que le pays est bien équipé pour sa défense. D'autre part l'armée a formé des soldats de façon à ce qu'ils puissent faire face à toute éventualité. Toutes ces manoeuvres, devenues très ingénieuses ont développé de grandes habiletés. Le régiment d'infanterie canadienne dont fait partie Armand, assure pour sa part, la défense dans les secteurs côtiers aux abords de *Brighton*.

Les soldats sont ainsi en action pendant six mois, en assurant une résistance acharnée.

Des jours de congés sont accordés les fins de semaines à ceux qui ne sont pas de garde. En ces temps de relâches, les soldats sont libres de se distraire. Certains en profitent pour aller à Londres, d'autres essaient d'établir des relations avec les Anglais, civils ou militaires. Leurs premières tentatives s'avèrent difficiles par le fait que les soldats du *Royal 22*^e^ ne parlent que le français. Ils ne comprennent rien à

la langue anglaise. Avec le temps, ils finissent par communiquer plus aisément.

Depuis son arrivée, le soldat Hébert apprécie bien son expérience. Il établit des liens d'amitié avec quelques Britanniques. Le fait d'avoir côtoyé des anglophones par le passé l'aide à s'exprimer. Il maîtrise assez bien l'anglais et peut échanger facilement avec les gens de ce pays.

De temps à autre, il va travailler chez un fermier du nom de *Charlie Chaplin* (ne pas confondre avec le comédien du même nom). Celui-ci paie les jeunes gens deux sous du cinquante livres de légumes. Armand fait également le battage au moulin pour la récolte de l'avoine. Notre ami connaît bien les machines *Forano* sur lesquelles il travaille, puisqu'elles proviennent du Canada, plus précisément de Drummondville au Québec.

Non loin de la maison qu'il habite, il fait la connaissance d'un dénommé *Gardener* qui l'accueille à sa demeure les fins de semaines. Ce personnage, bien nanti, possède un centre équestre comprenant une grosse écurie et une soixantaine de chevaux de promenade. Ses activités lui rapportent beaucoup d'argent, ce qui explique son aisance. Lors de plusieurs concours à travers l'Europe, il fut récipiendaire d'une multitude de trophées, ce qui lui a rapporté une certaine notoriété dans le domaine de l'équitation.

Cet homme a beaucoup de respect envers ce jeune canadien dans la vingtaine qui risque sa vie pour la protection de l'Angleterre. Il devient vite un ami sincère d'Armand et le traite même comme un membre de sa famille. Armand trouve son hôte très hospi-

talier du fait qu'il lui a aménagé une belle chambre et le nourrit royalement.

Monsieur *Gardener* lui fait la faveur de lui prêter un beau cheval, en disant:

– Quand tu es ici, dis-toi bien que tu habites ton deuxième chez-toi, et sois assuré que cette bête que je te confie, tu l'auras toujours à ta disposition, personne d'autres ne la prendra.

Notre jeune homme apprécie ce privilège et s'attache à cet animal qui devient en cet exil, un compagnon. Dès qu'un congé se présente, Armand en profite pour se rendre à ce domaine et saisit l'occasion pour faire de belles promenades avec le cheval. Désormais, il considérera ce quadrupède comme le plus noble des animaux.

Dans une autre ville, il loge chez un monsieur encore très sympathique. Ce chic bonhomme écossais, officier de bateau de guerre, l'invite à lui rendre visite quand il éprouve de l'ennui. En ces temps de guerre, l'amitié se fait porteuse de réconfort autant pour les militaires que pour la population affectée.

À travers ces échanges avec plusieurs Anglais, il se rend compte que ceux-ci démontrent une grande discipline par leur comportement de *gentlemen*, également par l'ordre qui règne lors des bombardements. Ces gens vont se réfugier avec calme et se soumettent aux règlements établis, sans discuter. Armand admire leur détermination sans borne. Ayant déjà subi des guerres par le passé, ils sont prêts à tous les combats éventuels. Ils se mettent à la tâche avec frénésie quand il s'agit de défendre leur pays.

«C'est merveilleux, pense-t-il, de voir tous ces *British*, tenir le coup comme ils le font. Ils sont de vrais patriotes».

Bien que des amitiés prennent naissance, la guerre oblige à garder une grande discrétion. Les soldats doivent constamment demeurer méfiants avec les étrangers, car des espions peuvent s'infiltrer parmi la population. Les militaires doivent changer constamment d'identité en portant au bras des badges en tissus rouge, bleue, ou de tout autre couleur, tout en ayant soin d'enlever l'insigne de leur pays de leur uniforme.

À cet effet, l'Écossais où il habite lui dit de faire attention aux inconnus qui s'adressent à lui. Il le met en garde de parler trop, car parfois, cela peut coûter des vies humaines. Un mot échappé dans l'oreille d'un espion peut faire couler des bateaux alliés par des sous-marins ennemis. Cela peut arriver par exemple lorsque des officiers s'échappent et laissent glisser des brides d'informations aux filles étrangères qu'ils côtoient dans les tavernes. Notre jeune Canadien réalise que l'officier écossais possède une expérience qui lui faisait défaut. Il compte bien mettre ses conseils à profit.

Avec ces informations secrètes, les nazis détiennent beaucoup de renseignements sur les opérations militaires de leurs opposants. Ils savent que les soldats reconstruisent les ponts, les abris et tout ce qui peut nuire à leur invasion. Ils cherchent à diriger leurs bombardements aux endroits les plus stratégiques en attaquant impitoyablement ceux qu'ils ont réussi à découvrir. Souvent, ce sont des cibles humaines qui sont touchées. Même les plus vulnérables sont victimes de ces violents assauts.

Il en est de même, un jour de congé où Armand se promène dans la rue avec d'autres compagnons. Hébert assiste à une scène qui le terrifie et dont il n'est pas prêt d'oublier. Voyant au loin des jeunes enfants sortant joyeusement de l'école, il sursaute en attendant au même moment le vrombissement des avions allemands qui s'amplifie rapidement. Il demeure stupéfait, lorsque à basse altitude, ces engins passent à toute vitesse fauchant sauvagement de leurs mitrailleuses les jeunes innocents.

Les corps de ces petits qui s'effondrent brusquement présentent un spectacle indescriptible. Ces chérubins sans défense, qui ne devraient pas être concernés par cette folie guerrière, baignent à présent dans une mare de sang. Ahuri et impuissant devant tant d'horreur, Armand reste là, figé et abasourdi. Dépassé par cet événement et plein de dégoût, il tente tant bien que mal de se ressaisir, mais en vain. Tristement et le coeur plein d'amertume, il regagne lentement son domicile d'exil en essayant de chasser ces images affreuses qui hantent son esprit.

À son retour, quelque temps s'écoule avant qu'il puisse faire partager à d'autres soldats ce dont il a été témoin.

Tous ces moments difficiles contribuent à tisser des liens d'amitiés très forts entre lui et ses frères d'armes. Ensemble, ils partagent les difficultés rencontrées et deviennent solidaires. La bonne entente règne entre tous, chacun apportant un support moral et physique dans l'action ou au besoin.

Ces troupes ont acquis beaucoup d'expérience au cours des trois années passées en Angleterre. Le courage de ces gars est indéfectible. Peu, parmi eux,

reculent devant le danger. La formation reçue depuis le début de la guerre, leur apprend à devenir de valeureux soldats. Tous se font un point d'honneur de bien servir ce pays.

Si nos hommes montrent de la bravoure, il ne faut pas oublier que près d'eux, beaucoup de jeunes Canadiennes servent aussi ce pays. Les jeunes filles appelées CWAC (*Canadian Women Army Corps*) et en uniforme de couleur kaki, identiques à ceux des militaires, prêtent main forte aux alliés. Tantôt elles sont standardistes, conductrices de camions et d'ambulances, puis réparent les véhicules dans des garages réservés à leur fin. Le règlement de l'armée les tient, néanmoins, à distance des hommes pour qu'elles soient respectées.

D'autres groupes de femmes canadiennes portant le nom de *Land Army Girls* sont affectées au remplacement des fermiers partis à la guerre. Elles s'occupent notamment des récoltes nécessaires à la survie de la population. Les autorités du *Royal 22e Régiment* donnent une journée de congé à des soldats qui, volontairement, apportent leur support à ces femmes pour la cueillette des pommes de terre dans les champs. Armand va se joindre parfois à ces groupes.

C'est ainsi que durant trois ans, les soldats de la Brigade d'infanterie, dont fait partie le caporal Hébert, apportent leur aide à l'Angleterre.

En avril 1943, les Alliés sont appelés à changer d'endroit pour aller combattre les Allemands en Italie. Pour faire face à toutes les éventualités de la guerre, une formation plus intense est maintenant prévue.

Les autorités préparent mystérieusement leur départ pour *Dunblane* en Écosse. Les soldats sont laissés dans l'ignorance de ce changement de lieu.

À cet endroit, une discipline rigoureuse leur est imposée. Comme ils couchent dans des baraques, on exige d'eux ordre et propreté. D'autre part, l'entraînement porte principalement sur la pratique de multiples exercices physiques. Ces pratiques seront intenses pendant une durée de six mois. Chacun a une fonction qui lui est désignée.

Le jeune Hébert fait partie de la force policière. Sa principale fonction consiste à garder le bureau du commandant en son absence. Armand s'occupe également du transport des prisonniers chez le médecin au besoin. Responsable d'un certain nombre d'entre eux, il doit les ramener, sans faute, aux campements.

Des exercices, de tous genres, effectués pour former les soldats au combat, s'intensifient de jour en jour. Les militaires se rendent bien compte que cette activité présage quelque chose. Chacun se pose des questions et engage des discussions à ce sujet. Plusieurs croient qu'ils feront face à l'ennemi, très bientôt. Par contre, personne parmi eux ne sait encore quand et vers quelle destination ils seront mobilisés.

À travers tous ces militaires, un seul homme, le lieutenant-colonel *Bernatchez* est au courant de ce qui se passe. Il ne doit rien dévoiler pour le moment.

Cette prochaine opération doit demeurer des plus secrètes, afin de ne pas semer trop d'inquiétude chez les soldats. Elle est également d'une importance cruciale sur le plan stratégique. L'ennemi ne doit pas être mis au courant d'une quelconque manière. Il faut

créer l'effet de surprise totale pour déséquilibrer l'offensive allemande. C'est pour ces raisons que jusqu'à ce moment, le lieutenant-colonel *Bernatchez* ne dit mot à personne au sujet des décisions qui ont été prises en haut lieu.

CHAPITRE V

EN ROUTE POUR L'INVASION DE LA SICILE

Et voici arrivé le moment fatidique. Les autorités alliées ont donné l'ordre à leurs armées de former un grand convoi pour aller envahir la Sicile. Le rendez-vous aura lieu à l'Isle de Malte.

En juin 1943, les troupes de la 3e Brigade embarquent à bord d'un gros navire de transport de troupes nommé *Ascania*. Plusieurs croient que ce sont encore des exercices qu'ils vont pratiquer. L'orientation du bateau en étonne plus d'un, lorsqu'il commence à gagner l'océan. Très vite les hommes comprennent que le grand jour s'ouvre maintenant devant eux.

Le trajet sur l'Atlantique s'effectue assez péniblement et plusieurs soldats sont affectés par le mal de mer. Certains sont extrêmement malades et ont peine à se mouvoir. Cependant, ils doivent faire de grands efforts pour accomplir les exercices auxquels ils sont soumis.

Aux approches du détroit de *Gibraltar* situé à l'entrée de la Méditerranée, la température devient excessivement élevée. Cette chaleur incite les soldats

à se dévêtir. Les officiers conseillent aux hommes de ne pas s'exposer au soleil. Ses rayons ardents peuvent leur causer de sérieuses brûlures. Ils trouvent cette chaleur bien accablante et commencent à avoir hâte d'être renseignés sur leur prochaine mission. Ils espèrent pouvoir débarquer prochainement quelque part.

Le 9 juillet 1943, des milliers de vaisseaux alliés arrivent tous au point de rassemblement. Ce gigantesque déploiement exerce un effet considérable aux yeux des futurs combattants. Ceux-ci comprennent que la guerre les attend. Le lieutenant-colonel *Bernatchez* rassemble les militaires et leur annonce que dans les prochains jours le *Régiment* va entreprendre l'invasion de la Sicile.

Des instructions sont données dans les moindres détails. Les commandants sont chargés d'indiquer les lieux où les troupes devront s'aventurer. Ils donnent également l'enseignement nécessaire afin que les soldats soient au fait des différentes orientations.

Tous les bateaux se dirigent vers la Sicile. Un survol d'avions américains escortent les vaisseaux afin de donner la chasse aux sous-marins nazis en cas d'attaques. Ces troupes aéroportées jouent un rôle essentiel tout au long de cette odyssée.

Durant la traversée, les soldats sur les ponts constatent que des sous-marins torpillent des navires alliés. En effet, l'ennemi rôde comme un requin féroce et devient, à plusieurs moments, une menace inquiétante.

Armand ressent une angoisse très vive lorsque soudainement, il est témoin du passage d'une torpille à quelques mètres de son bâtiment. Ne la quittant pas

des yeux, il constate qu'elle poursuit sa course jusqu'à ce qu'elle frappe, de plein fouet, un bateau marchand transportant quelques hommes et surtout de l'artillerie lourde. Sous la force de l'impact, celui-ci se sépare en deux et disparaît immédiatement sous les flots. Armand n'en croit pas ses yeux. En seulement quelques secondes, plusieurs vies humaines sont anéanties. Il est secoué fortement par ce qui vient de se passer.

Puis la mer retrouve une accalmie. En se remettant à peine de ses émotions, le même scénario se renouvelle quinze minutes plus tard sur un autre vaisseau. Frappé à l'avant, il coule à pic et sombre au fond du gouffre marin. Partout autour de lui, les gars effrayés supplient Dieu de les protéger en se remettant entre ses mains.

En ces instants, l'insécurité prend place à bord de l'*Ascania* sur lequel voyage le jeune Hébert. Notre ami est bien conscient des dangers qui les guettent et éprouve une crainte en espérant fortement être épargné. Armand et les soldats qui l'accompagnent conservent cependant un excellent moral. Ils craignent toutefois que les bombardements les touchent avant d'atteindre le lieu prévu par le haut commandement.

Le périple est assez long. Les soldats appréhendent le pire pour leurs embarcations quand les vents soulèvent les vagues avec force et fracas. La traversée se poursuit ainsi depuis plusieurs jours, lorsque, finalement, à l'horizon les silhouettes des montagnes se dessinent.

À leur arrivée à l'aube, on procède aux premiers débarquements avec toute l'artillerie de combats. Chaque troupe attend le signal donné pour pren-

dre place, à tour de rôle, dans les péniches de débarquements qui se dirigent vers les rives de *Pachino*.

Armand et ses compagnons de sa *Compagnie* avancent péniblement sur la plage. Après ce séjour en haute mer il est difficile de marcher à l'aise. Eux cependant doivent accélérer le pas afin de s'introduire le plus rapidement dans les montagnes.

Ils sont chargés de vivres, de matériel de toutes sortes, d'armes et de munitions. Ils marchent sur le sol composé de roches volcaniques, ce qui rend leur ascension d'autant plus ardue. Pour alléger leurs fardeaux, ils se servent de mulets et effectuent, de cette façon, plusieurs voyages en transportant tout l'armement utile au combat.

Les portages sur des chemins minés, montant et descendant les côtes, apparaissent comme de pures folies. C'est néanmoins le pari qu'il faut prendre pour avancer dans cette guerre sans merci.

La Sicile est déjà bien gardée par les Allemands. Les alliés ont pour objectif de les déloger partout, afin d'atteindre le détroit de *Messine* qui les conduira en Italie.

Deux fonctions sont attribuées à Armand Hébert. En période d'attaques, il est deuxième en charge d'un canon anti-chars d'assauts. Son rôle consiste à fournir les munitions. Tout au long de cette guerre, Armand n'aura pas à tirer sur l'ennemi, puisqu'il est affecté aux services que requièrent ceux qui sont sur le front avant.

Son autre fonction est celle de muletier, donc son devoir lui dicte d'aller chercher les ravitaillements et le matériel à l'aide d'un mulet. Cette tâche périlleuse s'accomplit dans des côtes tortueuses pendant la

nuit. L'obscurité favorise son travail en le soustrayant à la vue de l'ennemi. Les nazis comptent, en effet, plusieurs tireurs d'élites embusqués un peu partout. Ils sont prêts à tirer à tout moment. Armand doit être très vigilant.

En Sicile, le *Royal 22e Régiment* participe activement à la guerre. Les Allemands sont cachés un peu partout dans les montagnes sur les hauteurs de celles-ci, de préférence. Du haut de ces promontoires, ils peuvent observer facilement les attaques préparées par les alliées. Ceux-ci doivent les déloger pour pouvoir continuer à avancer selon le plan établi. Nos soldats dirigent leurs offensives en montant dans les pentes abruptes livrant de nombreuses batailles aux Allemands.

Les hommes démontrent un courage incroyable au cours des combats. Ils montent constamment dans des chemins escarpés et traversent des vallons marécageux ce qui rend la marche difficile. Sans cesse sous les bombardements et la cible des mitrailleuses allemandes, perdant souvent toutes leurs munitions et surtout, voyant constamment tomber près d'eux leurs camarades, ils continuent à livrer un dur combat, sans relâche.

Parfois deux ou trois compagnons tombent ensemble sous un coup d'obus. Souvent les victimes se font couper en deux et leurs corps ensanglantés gisent sur le sol. Malgré toutes ces horreurs ils continuent leurs marches.

Les combats durent jours et nuits. Bien souvent des Allemands font sauter les ponts et les routes. Les alliés n'ont pas le choix de gravir les montagnes

puisque les voies de passage sont obstruées ou encore, elles ont été détruites.

Les patrouilleurs explorent tous les recoins et doivent souvent passer plusieurs jours, sans enlever leurs vêtements. Ils éprouvent de grandes douleurs quand ils parviennent à enlever leurs bottes. Celles-ci, collées à la peau de leurs jambes leur causent des meurtrissures sanglantes.

Les dures tâches à accomplir, contribuent à la fatigue des soldats. Ils ne se laissent pas abattre malgré tout. Bien qu'il y ait quelques blessures que certains soldats s'infligent pour ne pas combattre, la plupart d'entre eux démontrent un courage extraordinaire. Ils sont toujours prêts à s'entraider, formant ainsi une équipe solidaire.

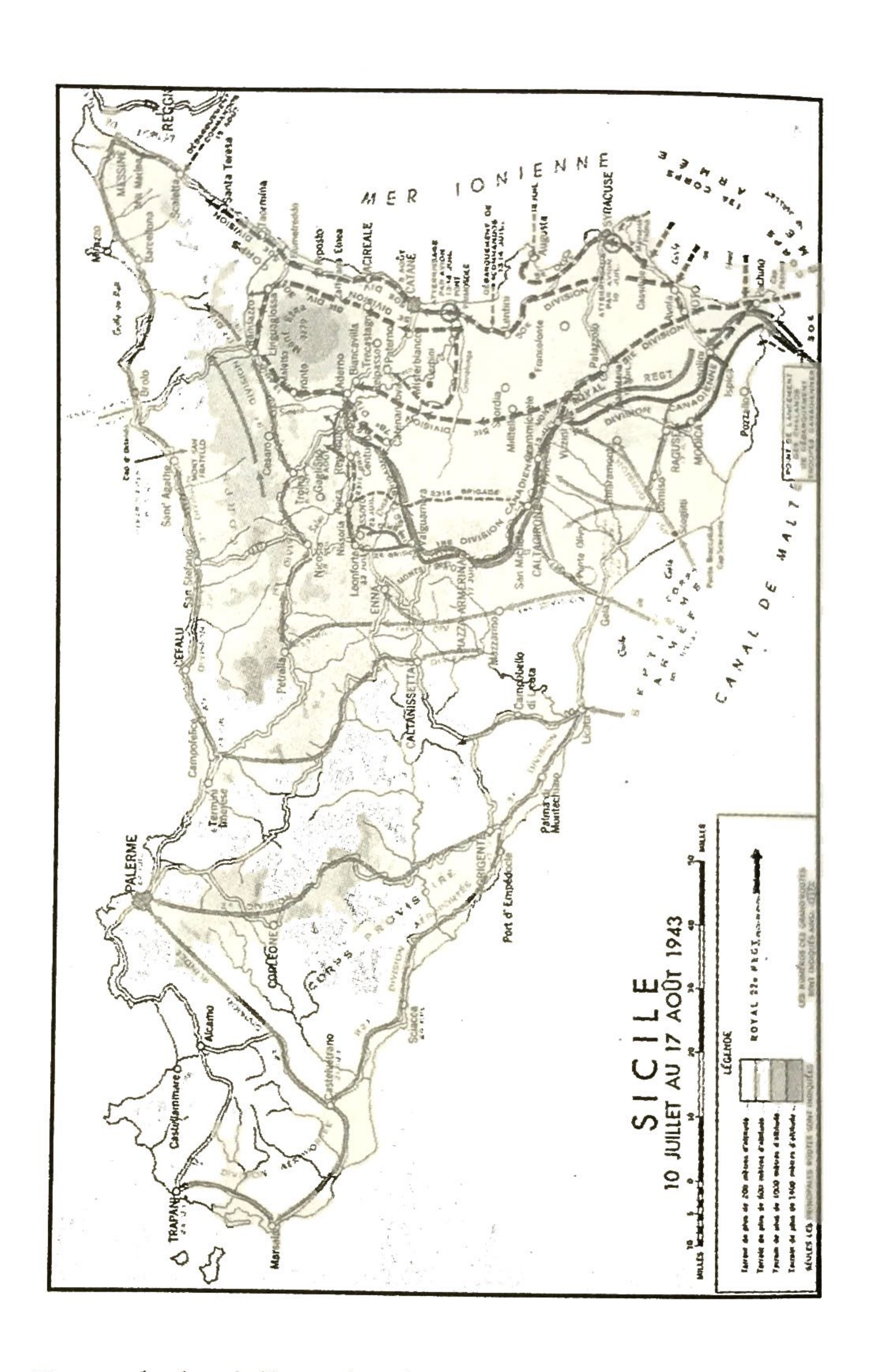
Les militaires ont peu de repos et la fatigue pèse lourdement sur eux. Ils ne peuvent pas, non plus, se rafraîchir dans les rivières, puisqu'elles sont à sec. La chaleur excessive de ce pays et les bombardements ont pour effet d'entraver ces affluents.

Après avoir livré plusieurs combats aux Allemands, le *Royal 22e Régiment* prend possession des monts importants de la Sicile. Il avance maintenant assez rapidement vers d'autres villes en opposant une pression constante. Les hommes s'approchent, de plus en plus près du détroit de *Messine*, en remportant des victoires éclatantes.

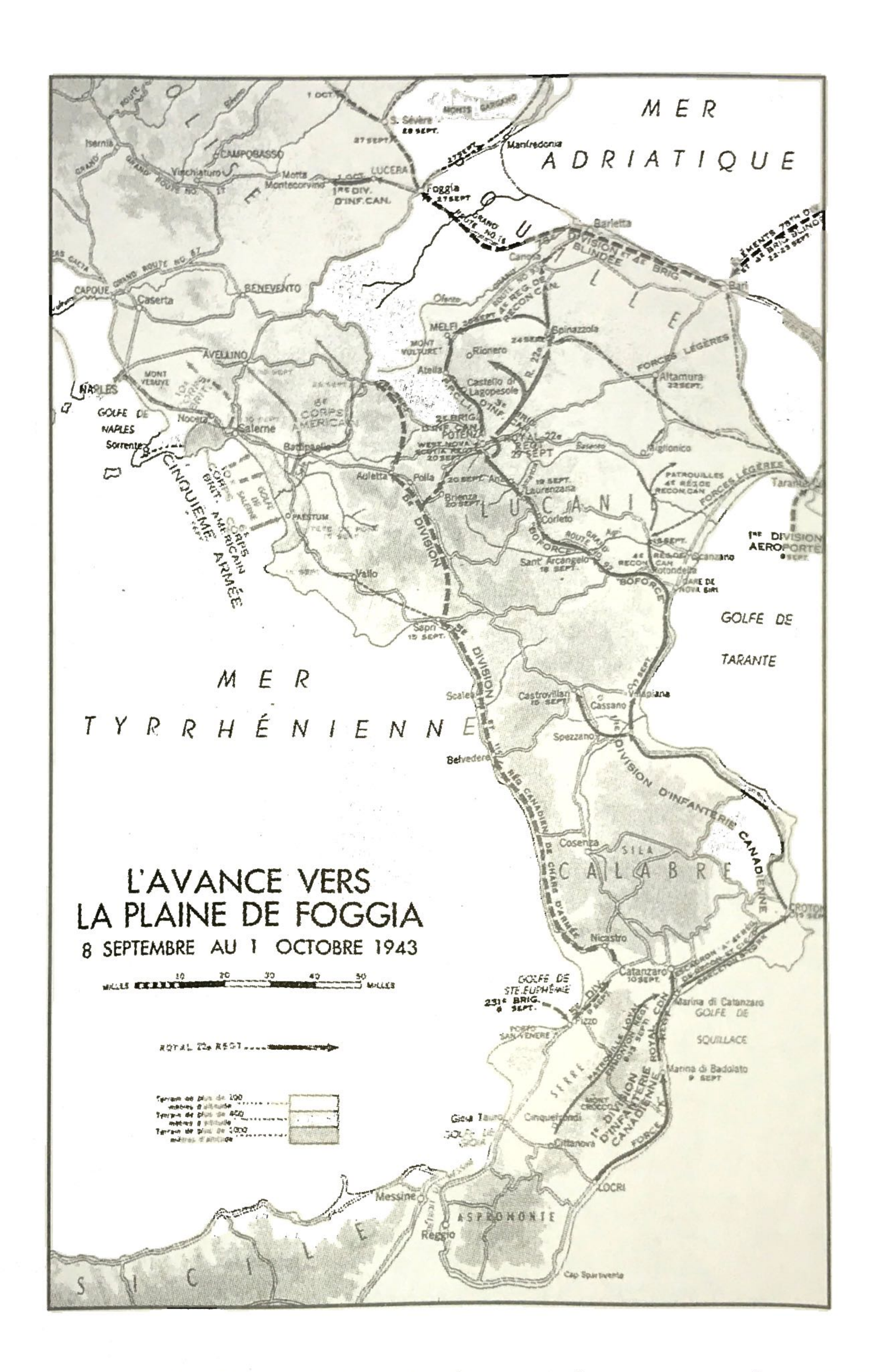
Ces hostilités durent un mois et demi, après quoi les alliés finissent par conquérir cette île en accomplissant un travail remarquable. Le courage des soldats ne s'est pas démenti. Ces hommes sont fiers du rôle important qu'ils ont joué pour cette invasion.

Ces durs combats prennent fin le 17 août 1943. Après avoir parcouru tant de milles et combattu aussi férocement, les hommes prennent quelques jours de repos avant d'entreprendre l'invasion de l'Italie. Cet intermède est mis à profit pour réorganiser la division. On en profite aussi pour renouveler l'équipement qui a été abîmé. De multiples exercices sont maintenus afin de garder la forme des soldats qui en auront besoin très bientôt.

Deux semaines plus tard, les troupes canadiennes dirigent, cette fois, leur offensive sur l'Italie.



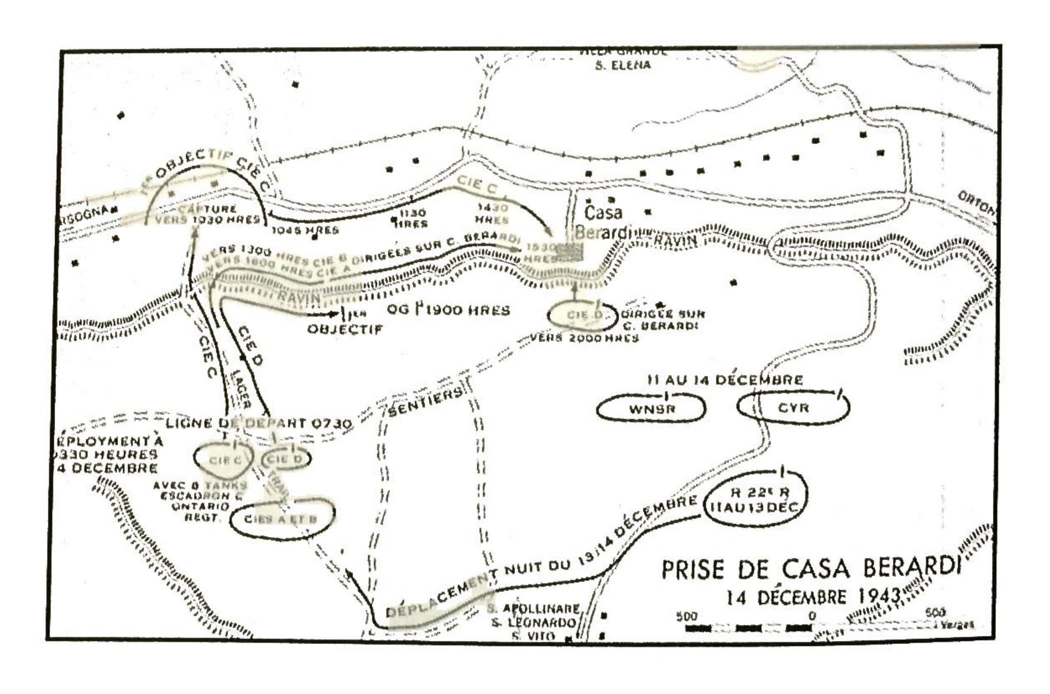
Carte de la sicile. Histoire du Royal 22[e] Régiment, La Citadelle, Québec, 1964, p. 159.



L'avance vers la Plaine de *Foggia*, 8 septembre au 1 octobre 1943.
Histoire du Royal 22e Régiment, La Citadelle, Québec, 1964.



Sur la route *Orsagna*, prise de *Casa Berardi*. Histoire du Royal 22ᵉ Régiment, La Citadelle, Québec, 1964, p. 199.



Prise de *Casa Berardi*.

CHAPITRE VI

GUERRE EN ITALIE

Le 2 septembre, alors qu'il commence à faire nuit, les troupes alliées et le *Royal 22e Régiment*, dont notre ami Armand fait partie, prennent place dans des péniches de débarquement.Quittant la Sicile, ils s'engagent maintenant dans le détroit de *Messine*. Le commandement allié a pris soin de laisser une artillerie lourde derrière eux, pour couvrir les embarcations des militaires qui se dirigent vers l'Italie. Des centaines d'avions américains survolent au-dessus des vaisseaux et veillent aux attaques potentielles de l'ennemi.

Le convoi avance lentement depuis quelques heures quand soudain, il subit l'assaut des canons allemands. Aussitôt commence une série de bombardements aériens et terrestres, de part et d'autre. Ainsi se livre une bataille coriace jusqu'à l'aube.

À bord de sa péniche, Armand assiste à ce spectacle impressionnant. Les reflets d'obus et les explosions laissent découvrir les plages de *Reggio* que les soldats doivent prendre d'assaut. Comme ses compa-

gnons, il ressent une grande anxiété face à cette prochaine étape qu'il va effectuer.

Finalement, vers cinq heures du matin, les combats diminuent d'intensité et pour quelques minutes le calme revient. Profitant de cette courte trêve, les alliés en profitent pour effectuer le débarquement tant attendu.

Dans chaque embarcation, l'effervescence et la nervosité gagnent les occupants. Chacun s'encourage pour mieux chasser l'angoisse qui l'habite. Armand sait qu'il n'est pas seul et que des milliers d'hommes vont débarquer en même temps. Cela lui donne une force intérieure en attendant impatiemment le signal qui ne tarde pas à se faire entendre.

Au même moment, le panneau avant du chaland s'abaisse graduellement. Les policiers à motocyclette attendent qu'il soit à un angle favorable pour s'élancer à toute vitesse sur la plage, tels des cascadeurs. Armand et les soldats les suivent aussitôt que le passage le permet.

En courant dans l'eau, les troupes se dispersent par groupes distancés, afin de ne pas être toutes anéanties. Elles gagnent rapidement les plages et se dirigent tout de suite vers l'intérieur des terres pour avancer le plus rapidement possible.

Les côtes sont défendues par des Allemands et des Italiens. Ces derniers sont situés à l'avant plan, alors que les nazis les suivent par derrière.

À l'assaut de nos soldats, les Italiens rendent aussitôt les armes, sans offrir de résistance en se faisant constituer prisonniers. Ils ne manifestent visiblement aucune volonté de poursuivre les combats. Plaçant leurs carabines à terre en les montant en pyrami-

de, ils lèvent les mains en l'air et se rendent aux alliés en criant: «*Camarades*».

Les Allemands, pour leur part, tout en maintenant une forte opposition, commencent à battre en retraite. Ils vont rejoindre les autres groupes vers l'arrière pour renforcer leurs positions stratégiques.

Sous la menace des tireurs embusqués dans les montagnes, Armand Hébert et nos soldats poursuivent prudemment leur avancée. Ils sont bien déterminés à atteindre l'objectif de déloger les Allemands de tous les villages de l'Italie.

Les patrouilles de reconnaissance, en alerte jour et nuit, continuent d'inspecter les environs. Quand ils se rendent compte que l'ennemi n'est pas trop menaçant, les hommes en profitent pour réparer les bris, ici et là.

Plusieurs soldats font diligence pour la reconstruction des ponts et des routes qui vont servir au passage des véhicules. Leurs efforts s'avèrent nécessaires car ils ne peuvent pas traverser le fond des rivières semées de mines. Les préposés à la détection de celles-ci passent le sol au crible en indiquant aux autres où mettre le pied.

Les policiers à motocyclette escortent les troupes tout au long de leur périple. Ils les aident à tirer les camions avec des câbles lorsqu'ils éprouvent de la difficulté à sortir des sols boueux ou à traverser les endroits marécageux. Ces hommes réalisent un travail considérable et sont constamment en danger.

Tous les soirs, le lieutenant-colonel *Jean V. Allard*, accompagné du sergent *Rodolphe Després* du corps policier, font la patrouille de tout leur territoire. Ils veillent à ce que les gars ne commettent pas de

maladresses qui pourraient alerter l'ennemi et fouillent constamment l'horizon pour repérer ce dernier.

Pour sa part, Armand est chargé de monter les munitions sur la ligne de feu à l'aide de mulets. Comme le danger rôde à tout instant, il demeure constamment sur ses gardes. Effectivement, le sol est miné à plusieurs endroits et il est, sans cesse, sous la cible des tirs allemands.

C'est dans ces conditions que pendant plus d'un mois, Armand et ses compagnons avancent d'un village à l'autre. Les pluies glaciales ne les épargnent pas. Ils bravent les intempéries, gravitent les côtes et luttent contre le sommeil qui leur fait souvent défaut. Maintes fois, ils doivent traverser des rivières de trois à quatre pieds de profondeur. Avec tout l'équipement qu'ils ont sur le dos, en plus des fusils et mitraillettes à transporter, ces traversées sont extrêmement pénibles. Aussi, les communications par radio étant parfois difficiles, cela rend inquiétante la poursuite vers l'avant.

De jour en jour, les patrouilleurs explorent intensément les environs pour assurer la sécurité des hommes. Malheureusement plusieurs parmi eux y perdent la vie sous les feux des Allemands postés à proximité. À tout moment, ceux-ci ouvrent le feu. Les soldats du *Régiment* sont à la merci des mitrailles ou des mortiers ennemis. Après bien des combats, le *Royal 22e Régiment* finit par les déloger et prend place dans les villages.

Sur la rivière située tout près de *San Piétro*, un pont de onze piliers en ciment saute, sous les yeux des Canadiens en l'espace de quelques secondes. De ce

fait, plusieurs de nos soldats se font tuer. Ainsi se poursuivent les atrocités de la guerre.

Dans les jours qui suivent, les soldats continuent leur route. Ils réussissent à reculer les Allemands d'un village à l'autre, toujours en combattant intensément.

En décembre 1943, le *Régiment* entame le début d'un long combat pour la prise du port d'*Ortona*. Avant d'atteindre ce lieu, ils doivent, à mi-chemin, s'attaquer à une imposante propriété nommée *Casa Berardi*. Celle-ci est occupée par les Allemands qui opposent une résistance féroce. Cette forteresse est construite sur un terrain surplombant des ravins difficiles à franchir. Du haut de ces hauteurs, les nazis surveillent intensément chaque mouvement et bruits suspects, en tirant sur tout ce qui bouge.

Pour atteindre cet endroit, nos hommes engagés dans cette lutte doivent circuler à travers sentiers et buissons touffus. Un bon nombre d'entre eux perdent leur direction dans ces bois et finissent par tomber facilement sous le feu des mitrailleurs allemands. Armand voit devant lui beaucoup de ses camarades s'affaisser, criblés de balles. Leurs corps ensanglantés et parfois décapités gisent sur le sol. Un grand nombre parmi eux sont atrocement blessés et requièrent des soins d'urgence. Les hommes comme Hébert qui sont affectés au transport des blessés s'empressent de leur porter secours, en les ramenant dans les abris conçus à cet effet.

Ces combats durent quatre mois et demi, sans que nos hommes puissent avancer. Durant cette période, le *Royal 22e Régiment* subit de lourdes pertes, car les nazis sont postés partout.

Par leur ténacité, les Canadiens réussissent à établir des fronts sur les flancs bordant la *Casa Berardi*. Après plusieurs offensives et en combattant avec acharnement, le major *Paul Triquet* et quelques hommes, soutenus par des chars d'assauts, parviennent à déloger les «boches». Bien que le *Régiment* sorte triomphant de cette nécessaire victoire, elle aura coûté bien des vies humaines de chaque côté.

Cette conquête va maintenant permettre aux Canadiens de prendre le port d'*Ortona* et ainsi, d'ouvrir une brèche pour se diriger éventuellement vers Rome. Même s'ils cèdent du terrain, les Allemands établissent quand même toujours des divisions défensives, ceci a pour effet de nuire grandement à la poussée des alliés.

Dans la région située entre *Ortona* et la rivière *Arielli,* les unités de la 1ère division de la 3e brigade effectuent plusieurs reconnaissances pour essayer de s'emparer de trois positions allemandes. C'est à un des avant-postes alliés dénommé *Blue-bird* que le caporal Armand Hébert subira les blessures qui feront de lui le plus grand mutilé de son régiment.

CHAPITRE VII

L' ACCIDENT D' ARMAND HÉBERT

Pendant toute la journée du 19 février 1944, des combats font rage entre les chars d'assauts allemands et canadiens. L'un de ces derniers est mis hors d'action et la radio n'a pas été endommagée. Comme elle est située à un peu plus de 70 mètres environ des retranchements allemands, il faut immédiatement la récupérer avant qu'elle ne se retrouve entre les mains de l'ennemi.

Cette manoeuvre est importante. En effet, s'ils se l'accaparaient, les Allemands pourraient avoir accès à une foule de renseignements sur les opérations du *Royal 22e Régiment*. Le lieutenant-colonel *Allard* qui succède au lieutenant-colonel *Bernatchez* depuis le mois de janvier, confie cette mission périlleuse à trois hommes.

L'un des gars souligne à Armand qu'il ne se sent pas la force d'accomplir cette mission-là. Le caporal Hébert songe que son copain, marié et père de famille, pourrait peut-être se soustraire à cette mission

dangereuse en le remplaçant. Il lui en fait la proposition de la manière suivante:

– Je vais prendre ta place, si on appelle ton nom, tu ne réponds pas, si on appelle le mien, tu réponds. Comme ce sera la nuit, ils ne pourront pas vérifier les présences réelles.

L'autre accepte. Armand se substitue donc volontairement à son compagnon. Le temps venu, le caporal *Léo Héon*, le soldat *J. Laurendeau* et le caporal *Armand Hébert* s'aventurent donc vers le territoire inoccupé, afin d'aller chercher la précieuse radio. Pour les aider à la transporter, ils sont accompagnés de mulets.

Les trois hommes marchent difficilement dans les chemins escarpés et obscurs en cette nuit froide. Après quelques minutes de route, ils aperçoivent le char d'assaut en question à vingt pas d'eux.

Soudainement, le mulet que tire Armand arrête et refuse d'avancer. A-t-il senti quelque chose? A-t-il entendu un bruit? Nul ne peut le dire. Les soldats pour leur part n'entendent rien. Alors le caporal Hébert se tourne le visage face à la bête et tire fortement sur la corde afin de la faire avancer.

En une fraction de seconde, tout saute. L'animal a posé la patte sur le détonateur d'une mine. Sur le coup le mulet est pulvérisé. Hébert, pour sa part, est catapulté dans les airs à une hauteur inestimable. Gardant toute sa conscience, il lui semble qu'il monte droit dans les airs comme le font les astronautes quittant la terre. L'ascension lui paraît interminable. Graduellement la vitesse diminue jusqu'à ce que finalement il redescende en tournant trois fois sur lui-même.

L'atterrissage s'effectue de manière brutale lorsqu'il tombe dans le trou laissé par l'explosion de la mine.

Sonné très fortement et abasourdi, il ne peut bouger pour le moment. La première chose qu'Armand ressent c'est un brûlement intense dans les membres. Ceux-ci lui semblent bien léger et il tente de les soulever mais en vain. Sans trop le savoir, ses deux jambes et son bras gauche ont été arrachés. Pour ce qui est de son bras droit, celui-ci le fait atrocement souffrir. Il a l'impression qu'une masse de chair étrangère lui pèse lourdement. L' os de son coude est émietté, ce qui lui provoque une douleur aiguë. Sous la violence de l'impact, son uniforme s'est complètement pulvérisé. À présent, il se retrouve nu, ne conservant que la ceinture de son pantalon.

Du fond du cratère, Armand pense qu'il va mourir. À cet instant précis, toute sa vie se déroule dans son esprit. Le souvenir de sa famille passe devant lui en l'espace de quelques secondes.

L'obscurité régnant, Hébert ne peut voir s'il perd son sang. Il ne peut réaliser que cette mine a explosé à une température de mille degrés celsius. La chaleur qui s'en est dégagée a eu pour effet de cautériser ses vaisseaux sanguins, évitant ainsi une hémorragie mortelle.

Suite à l'explosion de la mine, les Allemands mettent leur offensive en marche en ouvrant un barrage de mitrailleuses. Ils croient à une attaque soudaine de nos soldats. Ceux-ci, constamment sur la défensive, ripostent aussitôt. Cette bataille dure environ quarante-cinq minutes avant que notre ami puisse être secouru.

Dans les retranchements alliés, on annonce que le caporal Hébert est mort. Le lieutenant-colonel *Allard* donne l'ordre aux brancardiers d'aller le chercher et de le ramener mort ou vivant. Les secouristes partent dans cette noirceur et rebroussent chemin devant les attaques ennemies.

À leur arrivée, le commandant du *Royal 22e*, le lieutenant-colonel *Allard* est très contrarié. Il décide d'y aller, lui-même, au risque de sa vie. Il se fait accompagner du sergent-major régimentaire *John Tremblay* et ordonne aux brancardiers de retourner avec eux. En chemin, ces derniers repèrent le caporal *Léo Héon* qui gît sur le sol le visage ensanglanté. Les hommes s'empressent de le secourir et immédiatement le reconduisent à l'intérieur de leur ligne de combat. Quant à *J. Laurendeau*, il n'est pas blessé, heureusement pour lui, il s'en tire avec un choc nerveux.

Les officiers continuent leurs recherches et aperçoivent le trou où se trouve notre malheureux soldat. Armand voit une ombre descendre et s'approcher près de lui. Une voix se fait entendre:

– Il est mort, lui.

Armand réplique aussitôt et faiblement:

– Je suis vivant.

Ne perdant pas de temps le lieutenant-colonel *Allard* se glisse près de lui et constate dans quel état lamentable se trouve le caporal Hébert. Tout de suite il le prend dans ses bras, et avec l'aide du sergent-major *John Tremblay*, le dépose sur une civière afin de le transporter sur une jeep. Tout en le bougeant, le sang s'écoule de ses blessures, notre blessé s'évanouit.

Les hommes le ramènent d'urgence au poste de premiers soins. Armand reprend vite conscience et se voit maintenant entouré d'infirmières et de médecins. Comme ses souffrances dépassent toute imagination, on lui donne immédiatement un calmant afin de soulager ses douleurs.

À cet endroit, les médecins lui attachent les moignons des jambes pour arrêter les hémorragies. Après lui avoir suturé ses plaies, ils lui injectent tout de suite une transfusion sanguine afin de le maintenir en vie. On lui place le bras restant dans le plâtre car son coude a été émietté. Après lui avoir prodigué les premiers soins, on le laisse reposer, espérant que la transfusion opérera sur lui. Aux dix minutes, quelqu'un vient vérifier s'il vit encore.

Le Padré qui se tient tout près, lui administre les derniers sacrements. Sa situation ne lui apparaît guère des plus rassurantes. On ne cesse de répéter près de lui qu'il va mourir. Notamment, il entend quelqu'un dire:

– Il va mourir, c'est impossible qu'il vive.

Sans qu'on le mentionne, on a même creusé sa fosse pour l'enterrer tout près du poste de secours. Pour l'instant Armand ne demande qu'à vivre et espère que ses souffrances s'apaisent, au plus vite.

Comme des réflecteurs donnent de la lumière, la curiosité de voir ce qui reste de ses jambes le tourmente, il demande à les regarder. Le Padré se tenant près de lui, dépose sa main sur le front d'Armand et baisse la tête en signe de négation. Armand insiste, et dit:

– Ces jambes-là sont à moi, je veux voir ce qu'il en reste.

Devant cette obstination bien légitime, on acquiesce à son désir. En les apercevant, il envoie un éclat de rire tout en faisant cette curieuse réflexion:

– Elles ont l'air folles, courtes comme ça!

Encore sous le choc, le caporal Hébert ne réalise pas encore toute l'ampleur de cette situation désespérante.

Il aperçoit près de lui son compagnon *Héon* qu'on a pris soin de le placer de façon à le soustraire à sa vue. Ce dernier est horrible à voir ayant la mâchoire et la joue gauche arrachées. Armand l'interpelle en disant:

– *Héon*, es-tu correct? Réponds-moi!

Comme trop de sang lui obstrue la gorge, celui-ci lui fait simplement un acquiescement de la tête. Notre ami Hébert est désemparé. Pour lui détourner son attention, une infirmière lui mentionne avec empressement que *Laurendeau* n'est pas blessé et que pour lui tout va bien.

Après quelques jours, on le transfère dans un hôpital d'Italie, portant le nom de *La Dix-Septième Générale*. En cet endroit, on le place dans un lit où les infirmières pansent continuellement ses blessures.

Dans cette inertie totale, il commence à réaliser ce qui lui arrive. Sa situation le plonge dans les ténèbres. Il sombre dans un profond désespoir en pensant à sa situation:

«Je n'ai plus de jambes, mon bras gauche est parti, l'autre qui fonctionne à moitié, un oeil qui ne voit presque plus, j'ai de la difficulté à entendre d'une oreille, la main qui me reste bouge très peu, mes doigts sont à demi paralysés. Tel est le bilan de ce qui reste de ma personne. Qu'est-ce que je vais faire?».

Aucune lueur de rêve, d'idéal et de bonheur s'offre à lui désormais. Il est à la merci de qui voudra bien le servir. Il s'interroge constamment:

«Qu'elle sera ma vie, maintenant? Comment pourrai-je fonctionner? Devrai-je rester à l'hôpital pour le reste de mes jours, je n'ai que vingt-cinq ans».

La révolte s'empare de son être. Pour lui, la vie n'a plus aucun sens. Chaque jour est une torture. Comment envisager sortir de ce labyrinthe de pensées. Aucune issue n'est envisageable en ce moment.

Désormais, il ne pourra plus marcher, manger à l'aide de ses mains, se laver lui-même, palper difficilement des objets. Il croit qu'il en sera réduit à regarder vivre le monde. Pris avec ce corps limité, chaque geste deviendra en soi, un obstacle quasi insurmontable.

Armand fait des efforts inouïs pour chercher des solutions en lui-même. Tous ses sentiments qui l'étreignent sont néanmoins de courte durée. Effectivement, à force de réflexions et due à sa foi profonde en Dieu, il constate que cela tient du miracle s'il est encore vivant. Le jeune homme espère passer à travers cette épreuve. Puisque la Providence lui a conservé la vie, il va dorénavant se débrouiller.

Avec le temps, ses cicatrices commencent à guérir et ses douleurs s'allègent. Évidemment, il a perdu beaucoup de forces physiques à travers sa convalescence. Peu à peu, il reprend foi en la vie et en ses capacités. De santé robuste et vu son jeune âge, il remonte la pente assez rapidement. L'amélioration de son état surprend grandement son commandant de compagnie qui ne misait pas cher sur sa vie.

En avril 1944, après deux mois de traitement en Italie, Armand est transféré dans un hôpital d'Angleterre. Avant son départ, l'officier qui commandait son bataillon portant le nom de *Maurice Trudeau* réunit tout le peloton pour lui faire une visite à l'hôpital. En lui rendant un dernier hommage, il déclare devant tous ses soldats:

– Avec le départ de Hébert, je perds mon meilleur homme.

Le soldat est très touché par une telle considération de la part d'un supérieur. Cela le réconforte grandement de savoir que son effort à la guerre fut très apprécié.

Armand quitte l'Italie sur le navire-hôpital nommé *Lady Nelson*. Lui et les autres blessés partent en direction de l'Afrique pour finalement se diriger vers l'Angleterre. Le voyage s'effectue difficilement pour notre homme, puisque toutes ses récentes blessures le font souffrir. La mer houleuse n'aide pas son état en le brassant sans cesse.

Armand se sent tout de même sécurisé à bord de ce bateau, puisque l'ennemi a l'habitude d'épargner les transporteurs de blessés. Il est facile d'identifier ces derniers de très loin car l'insigne de la *Croix Rouge* est clairement indiqué sur leurs flancs.

En arrivant en Grande Bretagne, il est hospitalisé à *Pinewood*, puis à *Toplo* près de *Madenhead*. À ces endroits, notre ami apprécie les traitements qui lui sont donnés. Armand n'a que des éloges envers ceux qui le soignent pour le temps de son hospitalisation. Tous les médecins travaillent sans relâche dans des conditions rudimentaires, souvent même en étant deux

jours sans dormir. Ils ne suffisent pas à la tâche. Les blessés arrivent par camions.

Et que dire des infirmières! Qu'elles soient originaires de n'importe quel pays, elles font l'impossible pour prendre soin des soldats, sans discrimination de races ou de couleurs. Ces jeunes femmes passent des heures et des heures, privées de nourriture et sans sommeil. Elles s'occupent de tous ces malades, même si elles sont débordées.

Parmi ces infirmières, Thérèse Ménard de Drummondville apporte à Armand une attention très appréciée de celui-ci. Notamment, le jour où elle reçoit une boîte de homard en cadeau de la part de ses parents. Elle s'empresse de l'ouvrir et la présente à Armand pour lui faire manger. En ces moments pénibles ce geste le touche profondément.

Il racontera plus tard qu'il est plein d'admiration pour cette personne qui, par un geste de bonté et de grand dévouement, s'est privée de cette nourriture lorsqu'elle en aurait eu, peut-être, plus besoin que lui. Il ne pourra jamais la retracer et regrettera de ne pouvoir lui témoigner sa gratitude.

Son séjour dans ces hôpitaux l'amène à côtoyer plusieurs autres blessés. Armand considère que plusieurs de ceux-ci sont très affectés et, malgré sa propre situation, trouve moyen de les encourager et de les soutenir. Il prend de plus en plus conscience qu'avec de la bonne humeur et de l'humour, la vie vaut la peine d'être vécue. Cette philosophie lui est un grand remède et il s'efforce de le faire partager aux autres.

Des lettres de sa mère arrivent régulièrement. Celles-ci lui font part qu'elle prie sans cesse pour lui et que son père se joint aussi à ses prières. Cela lui est

d'une grande consolation. Il s'impatiente de retourner chez lui pour les revoir.

CHAPITRE VIII

RETOUR AU CANADA

Le 12 juin, on lui annonce son retour au Canada. Armand éprouve une grande joie de pouvoir enfin revenir dans son pays, parmi les siens. Une fois de plus, on le conduit sur le navire-hôpital *Lady Nelson*. Celui-ci, ayant à son bord tous les blessés canadiens, prend l'océan pour se diriger vers l'Amérique.

Une surprise agréable attend Hébert sur le bateau. Dans le dortoir où il se trouve, un lit est approché du sien. Armand reconnaît son compagnon *Léo Héon*, qui l'accompagnait lors de la mission périlleuse où fut causé le terrible accident. Comme ils sont heureux de constater qu'ils sont vivants tous les deux! Ils ne s'étaient pas revus depuis l'accident. *Héon* est méconnaissable parce qu'un immense pansement cache son visage. Seuls ses yeux sont apparents.

Ils sont de longues heures à se raconter tout ce qui s'est passé. Léo lui apprend que le lendemain de leur accident, leur compagnie a réussi à établir une tête de pont en délogeant l'ennemi et en prenant possession du territoire. Il en est bien heureux.

Sur le voyage de retour, plusieurs de ses copains lui rendent visite. Un monsieur *Word* va, pour sa part lui parler tous les jours. Cet homme très humain, qui a perdu un oeil et une jambe, offre à Armand de raser sa barbe chaque fois qu'il en a besoin. Il apprécie son aide et l'accepte, cela lui rend service. Tous ces soldats ont développé un esprit fraternel, même souffrant, ils sont toujours prêts à s'entraider.

La pensée de revoir leurs parents et leurs amis soutient le moral de tous ces blessés. Il leur est difficile en ces instants de démêler le chaos d'impressions et de sentiments qui s'agitent en eux. Quelle sera la réaction de tous ceux qui les aiment devant l'état de leurs grandes blessures? Une forte appréhension les habite, mais croient cependant qu'après tant d'années de séparation, il fera bon se retrouver, quelque soit leur situation.

Sur le bateau qui ramène le caporal Hébert, de bons traitements lui sont prodigués avec beaucoup d'égards. Les infirmières s'occupent de le laver, de le faire manger et elles viennent converser avec lui pour le distraire.

Quand le navire arrive au port d'Halifax, les soldats ne peuvent contenir leur joie. Les émotions débordent. Des centaines de blessés prennent place sur un train spécial qui mettra vingt-six heures à se rendre à Lévis. La fanfare du *Royal 22e*, debout sur le quai, salue leur retour. Plusieurs officiers ainsi qu'une foule nombreuse les accueillent.

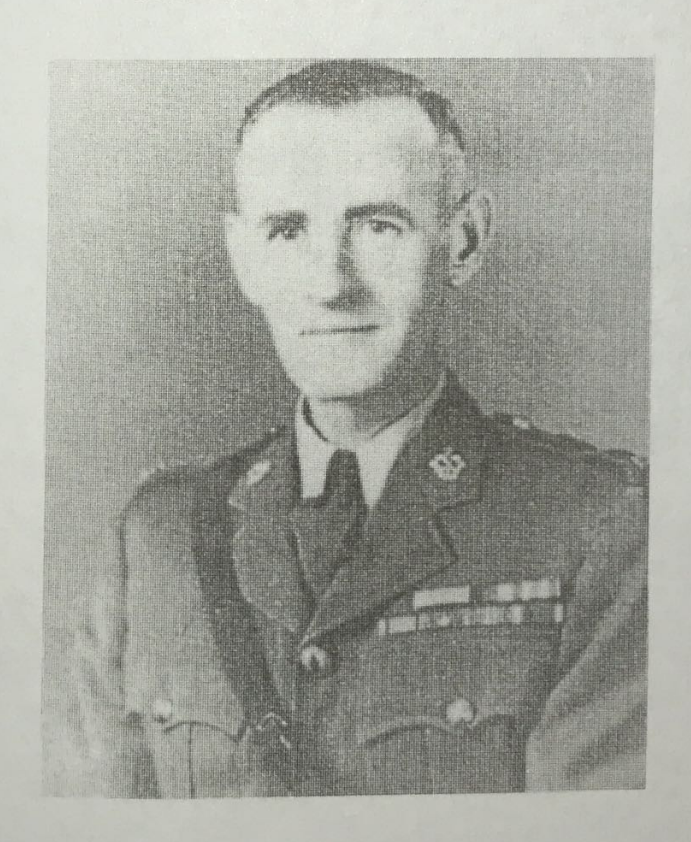
De la gare de Lévis, on les conduit en bateau jusqu'à Québec.

Armand, pour sa part, est sorti sur une civière par une fenêtre du train. Puis est transporté en ambu-

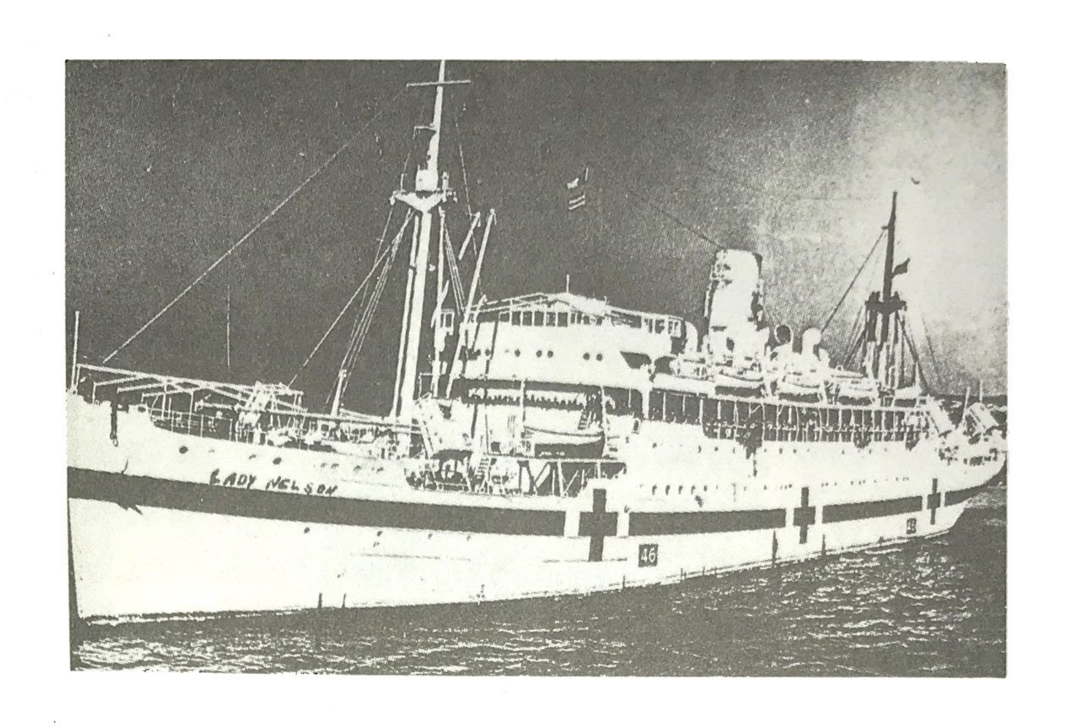
lance à un petit hôpital militaire qui porte le nom de La Croix du Sacrifice.



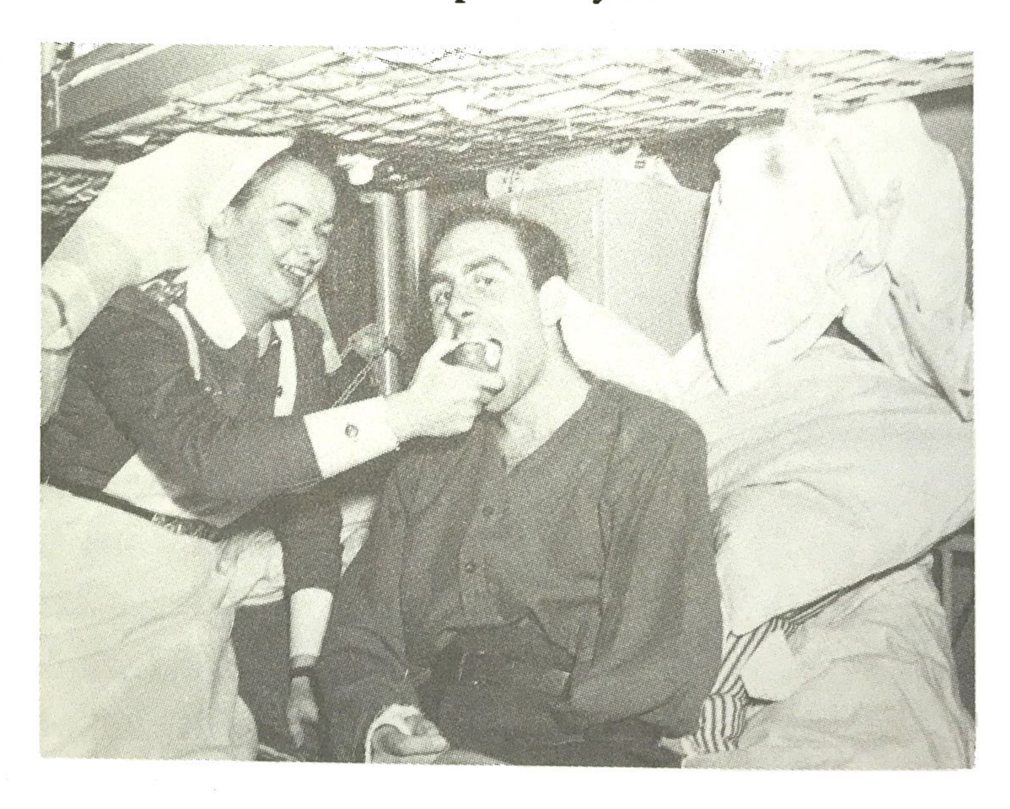
Lieutenant-colonel J. V. Allard



Le sergent-major John Tremblay. Histoire du Royal 22e Régiment, La Citadelle, Québec, 1964, p. 79.



Le navire-hôpital *Lady Nelson*.



Armand croque une pomme.

CHAPITRE IX

RÉHABILITATION

À son arrivée à l'hôpital on prend bien soin d'Armand. Il est installé dans une belle grande chambre, très propre et bien éclairée. Soixante soldats sont alités dans cette pièce. Tous sont très heureux de pouvoir enfin se reposer après un si long trajet et soupirent d'aise en se retrouvant dans leur pays.

Les jours suivants, les médecins prodiguent à Armand les meilleurs traitements. Pour leur part, les infirmières lui manifestent une bonté réelle et éprouvent une grande compassion envers ce brave homme. Certaines d'entre elles le conduisent le soir sur le bord des Plaines d'Abraham, dans le but de le distraire quelque peu.

Lors d'une de ces promenades, une dame touchée de sa situation lui apporte une bouteille de bière. Elle lui indique sa volonté de répéter ce geste, chaque soir, quand il sera à cet endroit. Sa bonté le réconforte.

Beaucoup de visiteurs viennent au centre hospitalier et se montrent bien généreux envers lui. Très

choyé, toutes sortes de gâteries inimaginables lui sont attribuées.

De la fenêtre de sa chambre, il peut voir déambuler beaucoup de gens dans les rues. Tout ce va-et-vient lui procure de la distraction et lui change un peu les idées.

Son fauteuil roulant l'aide à faire des déplacements dans les corridors et d'un étage à l'autre de l'établissement. Il croise beaucoup de blessés sur son passage et des soldats alités dans des chambres. La vue de tous ces gars mal en point lui donne un regain de courage, car il découvre en eux une force morale extraordinaire.

Ce milieu hospitalier lui révèle la présence de gars bien plus mal en point que lui. Un jour, il fait part à un aveugle de la raison de son handicap, ce dernier lui réplique tout bonnement:

– Je ne changerais pas de place avec toi parce que j'ai mes jambes, mes bras, avec l'aide de quelqu'un je peux faire encore beaucoup.

Armand de son côté trouve qu'être aveugle est la pire des choses. Se comparant à plusieurs soldats qu'il côtoie chaque jour, il découvre des cas bien tristes parmi eux. Notamment, quand des hommes mariés lui expliquent que leurs épouses ne veulent plus partager leur vie. Au lieu de les encourager, elles signifient qu'ils ne sont plus bons à rien et ne veulent plus les voir. En eux s'installent un désespoir et un désir de ne plus vivre.

Pour un autre, parti depuis deux ans, sa femme lui annonce que pendant son absence elle a donné naissance à un enfant qui n'est pas le sien. Se sentant trahi et désespéré, il déteste tout le monde. L'aumô-

nier ne sait que dire pour alléger le fardeau de cette épreuve. Et que de cas semblables!

Pour Armand, ces multiples exemples l'amènent à mieux accepter ses souffrances. Il se console en pensant:

«Je n'ai peut-être plus de membres mais mon âme est épargnée. Quand je songe à tous ces malheureux, mon fardeau s'adoucit».

Gardant un moral excellent, il démontre même de la gaieté et réconforte les autres blessés. Son sens de l'humour en se narguant lui-même sur son état, fait preuve d'une grande souplesse d'esprit.



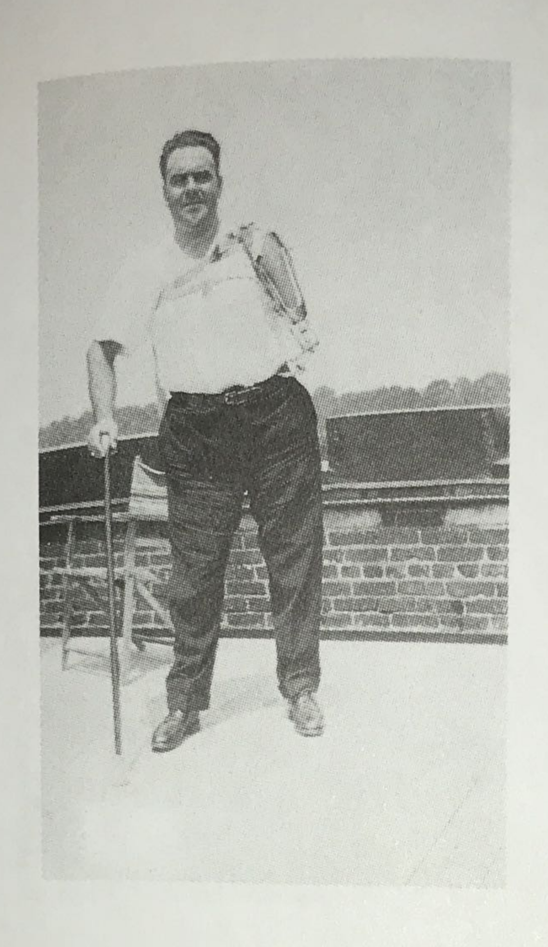
Germaine Côté en 1944.



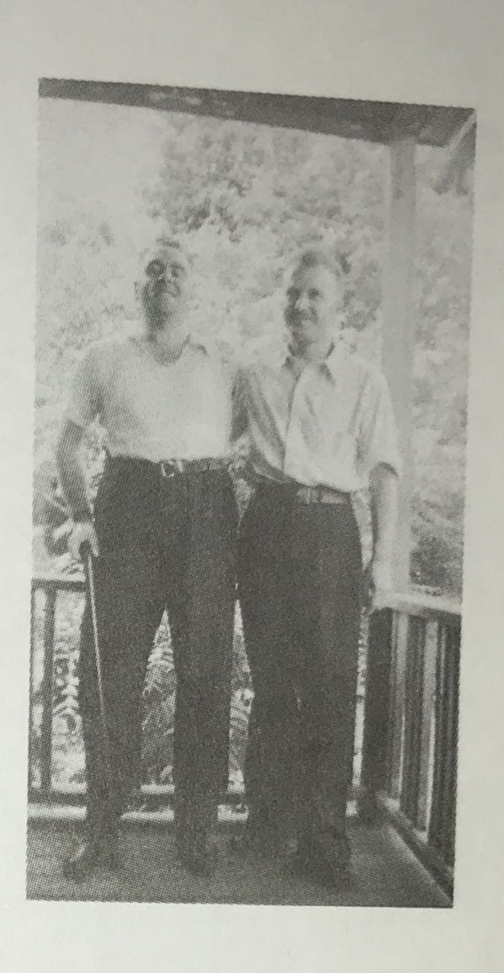
Interview à Radio-Canada. Avec Léo Lesieur, René Levesque, Paul Létourneau et Germaine Côté solistes, Gilbert Darisse directeur musical.



Émission: *Ici l'on chante* à Radio-Canada. Germaine Côté, 3e debout, à droite.



Armand expérimente
ses prothèses.



Armand et son frère Walter à
son retour de la guerre.



Mariage de Germaine et Armand.



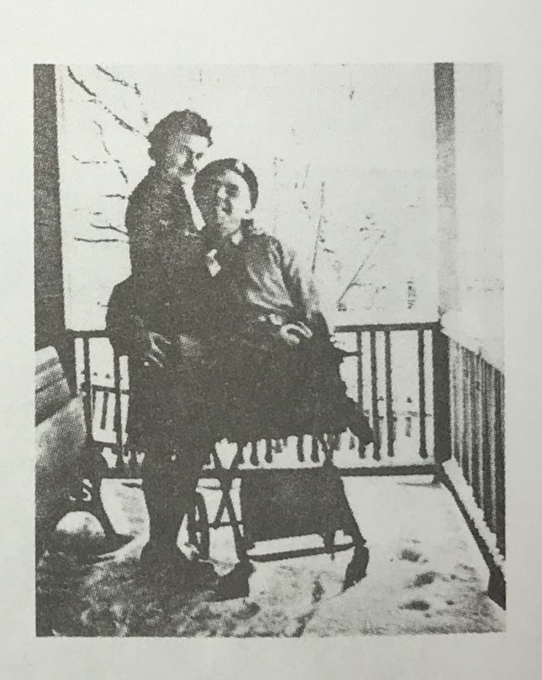
Une dame le tient en équilibre.



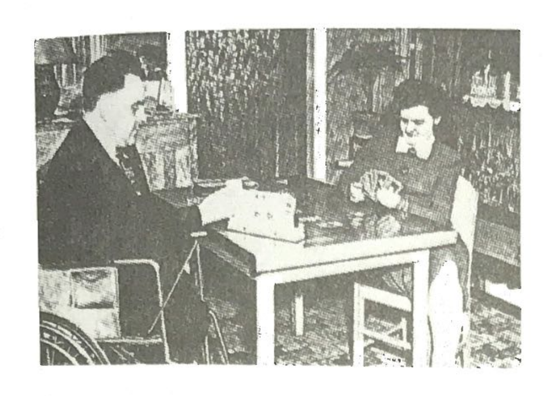
Armand essaie d'autres prothèses.



Dames qui ont fait don d'une chaise roulante.



Sur la galerie de la maison des Hébert.



Le couple joue aux cartes.



Le couple Hébert écoutant de la musique.



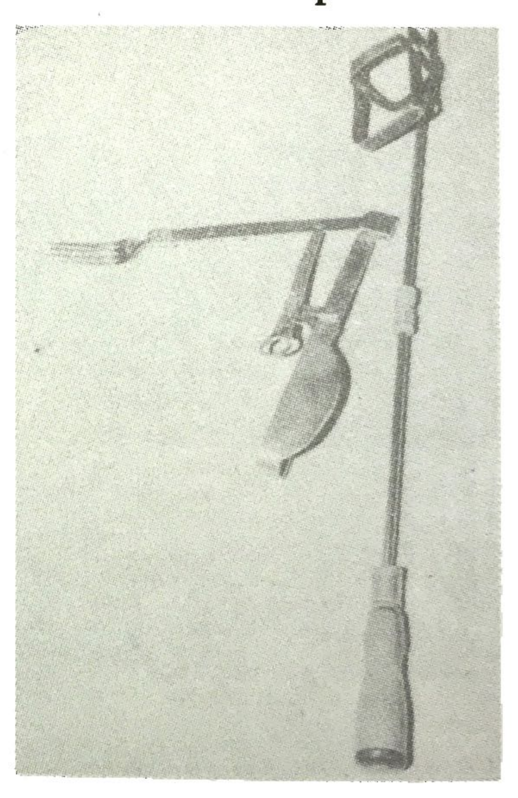
Photo des parents d'Armand.



Armand tisse au métier avec un seul bras dans le plâtre.



Armand se sert d'appareils pour manger et fumer.



Les appareils utilisés par Armand.

CHAPITRE X

LA RENCONTRE VERS L'AMOUR

Quelques temps après l'arrivée des militaires à Québec, la *Croix Rouge* prépare une belle fête dans la salle de cet hôpital pour le retour des premiers grands blessés.

À cette occasion, on invite des artistes à venir donner un concert. Parmi ceux retenus, on demande mademoiselle Germaine Côté, brillante chanteuse soprano. Celle-ci possède une voix riche et est vouée à une brillante carrière. À cet effet, elle chante sur le réseau de Radio-Canada depuis 1941 dans le programme: *Ici l'on chante* et dans: *Romances et Opérettes* en compagnie de monsieur Paul Létourneau, baryton.Elle est la vedette également dans l'émission intitulée: *Germaine et ses chansons* à la station radiophonique CKCV.

À l'invitation qu'on lui fait de venir chanter, sa première réaction est de refuser. La jeune fille craint que le courage ne lui manque à la vue de tous ces blessés de guerre. D'une grande sensibilité, elle risque de ne pouvoir retenir ses larmes en interprétant ses

chansons. Devant l'insistance de la demande, Germaine finit par se laisser convaincre. Elle ira donc chanter, mais non sans appréhender ce moment avec grande nervosité.

Le soir du 30 juin, tous les blessés sont rassemblés dans la grande salle. Le concert débute. Les artistes émus, font de leur mieux pour égayer la soirée de leurs chants. Les soldats tentent d'oublier leurs souffrances en ces moments de distraction. Plusieurs démontrent même de la joie.

Armand Hébert, pour sa part, demeure sérieux et pensif. Il écoute tristement ces chansons qui ne lui apportent au fond, aucune gaieté. Observant les autres distraitement, il songe plutôt à son état qui semble peu prometteur.

«Mes camarades, la plupart d'entre eux, ont perdu une jambe peut être, ou un bras, c'est déjà pénible, mais moi, que puis-je espérer?»

À ce moment, on annonce mademoiselle Germaine Côté. À travers les applaudissement, elle fait son entrée et s'avance lentement vers ce blessé, sachant qu'il est le plus grand mutilé. Voyant ce beau jeune homme dans un tel état, sa gorge se serre et elle doit réprimer son envie de pleurer. Toutefois, elle se ressaisit et en souriant gentiment s'arrête devant lui. En le regardant, elle commence à chanter:

Viens, viens, viens mon héros, mon seigneur
Mon bonheur.
Viens, viens ne tarde pas à combler mon ardeur.
Viens, viens, viens je t'adore,
Entends ma voix, ma voix qui t'implore
Calme mon mal.
Viens, viens, héros de mes songes, mon idéal.

Chaque jour ramène le rêve,
Dont la douceur sait me charmer,
Mais le jour vient avant qu'il s'achève,
Faute d'un suprême baiser,
À le chercher je me consume,
Car je préfère en vérité,
Pour calmer en moi l'ardeur qui s'allume,
Au rêve, la réalité,
Au rêve, la réalité.

Un officier du nom de *Paul Belley* pousse subtilement la chaise roulante vers la chanteuse. Sans hésiter, Germaine se penche en lui posant tendrement un baiser sur le front. Armand lui sourit et la regarde en pensant:

«Comme elle est belle et charmante! Quel beau sourire sur ses lèvres!»

Sans savoir pourquoi, Germaine est heureuse de voir la joie s'exprimer sur le visage de cet inconnu.

Quand elle termine, chacun applaudit, mais Armand, à sa grande désolation, en est incapable. Retenue par l'émotion, Germaine reste là, près de lui, sans bouger. Il la remercie en lui demandant si possible de chanter encore une autre fois. Elle ne peut lui refuser. Même si son envie est grande de pleurer, la chanteuse met tout son coeur pour interpréter *Kiss me again*.

Armand, très ému, lui sourit et la remercie. Mademoiselle Côté retourne rejoindre les autres artistes qui se produisent à leur tour. Cependant elle demeure distraite en songeant à ce blessé.

Le concert terminé, elle ne pense pas à partir tout de suite. De nouveau, Germaine se dirige vers lui. En s'assoyant elle lui offre un chocolat, sans savoir

que le bras du jeune homme est immobile.

S'apercevant de son malaise, Armand s'empresse de la renseigner sur son état. La jeune fille prend alors la friandise et lui place doucement dans la bouche. Espiègle, Armand lui mord légèrement les doigts. Cette petite plaisanterie les amuse et leur permet d'engager la conversation.

Sans trop insister, Germaine lui pose des questions sur ce qui est arrivé. Brièvement, le blessé raconte les circonstances entourant son accident en Italie.

Comme Armand n'aime pas beaucoup parler de son histoire, il cherche plutôt à en savoir davantage sur la jeune fille.

Après quelques moments passés ensemble, ils doivent maintenant se quitter, la soirée tirant à sa fin. Avant qu'elle ne parte, Armand la remercie encore une fois en lui disant:

– Mademoiselle, je vous trouve gentille, jamais je n'oublierai les bienfaits de cette soirée. Vous m'avez apporté une grande consolation. J'espère vous revoir bientôt.

Sur ces paroles elle le quitte en lui promettant de revenir lui rendre visite.

En s'en allant, Germaine dissimule son visage afin qu'il ne perçoive les larmes coulant sur ses joues. Sans vraiment comprendre le sens de ses sentiments pour cet homme, elle songe en ces instants:

«Comme il est jeune et beau, il doit souffrir atrocement! Dorénavant, je vais faire en sorte que la vie lui soit plus douce et plus agréable».

Saisissant l'occasion, le lendemain elle chante à CKCV et lui dédie son programme en entier.

De son côté, Armand apprécie grandement cette attention. Il écoute le son de sa voix qui lui rappelle son doux visage. Ces instants apaisent momentanément ses douleurs en lui apportant un baume bienfaisant.

Une fois l'émission terminée, Armand ferme la radio et demeure songeur. Enthousiasmé par la soirée qu'il a passée la veille en faisant la connaissance de cette chanteuse, il ne cesse de penser à cet événement. Le souvenir de ces doux instants lui redonne un regain de vie. L'espoir de la revoir le soutient et le place dans un état euphorique.

Pour ajouter à ce bonheur, les parents d'Armand ont annoncé leur visite en cette journée. Séparé d'eux depuis quatre ans, la hâte de les revoir le rend fébrile et les moments d'attente s'avèrent interminables.

Absorbé par ses pensées, il tourne distraitement la tête vers le corridor et aperçoit tout à coup les membres de sa famille dans l'entrebâillement de la porte. Un grand sourire illumine son visage, il en ressent une joie extrême.

Son père et sa mère s'efforcent de ne pas démontrer à quel point leur coeur est ulcéré. Ils posent furtivement les yeux sur Armand et constatent l'absence de ses membres. En se serrant la main fortement comme pour éloigner cette folle envie de pleurer, ils hésitent et puis s'empressent de venir l'embrasser. Tous dissimulent tant bien que mal leurs émotions, mais en s'étreignant fortement, ils éclatent en sanglots.

De part et d'autre les sentiments s'entremêlent: La joie, la douleur, les pleurs, les rires nerveux, toute cette gamme d'émotions se déversent lorsque ces gens

réalisent enfin qu'ils se retrouvent. Maintenant réunis, chacun regarde Armand avec tendresse et attention en savourant pleinement son retour tant espéré.

Après ces quelques minutes de grands attendrissements, le père d'Armand et les autres membres de la famille lui offrent toutes sortes de gâteries. Ces douceurs contribuent à apaiser l'atmosphère qui pèse lourdement depuis les premiers instants de cette rencontre. Tous sont très volubiles maintenant, ils ont tant à se dire.

Les Hébert constatent avec étonnement que leur fils semble plutôt joyeux. Ils s'attendaient de voir un homme très déprimé alors qu'Armand démontre, au contraire, une attitude positive et respire la joie de vivre.

Armand en profite pour leur révéler qu'une belle joie lui fut donnée lorsqu'à son retour à Québec, il a fait la connaissance d'une chanteuse du nom de Germaine Côté. Cette dernière a su démontrer une grande gentillesse envers lui.

Tout de suite, le coeur de sa mère est alerté par l'intérêt que son fils apporte à cette jeune fille, inconnue jusqu'à ce jour. Une sourde inquiétude se manifeste en son être. Elle souhaite ardemment qu'il ne s'agisse que d'un emballement passager et espère qu'il n'ajoutera pas une autre peine à tous ses malheurs.

Pour le détourner de ses pensées, madame Hébert lui parle de son frère Walter qui est encore à la guerre. Elle craint beaucoup pour sa vie. Pour sa part, Armand tente de la rassurer en lui donnant espoir d'une fin prochaine de ce conflit mondial. Il lui men-

tionne que Walter n'aura sûrement pas la même malchance que lui.

Au terme de la visite, ils se retirent en lui assurant amour et soutien et promettent de revenir le voir.

Armand est heureux d'avoir revu sa famille et soulagé d'avoir défié cette première épreuve en recevant ses parents avec courage. Fatigué de tant d'émotions à la fois, il s'endort en ressentant une immense joie au coeur.

Deux jours plus tard, Armand reçoit des chocolats et des fleurs annonçant la visite de Germaine Côté accompagnée de mademoiselle Yvonne Simard, son accompagnatrice de piano. Profondément touché par cette marque d'attention, il s'impatiente à l'idée de la revoir.

Le soir venu, la jeune chanteuse a tenu sa promesse. Elle fait son entrée dans la chambre avec son amie Yvonne. Le visage d'Armand s'illumine et la gaieté s'empare de lui. Tous les deux sont très volubiles et s'étonnent après quelques minutes ensemble, d'avoir tant de choses à se dire. Germaine aime la compagnie de ce garçon. Elle le trouve beaucoup plus joyeux que lors de leur première rencontre. Le faisant rire à plusieurs reprises, elle s'aperçoit que sa présence le réconforte. De nature enjouée, la jeune fille voit la vie avec optimisme et fait émerger chez lui l'espoir et le goût de vivre.

Cette personne fait une très grande impression chez ce blessé. En effet, Armand commence doucement à réaliser qu'il s'attache à Germaine. Néanmoins le défi lui apparaît de taille. Il n'ose espérer toucher son coeur, ne voulant pas lui imposer son handicap.

Germaine de son côté, le trouve si beau, intelligent et spirituel qu'elle se sent attirée vers lui.

Après cette rencontre, elle revient à l'hôpital tous les jours. Beau temps, mauvais temps, elle arrive toujours le sourire aux lèvres et des gâteries plein les bras. Elle lui fait manger son dessert quelquefois.

Il lui dit qu'il suit de près tous les programmes de radio qui la concernent. Sa voix le charme et il a toujours hâte de recevoir sa visite.

Armand est hospitalisé plusieurs mois à Québec. Tout ce temps leur permet de faire plus ample connaissance et d'échanger sur leurs goûts. Ils espèrent avec fébrilité le moment de ces rencontres.

Germaine est toujours fidèle aux rendez-vous. Elle obtient de l'hôpital la permission de le sortir dans la cour de l'établissement le soir seulement et le promène dans sa chaise roulante. Elle apporte tellement de gaieté au jeune homme, qu'il en oublie ses souffrances.

Chaque jour, Germaine lui démontre beaucoup d'amour et l'encourage à regarder la vie sous des aspects meilleurs. Ainsi la conversation devient plus intime, on se raconte tout, et l'amour, cet imprévisible sentiment, s'infiltre profondément en eux.

C'est un temps heureux qui donne le goût de vivre à Armand et lui prouve que les pires misères peuvent être adoucies. En songeant à d'autres blessés délaissés par leurs femmes, il se trouve choyé.

«Au moins mon âme est épargnée, j'ai le bonheur d'avoir l'affection d'une charmante jeune fille qui me rend visite tous les jours, c'est un rayon de soleil dans ma vie».

CHAPITRE XI

TRAITEMENTS À TORONTO

Après un séjour à l'hôpital pour militaires, Armand est transféré à l'hôpital de l'Enfant-Jésus où il continue sa convalescence pendant deux mois. Il est, par la suite, transféré à l'hôpital *Christie* de Toronto pour subir deux autres interventions chirurgicales; à la cuisse gauche et à ce qui lui reste de son bras gauche. Une réamputation s'avère nécessaire car l'os, qui n'a pas encore terminé sa croissance, traverse la peau du moignon lui provoquant ainsi de fortes douleurs.

Le jour de son départ pour l'Ontario, Armand demande à une religieuse s'il peut avoir à manger avant ce grand voyage. Elle lui répond que le souper se sert à cinq heures, on ne déroge pas à cela. L'horloge indique quatre heures vingt minutes. Il doit se résigner à partir à jeun.

«Voilà ce que l'on appelle de la charité chrétienne», pense-t-il.

Il est conduit au train en partance de Québec à cinq heures du soir pour se rendre à Montréal. De là, il en reprendra un autre en destination de Toronto.

Placé sur une civière en tissu, on le dépose sur le plancher dans un compartiment à bagages. Dans ce wagon, des chiens sont ses compagnons de voyage et jappent continuellement. Plus le train roule, plus les bêtes aboient. Au paroxysme de la fatigue une sourde colère gronde en lui. Mais que faire avec un seul bras?

À son arrivée à la gare, un infirmier accompagné d'un aide viennent pour le sortir du wagon. En voulant le soulever, le canevas sur lequel il repose, déchire d'un bout à l'autre, notre blessé tombe à terre. Inutile de dire ce qu'il ressent physiquement, en plus de toutes ces humiliations.

«C'est ainsi la vie,» se dit-il.

Finalement, on l'installe dans le train de Montréal, destination Toronto. Le confort est meilleur, son lit est bon, sauf que son estomac donne des signes de grande faim. Un homme et une femme l'accompagnent. Il leur fait part de son désir de manger. On lui répond qu'il ne peut avoir de nourriture. Le type s'étant muni d'une bouteille de boisson forte lui en offre pour calmer un peu sa fringale. Notre soldat prend la bouteille et en absorbe une assez bonne quantité qui a l'effet d'un somnifère. Le sommeil a raison de lui jusqu'à Toronto.

Arrivé à destination le lendemain matin, on le conduit à l'hôpital *Christie* sur la rue de même nom. Il s'agit d'un ancien édifice où l'on fabriquait des caisses enregistreuses avant la guerre, connu sous le nom de *National Cash Registered*. On l'a converti en hôpital militaire pour les besoins de la guerre. Tout à côté, se trouve une cour de triage de chemin de fer. Sur les rails, des wagons d'animaux attendent pour aller à l'abattoir. Ils passent parfois des fins de semaines près

de l'hôpital, ce qui rend la qualité de vie des blessés insoutenable. Les locomotives à vapeur déversent leur pollution dans l'air, de sorte que la poussière de charbon pénètre par les fenêtres ouvertes de l'établissement de santé. Les blessés ont besoin de se laver souvent et sont incommodés par les cris des bêtes en attente sur les rails à proximité du centre médical.

Notre héros est reçu avec considération en ce moment car aucun papier ne peut identifier son statut militaire. Il est considéré comme un haut-gradé de l'armée. Avec empressement, on lui désigne une belle grande chambre pour lui seul. Beaucoup de médecins et d'infirmières se tiennent près de lui et le surveillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

En ce lieu, il subit une opération à ce qui lui reste du bras gauche. Physiquement, cette stature d'homme assez imposante possède une très grande force musculaire. Voilà pourquoi, toutes ces opérations n'ont pas eu raison de lui. Trois autres soldats ayant subi des triples amputations comme lui, n'ont pas survécu. Lui seul a réussi à vivre.

La période d'attention qui lui est accordée depuis son arrivée change brusquement, dès que les autorités de l'hôpital reçoivent ses coordonnées. Rapidement, il est expulsé de cette chambre pour être expédié dans un appartement situé au dernier étage de la bâtisse. Dans cet endroit sont logés pas moins de quatre-vingt soldats. Comme de fait, le lit d'Armand se retrouve à l'extrémité du dortoir.

Là, un tout autre traitement lui est servi. Tout d'abord les intervenants négligent son hygiène corporelle. En fait, ceux-ci ne le lavent pas. Aux heures de repas, les préposés lui lancent brutalement son plat.

Souvent ce dernier tombe sur le bord du lit et on ne s'en préoccupe pas. Ce manque d'égard lui rend la vie compliquée puisqu'il ne peut atteindre sa nourriture.

Personne ne le fait manger, on le traite comme une bête. Le jeune Hébert subit tout cela, sans parler et en prenant son mal en patience. Il est humilié au plus profond de son être. Son âme souffre atrocement et il ne comprend rien à ce manque d'humanité. Son dégoût se révèle dans sa pensée de cette manière:

«Dire que je suis allé défendre mon pays, j'y ai presque laissé ma vie et en remerciement, je suis traité comme un animal».

Après six mois de mauvais traitements; très inconfortable et ayant horreur de lui, Armand atteint la limite de son endurance. Il décide de faire expédier un télégramme au gouvernement d'Ottawa par une personne de confiance. Dans sa lettre, il écrit:

Je suis traité comme un chien, si c'est le prix à payer pour avoir défendu mon pays, je regrette de l'avoir fait.

Le surlendemain, un monsieur arrive à l'hôpital, fait le tour de la chambre et ne dit mot à personne. Il observe. Dès le lendemain, Armand constate un gros changement. C'est à qui viendrait le faire manger. Tous s'informent si tout va bien. Une infirmière spécialement mise à son service, vient le laver et lui donne ses soins.

Son télégramme a fait son effet. À partir de ce jour, une grande attention lui est apportée. Les préposés s'adressent à lui en l'appelant monsieur Hébert, il trouve cela très bizarre. Un jour quelqu'un du personnel médical vient lui dire d'une façon un peu irritée:

– À l'avenir si quelque chose ne va pas, avertis le directeur de l'hôpital plutôt que de faire cela.

De son côté Armand réfléchit fièrement:

«Un délégué du gouvernement leur a parlé sévèrement, parce qu'à partir de l'instant où le visiteur est venu observer dans ma chambre, tout va bien».

Et les civilités continuent de plus bel. On va même jusqu'à lui offrir des billets pour se rendre au *Royal York* à Toronto pour des soupers. S'il se présente un bon film, on l'envoie avec une escorte, son transport étant payé par l'hôpital. S'il arrive en retard pour le souper, on le fait manger, en ayant pris soin de placer son plat dans un réchaud. Depuis cette plainte qu'il a soumise, il a toujours été bien traité à sa satisfaction.

Durant son séjour à Toronto, Germaine n'oublie pas son soldat. Elle lui écrit tous les jours et les réponses suivent. Quel bonheur de lire ses lettres empreintes de tendresse et d'amour. La jeune femme le console et le soutient dans cette lutte et lui donne confiance et espoir en la vie.

Un jour, un dérangement imprévu empêche Germaine de lui écrire. Armand, ne recevant pas sa lettre quotidienne est pris de panique et croit qu'elle l'abandonne. D'autant plus qu'il s'apprête à se faire opérer de nouveau. Il lui écrit par intermédiaire en lui faisant part de ses craintes et angoisses qui l'oppressent. Le jeune homme lui mentionne que s'il est privé de sa présence et de son soutien, la vie n'a plus de sens pour lui.

Quand Germaine prend connaissance de ce message, son coeur est en émoi. Elle décide d'aller le ras-

surer. Faisant ses bagages à la hâte, elle prend le train et va le surprendre à Toronto.

C'est une visite touchante, Armand est très ému. Après cette longue séparation, il fait bon se retrouver. Les amoureux irradient de bonheur. Une grande compréhension s'installe entre eux et ils parlent d'amour puis en viennent à discuter de mariage.

Germaine retourne à Québec, Armand demeure à Toronto. Ils ne cessent de correspondre en élaborant des projets d'avenir. Puis ils décident de la date de leur union.

L'hôpital donne congé au jeune Hébert pour deux mois. Le train le ramène à Québec et il se fait reconduire à la maison paternelle pour la première fois depuis son arrivée au Canada. Une appréhension l'habite en pensant à son retour à Melbourne.

Comment sera-t-il reçu dans son patelin? Va-t-on l'accepter avec son handicap?

Une agréable surprise lui est réservée. Les gens lui font un accueil extraordinaire. Les magasins ont fermé leurs portes. La population se groupe à la gare pour le recevoir. Cette chaleureuse réception lui cause une grande émotion. On l'accepte! Des bouquets de fleurs lui sont offerts, les villageois ont organisé des soirées spéciales pour sa bienvenue. Même les membres de l'église presbytérienne, résidant près de sa demeure, lui font une fête. La communauté des frères de Richmond accompagnés de plusieurs artistes, donnent un concert en son honneur. Ces festivités agrémentent beaucoup son arrivée et lui donnent de l'optimisme pour l'avenir.

À la maison, on l'entoure beaucoup. Sa mère est pleine de sollicitude envers son fils. Son père a changé

totalement son attitude envers lui. Armand retrouve un vrai père qui ne sait quoi faire pour adoucir la vie de son fils. S'il pouvait décrocher la lune, il le ferait. Ce dernier en est bien ému et apprécie toute cette affection qu'il lui démontre.

Armand veut vivre parce qu'il est jeune, qu'il a confiance en la vie, parce qu'il est en amour. Il réfléchit, il entre en lui-même. Dans cet obscur silence intérieur, il esquisse un plan sur son devenir.

«Je vais vaincre ce défi».

Une nouvelle énergie remonte en lui, elle est vitale.

«Évidemment, il y a des bouts durs à supporter, mais je les affronterai».

Armand puise une force dans sa grande foi. Il remercie Dieu chaque jour de lui avoir donné une bonne santé, une intelligence et de la réflexion. Il croit que la Providence veille sur lui et comprend du même coup que sans l'amour de Germaine il ne serait pas aussi confiant en la vie. Avec ce bagage, notre jeune homme sait qu'il se relèvera.

Après deux mois dans sa famille, il retourne à l'hôpital *Christie* de Toronto où l'on tente de lui faire des jambes artificielles. Un technicien très compétent s'occupe uniquement de son cas. Celui-ci travaille des heures afin de trouver un moyen pour le faire marcher. Sa patience n'a pas de limites.

Le spécialiste lui essaie des jambes fabriquées avec des bûches de bois creusées de façon à insérer ses moignons à l'intérieur des trous. Des petits berceaux remplacent les pieds. À l'aide d'une canne, les bercements qu'il effectue lui permettent de faire quelques pas. Des gars prennent plaisir à le faire bercer en

lui donnant une poussée derrière lui. Il endure cela se disant:

- À quoi bon me vexer et dire des bêtises.

Ces billes de bois sont un premier essai, dans le but de lui faire porter d'autres jambes éventuellement. Mais il ne peut s'adapter.

Par ailleurs, après mûres réflexions, Germaine prend la grave décision de renoncer à sa carrière par amour pour Armand. Elle pourra, de cette façon, mieux s'occuper de lui après son mariage. Germaine lui écrit une lettre, annonçant cette nouvelle qui lui fait plaisir. Toutefois il appréhende un peu que la jeune fille ne le regrette. Tout de même, il apprécie le sacrifice qu'elle s'impose et peut mesurer la grandeur de son amour. Avec bonheur, Armand constate qu'il a su prendre la plus grande place dans le coeur de sa fiancée. Nos amoureux savent déjà que cet amour durera toute leur vie.

De retour à Québec, Germaine se prépare avec fébrilité à ce grand jour, fixé pour l'automne. Après quelque temps passé à l'hôpital de Toronto, Armand revient à la maison. Il fait de grands efforts pour marcher avec de nouvelles prothèses qu'on lui a fabriquées mais il éprouve beaucoup de difficultés. Au même moment ses parents s'affairent aux préparatifs de son union avec Germaine, qui aura lieu incessamment.

CHAPITRE XII

LE MARIAGE

Germaine arrive à Melbourne la veille de son mariage. L'aventure est grande pour elle qui ne connaît pas encore la famille de son fiancé, ni le village qui sera désormais le sien.

En tant que citadine, elle suscite des craintes dans l'esprit de sa future belle-mère. Celle-ci nourrit des inquiétudes envers Germaine. Elle ne voit pas ce mariage d'un bon oeil et redoute sa venue à la maison. Même dans le village, des personnes de l'entourage d'Armand ne misent pas beaucoup sur la durée de cette union. Ne la connaissant pas, madame Hébert craint qu'elle n'apporte pas l'attention nécessaire à son fils.

Toute à la joie de retrouver Armand, Germaine n'analyse pas trop l'accueil un peu tiède des Hébert. Elle croit profondément en l'élan de son coeur vers ce garçon.

Malgré tout, les parents d'Armand organisent la salle à manger de leur maison en vue de la cérémonie du lendemain. Ayant obtenu une permission spé-

ciale des autorités ecclésiastiques, ils dressent alors un autel pour la célébration de la messe et décorent la pièce de fleurs naturelles.

Le mariage a lieu le vingt-sept novembre 1955. La parenté des mariés est présente dont Walter, le frère d'Armand qui est revenu de la guerre, sans blessure. Il a combattu toute la durée du conflit mondial. Notre héros est content de le retrouver, ils ne s'étaient pas revus durant toutes ces années. La cérémonie du mariage réunit donc tous ceux qui leurs sont chers.

Et voici Armand et Germaine assis l'un près de l'autre, attendant le prêtre. L'abbé Joseph Legendre, de Saint-Bernard, cousin du marié commence la messe, mais une trop forte émotion l'oblige à se retirer. La cérémonie est continuée par l'abbé J. Coiteux, curé de la paroisse Sainte-Famille de Richmond.

Le prêtre prononce les paroles qui les unissent pour toujours. Tout le monde garde un silence lourd d'émotion. On sent que ce mariage revêt quelque chose de spécial, de triste aussi. Des larmes couvrent plusieurs visages des parents qui assistent à ce profond engagement entre ces deux âmes.

Germaine résolue, a juré qu'elle ne pleurerait pas au mariage. Cette femme forte, affiche un sourire indéfinissable, mais n'ose à ce moment se tourner vers Armand car elle éclaterait en sanglots. Et la cérémonie s'achève. Les voilà mari et femme, unis en ce monde, pour partager les joies et les peines de la vie.

Germaine ne peut voir terminer cette messe mémorable, sans entendre un chant religieux. Comprimant très fortement l'émotion qui la gagne en voyant couler des larmes sur tous les visages, elle ferme les yeux et entonne l'Ave Maria. Elle réussit ce tour de

force et comprend en cet instant que son courage ne défaillira jamais.

CHAPITRE XIII

SUR LA ROUTE DU BONHEUR, SES DÉFIS

Les jeunes mariés demeurent chez les parents d'Armand. Germaine a quitté sa belle ville de Québec pour venir habiter avec son mari dans la maison des Hébert. Elle essaie de s'adapter à Melbourne. Il n'est pas facile de quitter une ville telle que Québec. Elle vivra désormais de ses souvenirs: le beau château et sa terrasse, ses sites merveilleux, ses monuments historiques, ses restaurants, ses cinémas, ses maisons au style de la vieille France, Québec et sa grande histoire.

En plus de se séparer de plusieurs amies, elle dit adieu à une carrière bien amorcée. Effectivement, outre ses programmes à la radio, Germaine est demandée dans diverses occasions notamment à la chambre de commerce, à des congrès et à des expositions de mode au Capitol.

À Québec, lors de la rencontre au Château Frontenac des grands chefs d'état internationaux notamment: *Staline, Roosevelt, Churchill* et *Mackenzie King*, elle fut invitée à chanter avec la fanfare du *Royal 22e Régiment* sur la terrasse. Sa voix riche et la belle

personnalité qu'elle dégage font d'elle une personne très recherchée.

Tous ces honneurs lui feront défaut dorénavant, mais elle a choisi de vivre son amour, au prix de tous les sacrifices que cela comporte. Elle doit subir les critiques des villageois. Ceux-ci ne croient pas au sérieux d'une fille venant de la ville, qui de plus, est chanteuse. Elle doit prouver qu'elle n'a pas pris sa décision à la légère.

Son premier défi est de taille, soit d'affronter les inquiétudes de sa belle-mère envers elle. En effet, Germaine prend vite conscience de la froideur de celle-ci à son égard. Étant une personne bien déterminée, elle se dit que la bataille ne sera pas facile. Elle parviendra cependant à prendre place dans le coeur de ses beaux-parents quand ils auront appris à la connaître.

Demeurer sous le même toit demande beaucoup de délicatesse de part et d'autre. Chacun doit prendre sa place et comprendre les limites de son territoire. Cette situation crée une grande gêne pour Germaine.

Après quelques semaines de vie commune, comme Armand ne peut pas s'habituer à porter ses prothèses, un retour à Toronto s'avère nécessaire pour faire d'autres essais. Il souligne à son épouse que son absence durera plusieurs mois. Elle en a le coeur bien attristé et réalise que cette longue séparation sera difficile.

Effectivement, durant ce temps, Germaine se sent isolée et dépaysée. Elle espère de tout son coeur le retour d'Armand ne se sentant pas à l'aise avec tous

ces gens qu'elle connaît à peine. La jeune femme s'applique néanmoins, à plaire à tout le monde.

Pendant qu'une dame de Toronto aide Armand à retrouver son équilibre, il trouve le temps bien long. Il écrit plusieurs fois à Germaine en lui faisant part de tous les efforts qu'on effectue pour lui permettre de marcher.

Par exemple, le jeune époux mentionne dans une de ses lettres que le ministre des Anciens combattants fait tout en son pouvoir pour mobiliser les ressources médicales en ce sens. On lui a confectionné toutes sortes de jambes artificielles mais sans succès. Ce qui lui reste de ses membres ne permet pas à son corps de demeurer en équilibre lorsqu'on le positionne debout sur des prothèses. Il devra malheureusement se résigner à ne plus marcher le reste de sa vie.

Il aimerait, tout au moins, pouvoir se déplacer dans un fauteuil roulant. Toutefois, le gouvernement canadien ne fournit aucune chaise roulante aux blessés de guerre, il n'offre que des béquilles.

Un groupe de femmes de Toronto ont formé une association dans le but de venir en aide aux vétérans de la guerre. Elles se chargent de trouver des subventions et des dons pour leur fournir des chaises roulantes. Les demandes s'avèrent tellement fortes qu'elles doivent procéder par priorité. Pour les aider dans leur choix, elles font appel à un aumônier protestant, *Father Lambert* qui est lui-même handicapé des jambes. Ce dernier, connaissant l'état d'Armand, leur conseille de lui en offrir une.

Armand mentionne à Germaine qu'il en est bien content et espère qu'il sera capable de pouvoir s'en servir avec son unique bras. Pour le moment, le

personnel de l'hôpital l'aide à se déplacer en le poussant. Ce fauteuil roulant a le dossier très haut, de grandes roues arrières et est très lourd. Mais Armand peut se déplacer et est très reconnaissant envers ceux et celles qui se sont si bien occupés de lui.

Le jeune mari souligne enfin qu'il sera de retour à Melbourne très bientôt et qu'il s'impatiente de retrouver son tendre amour. Germaine lit et relit les lettres qu'elle reçoit d'Armand et n'en peut plus de soutenir ces longs moments d'attentes qui n'en finissent plus. Elle demeure consciente de l'importance des événements qui arrivent à Armand et les partage intimement avec lui, malgré la distance qui les sépare.

Après quelques jours, Germaine aperçoit par la fenêtre un taxi qui ramène son mari à la maison. Sans tarder, elle se précipite vers l'extérieur pour l'accueillir enfin. C'est avec une grande joie qu'elle le sert fortement sur son coeur, en lui disant combien il lui a manqué. Pour sa part, Armand l'embrasse tendrement en lui disant qu'il ne la quittera jamais plus.

Suite au retour d'Armand, le climat familial devient désormais plus détendu. Germaine entoure son mari de mille attentions en lui prodiguant tous les soins qu'il requiert. Toujours à l'affût de ses désirs, elle pousse sa chaise lors de ses déplacements dans la maison, le lave, le fait manger, l'encourage et essaie de le distraire constamment, soit en lui faisant écouter de la musique ou en jouant aux cartes. Il apprécie au plus point, tout ce que sa femme lui apporte. Elle devient pour lui, sa providence.

Leur amour les soutient mutuellement. Germaine ne tarde pas à se faire accepter de sa famille, par

la conduite irréprochable qu'elle démontre et par l'amour qu'elle témoigne à Armand.

Les Hébert se rendent compte que leur fils est heureux. Ils découvrent, en leur belle-fille, une personne insoupçonnée. Ils commencent à apprécier son grand coeur, son dévouement, sa grandeur d'âme, sa jovialité, sa spontanéité, sa joie de vivre. Ils comprennent à présent pourquoi leur fils s'est attaché à cette jeune fille. Lentement, ils se laissent attirer par un amour certain envers elle.

Les parents d'Armand offrent à leur fils d'occuper la maison avec son épouse, eux vont s'organiser un logement au second étage. Le jeune homme accepte cette générosité. Il pourra ainsi faire apporter des changements de façon plus adéquate pour ses déplacements en chaise roulante. De plus son épouse se sentira libre d'agir à sa guise dans son logis. Leur intimité sera mieux préservée. Finalement, tous sont heureux de cet arrangement.

Les réparations effectuées, les deux couples s'installent confortablement dans leur logement respectif et il règne une bonne entente. Germaine ne laisse pas place à l'ennui. Elle s'occupe sans cesse. Par exemple, elle s'intègre rapidement dans un cercle musical de la place et chante à l'église à diverses occasions. Sur les terrains de golf sa présence est bienvenue. Ce sport devenu pour elle une passion, lui permet de faire connaissance avec bien des gens du coin.

Au village, tout le monde accepte Germaine et s'attache à elle. Par sa bonne humeur avec tous, elle leur apporte un rayon de soleil. Des dames anglaises, devenues ses amies, ont formé un club de cartes et

viennent prendre le thé à la maison à maintes occasions.

La musique faisant partie de sa vie, elle se fait jouer des disques et chante. Par sa jovialité, elle sème du bonheur autour d'elle. Toutes ces choses contribuent à la rendre heureuse.

Le charme de la campagne opérant sur la jeune femme, elle est finalement conquise par cette région pittoresque. Le grand air si pur lui fait grand bien. Elle développe, petit à petit, des amitiés précieuses avec les gens qu'elle côtoie.

Armand désire le bonheur de sa femme. Il se refuse à être un fardeau pour elle, et veut demeurer une personne et non un problème.

Sa plus grande souffrance est d'être privé de sortir à l'extérieur de la maison avec sa chaise. Il ne peut l'activer lui-même, car son unique bras demi-fonctionnel ne peut faire beaucoup de mouvements. Le temps est très long, assis toute la journée, toujours à la merci des autres qui veulent bien l'aider.

Faisant travailler son imagination afin de trouver des solutions qui lui apporteraient une meilleure qualité de vie, il songe que la première des choses consiste à faire bouger les doigts de sa main existante. Comment y arriver? À force de réflexions, une étincelle jaillit en son esprit.

Il se fait acheter des gros crayons et essaie de les manipuler. Il doit y mettre beaucoup d'efforts et répéter ces exercices plusieurs fois par jour. Il se rend compte qu'avec de la patience et de la ténacité ses doigts commencent à bouger.

Encouragé par cette première tentative, il demande de la peinture par numéro. Sa femme s'em-

presse de lui en procurer. Il se met à l'oeuvre, non sans difficultés et s'efforce d'appliquer les couleurs sur de petites toiles. Petit à petit, et avec beaucoup de fatigue, il vient à bout de placer la couleur sur le dessin. Il travaille à ces choses tous les jours.

Après quelques mois, cela lui devient plus facile et ses doigts fonctionnent presque normalement. Enchanté de cette victoire, Armand constate, par le fait même, qu'avec de l'imagination, de la patience et de la persévérance, il peut vaincre des problèmes.

Chaque jour pour lui est un nouveau défi. Si sa main a réagi, il faut qu'elle acquiert encore plus de dextérité. À partir de ce moment, il ne cesse de l'exercer.

Peu à peu, il essaie d'autres expériences. Il se procure un métier sur table de façon à tisser de petites choses tout en se distrayant. De l'aide est cependant nécessaire pour accomplir ce travail. Germaine se charge de monter le métier pour passer les fils et les couper à la longueur voulue.

D'autre part, son beau-frère Clément Garneau, bijoutier de Montréal, un homme assez habile de ses mains, a imaginé de placer un morceau de métal sur son tour, pour l'installer par la suite sur un malaxeur de cuisine. En actionnant cet appareil électrique, le fil s'enroule aisément sur la bobine. Il ne lui reste qu'à insérer celle-ci dans la navette et réaliser ainsi ses petits travaux.

Tout cela ne se fait pas facilement. Avec beaucoup de courage et d'assiduité dans ce qu'il entreprend, il finit par démontrer une habileté déconcertante. Il constate, à sa grande joie, que sa main et son bras prennent une force qui le surprend de jour en

jour. Aussi continue-t-il, avec un regain d'énergie, à développer une grande adresse dans toutes ses tentatives.

Suite à ces premiers exploits, il s'anime à essayer autre chose, notamment des coussins crochetés. Il prend un canevas approprié sur lequel est dessiné déjà un sujet représentant soit des fleurs, une tête d'animal ou un paysage. Il faufile les laines dans le tissu. C'est un travail qui lui demande énormément de patience par l'application qu'il apporte pour finalement ressortir un beau motif.

Ses réussites stimulent son ingéniosité. Il cherche continuellement à améliorer sa qualité de vie. Son esprit créatif est en ébullition; il invente et crée.

Ses réalisations n'ont pas de fin. Il se dit que s'il se débrouille en artisanat, il peut essayer d'aider aussi son épouse en la soustrayant de certaines tâches. Par exemple, lorsque Germaine lui fait la barbe, il lui arrive fréquemment de lui entailler un peu le visage en le rasant. Tout en voulant bien faire, elle le blesse, sans le vouloir. Notre homme pense que s'il pouvait le faire lui-même, cela serait profitable à tous les deux. Avec beaucoup d'efforts, car il n'a qu'une main et qu'un bras à demi-fonctionnel, il s'acharne à la fabrication d'un support pour tenir un rasoir électrique. C'est un procédé simple qui cependant permet de tenir le rasoir assez fortement pour faire l'ouvrage. Il réussit son invention et depuis ce temps accomplit cette opération sans aide.

Toujours dans le but de ne pas être une charge, Armand cherche encore comment aider Germaine. Se sentant un peu inutile quand il voit sa femme réaliser

toutes les besognes de la maison, il se demande comment accomplir une autre tâche.

Notre homme commence par essayer, tant bien que mal, à descendre de sa chaise par lui-même. Après plusieurs pratiques, il réussit assez bien malgré sa situation, à s'asseoir sur le sol. Armand demande à son épouse de lui apporter un sceau, un linge et du savon. Celle-ci surprise, se demande à quoi son mari veut en venir. Il lui explique qu'il va laver le plancher. Germaine refuse une telle chose, mais comme il insiste, elle se rend à son désir. Il s'applique à en nettoyer un bout en tordant le linge avec sa seule main. Pour une première expérience, c'est déjà beaucoup. Ce n'est pas sans fatigue, mais il est fier de pouvoir rendre ce service et cela le valorise. Surpris tous les deux de cette capacité incroyable, Armand lui annonce que dorénavant ce sera sa tâche. Depuis ce jour il accomplit sa promesse.

Germaine n'en croit pas ses yeux. La jeune épouse s'émeut devant son homme qui lui démontre ainsi son amour. Elle s'émerveille, sans cesse, devant tant de courage de force et d'énergie et s'enorgueillit de toutes ses réalisations.

Si Armand peut nettoyer un parquet, pourquoi ne pourrait-il pas faire à manger. Notre ami commence par peler les patates. À l'aide d'un couteau et d'une fourchette qu'il pique dans le légume, il prend celle-ci en serre sur le bord d'un tiroir. Hébert pèle sur un bord avec un couteau et tourne la patate pour enlever la pelure de l'autre côté. Cela demande un peu de temps, mais il réussit bien. Comme Armand aime beaucoup les côtelettes de porc, il en fait cuire de temps à autre. C'est toujours une réussite, elles sont

bien cuites et délicieuses. Une surveillance constante est nécessaire sur la cuisinière afin que ça ne brûle pas mais la patience ne lui manque pas.

Armand n'a pas fini de surprendre. Un jour que la toiture de sa maison se met à couler suite à une grosse pluie, notre ami songe comment il pourrait y remédier lui-même. Cela demande réflexion. Il prend le défi de monter là-haut personnellement. Se faisant un plan d'attaque, il demande qu'on lui installe une échelle et s'agrippe à l'aide de son moignon et de son bras restant. Le jeune homme grimpe avec beaucoup d'efforts et une volonté tenace. Il réussit à atteindre le deuxième étage pour se rendre finalement sur le toit, à l'endroit du bris et le réparer. La tâche finie, il doit songer à redescendre. N'ayant aucun vertige, il regagne le sol péniblement. Mais il est tout de même très fier de sa prouesse.

Dans son entourage, on ne cesse de s'épater devant tant de gestes incroyables qu'il accomplit. Armand veut se prouver qu'avec une intelligence et de la réflexion, on peut réaliser plein de choses intéressantes. Il se met sans cesse à l'épreuve.

Parfois, Armand fait du bricolage dans la remise en arrière de la maison. Un tour à bois et une scie y sont installés. Notre ami met à exécution son projet de fabriquer des meubles miniatures. Utilisant la scie, il taille des petits morceaux de bois, et, avec une grande attention, réalise divers objets. Il fabrique également d'autres meubles miniatures avec des épingles à linge en bois.

Un jour qu'il s'embête un peu, notre homme démonte une de ses chaises roulantes qu'il n'utilise

plus et la reconstruit, histoire d'en connaître le mécanisme. Armand fait souvent la réflexion suivante:

– Avec des membres manquants, on n'est pas aussi handicapé quand on a la volonté de le faire. Il y a des personnes avec tous leurs membres, incapables de faire bouillir de l'eau pour se faire un café. Je trouve cela dégueulasse.

Armand ne cesse de s'occuper intelligemment et s'intéresse à tout. Il fait une collection de chevaux. Cela lui rappelle les grands instants de plaisir lors de son séjour en Angleterre, quand il faisait de l'équitation chez monsieur *Gardener*. Pour lui, le cheval est un animal noble que l'on doit respecter presqu'autant qu'un être humain. Il avance:

– Sa compréhension dépasse bien souvent celle des hommes.

La considération pour cette bête le porte à regarder ses bibelots chaque jour.

Plusieurs de ses pièces proviennent de divers pays et d'un peu partout. Bien des gens au courant de sa marotte, se font un plaisir de lui en offrir et son armoire vitrée en contient de très rares. Le *Black Beauty*, son préféré, est un morceau de choix en porcelaine noire. Cet animal aura toujours son respect.

Notre ami Hébert est toujours à l'affût de nouvelles choses pour meubler sa vie de façon intéressante. Parfois des gens lui apportent leurs télévisions pour lui faire réparer. C'est un plaisir comme ajout à ses activités.

Cette façon de s'occuper procure beaucoup de bonheur à Armand qui réalise, qu'à faire quelque chose, il est utile dans la vie. C'est un défi qu'il s'est lancé

de prouver aux autres que même avec un handicap, on peut rendre service et vivre de façon intéressante.

Ce gars-là n'a rien à son épreuve. Sauvé par son moral et sa volonté de vivre, cet homme lutte opiniâtrement pour se donner une qualité de vie.

Possédant une force de caractère, Hébert cesse de fumer, du jour au lendemain, se disant que tant de choses ont entravé sa liberté, il se doit de perdre ce besoin tyrannique.

Malgré toute cette force en lui, Armand sait que sans le soutien de Germaine, il n'en serait pas là. La présence attentive de ses parents et la gentillesse de ses voisins lui sont également d'un grand secours.

Le soir, le couple se retrouve à la maison à jouer aux cartes. Armand a devant lui un petit instrument sur lequel il dépose les cartes et se sert de sa seule main pour les jouer. Germaine est heureuse. Ce bonheur qu'ils construisent tous les jours sera durable. Ce sont deux coeurs magnanimes, sans cesse à l'attention l'un de l'autre. S'aidant mutuellement à s'épanouir, et semant l'amitié autour d'eux, ils récoltent l'amour. La jeune femme est fière de son mari et est en admiration devant toutes ses réalisations et sa débrouillardise.

Après trois ans de mariage, le couple Hébert vit normalement comme bien des couples. Armand se débrouille bien, il réalise plein de choses et Germaine apprécie sa vie. Cependant, tous les deux pensent que leur bonheur serait plus complet avec la présence d'un enfant. Ils songent sérieusement à cette éventualité, sans trop y croire. Germaine a maintenant quarante six ans. À cet âge, il s'avère risqué de mettre un enfant au monde. Cependant, ils décident tout de même.

Un bon jour, toute radieuse, elle annonce l'heureuse nouvelle à son mari qui s'en réjouit au plus haut point. Nos amis rêvent de ce futur moment sublime. Germaine commence à faire son trousseau de bébé avec soin. Elle n'ose croire à ce bonheur. Pendant des mois notre couple ne cesse de parler de ce petit être qu'ils attendent avec impatience. Tout à la joie de cette espérance, ils n'osent imaginer que l'enfant pourrait ne pas vivre.

Quand arrive l'échéance, à leur grande déception, l'enfant est mort-né. C'est une grande peine pour eux, c'était presque leur seule espérance. Ils craignent que cela ne soit plus possible.

Ce couple est très fort, le courage ne lui manque pas. Germaine se remet difficilement de cette grande douleur. Elle essaie de se distraire, mais garde toujours au fond de son coeur, cet ardent désir d'avoir un enfant.

Elle va consulter un médecin. Celui-ci la rassure en lui disant de ne pas désespérer. Il lui conseille de prendre un an de repos et lui promet qu'elle sera exaucée. Germaine suit toutes les directives et, à leur grande joie, renaît en elle une nouvelle espérance. Ils se mettent tous les deux en prière, demandant à Dieu d'exaucer enfin, leur voeu le plus cher. La jeune épouse porte cet enfant avec amour et prudence, afin de le rendre en bonne santé. Ils ne voudraient pas vivre une autre déception.

Sa grossesse progresse normalement. Armand et son épouse attendent l'échéance avec fébrilité. Enfin quand le grand jour arrive, elle donne naissance à un beau garçon. Ils ne contiennent plus leur joie. Le bébé est en bonne santé et c'est merveilleux. Les nouveaux

parents sont des plus comblés. Ainsi se rajoute un maillon à leur chaîne d'amour.

Le bébé Richard accueilli avec joie et fierté leur apporte un enrichissement. Il devient leur raison de vivre. Ils forment ainsi un trio d'amour. Germaine est tellement heureuse d'avoir un fils, elle voudrait le montrer à tout le monde. Ainsi, tous les jours, quand la température est clémente, elle promène son bébé dans un carrosse sur le trottoir. Elle est fière quand les gens s'attardent à le regarder.

Un après-midi, lors d'une sortie avec le petit, quel n'est pas son étonnement lorsque, soudainement, des femmes l'arrêtent. Elles lui demandent de leur montrer si l'enfant possède des jambes. Étonnée de cette question, Germaine rétorque vertement que ce n'est pas parce qu'un homme perd ses membres dans un accident que son bébé a le même handicap. Elle retourne à la maison n'en revenant pas comment parfois la réflexion de certaines personnes s'avère aberrante.

Armand et son épouse entourent ce bébé de mille et une attentions et ne vivent que pour lui. Souvent Germaine place Richard dans le creux du seul bras existant de son mari. Celui-ci peut serrer affectueusement son enfant sur son coeur. Il lui apporte ainsi beaucoup de tendresse. Cette douce ambiance familiale les aide à passer à travers toutes les vicissitudes de la vie.

L'enfant grandit dans cette atmosphère chaleureuse. Armand apporte une grande présence auprès de son fils.

Dès que ce dernier peut se tenir assis, son père l'amuse. Parfois, Germaine installe le petit dans une

boîte de carton et Armand prend plaisir à le pousser avec sa chaise roulante.

Les rires du bambin apportent de la gaieté et du bonheur au couple Hébert. Ceux-ci ne cessent de s'émerveiller à chaque geste et parole de l'enfant. Chaque jour, il leur apporte un rayon de soleil qui réchauffe leur coeur.

Quand Richard a deux ans, Armand lui fait souvent prendre place sur lui. Il l'entoure de son unique bras. Parfois, il lui raconte des histoires. Ainsi la vie passe agréablement et l'enfant grandit dans l'affection profonde de ses parents.

Le jour de Noël, après la distribution des étrennes, Armand s'assoit sur le plancher et aide son fils à développer les cadeaux qu'il vient de recevoir. Parmi les présents reçus, le train électrique les fait bien s'amuser tous les deux. Armand prend plaisir à le faire tourner sur les rails. Il en éprouve autant de joie que Richard. Les heures semblent suspendre leurs courses, tant nos amis sont intéressés par le mouvement incessant de la locomotive et de sa suite de chars.

La vie se déroule harmonieusement chez les Hébert. La présence de Richard est le complément à leur bonheur. Ce dernier reçoit beaucoup d'attention de ses parents. Il est leur centre d'intérêt.

Les Hébert sont d'une grande générosité envers leur fils. Leur prodigalité est sans égale. En plus de l'affection qu'ils lui témoignent, ils lui procurent beaucoup de jouets pour l'amuser. Ils lui ont acheté plusieurs véhicules et l'enfant se promène avec son père sur le terrain. Le père et le fils se récréent ensemble, l'un conduit sa chaise électrique et l'autre

sa petite voiture. Germaine les regarde avec amour et est si fière d'eux, elle immortalise souvent ces images en prenant des photos.

Armand s'occupe sans cesse. Il fait des choses impensables et son courage ne se dément jamais. Cet homme est un puissant exemple d'une volonté de vivre. Chaque jour, il se questionne sur la manière d'améliorer ses capacités. Son épouse est toujours à ses côtés pour l'aider au besoin quand il entreprend de relever un défi.

Même Richard entoure son père de sollicitude. Dès son bas âge, quand celui-ci travaille, son fils essaie de lui apporter son aide. Plus tard, Armand raconte avec émotion:

– Quand je lavais les planchers, je descendais de ma chaise et, assis à terre, le petit me poussait bien fort en disant:

– Aide papa, aide papa.

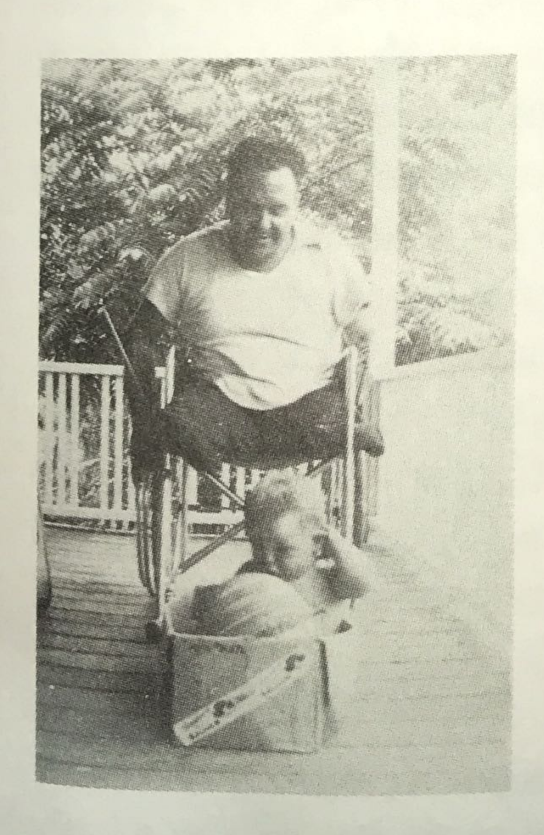
Armand ajoute:

– Cela prouve qu'il avait du coeur au ventre. Aujourd'hui il aide encore papa.

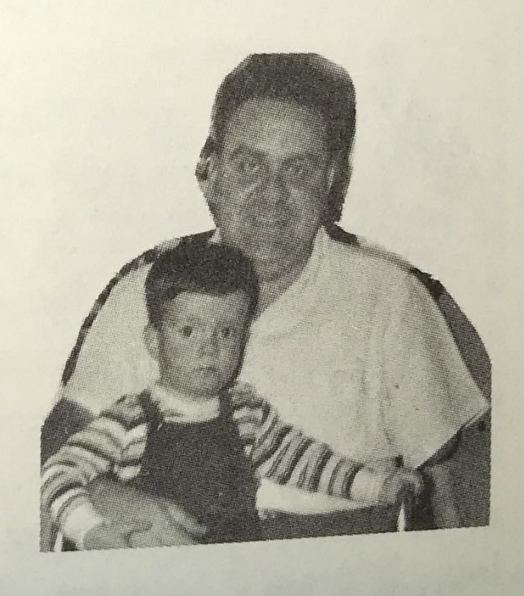
Richard vit avec des parents très fonctionnels. La débrouillardise d'Armand est si évidente que son fils ne considère pas son père comme un handicapé. Tout de même, il ne cesse jamais de le servir au besoin. Richard est toujours là pour accomplir ce qu'Armand ne peut faire seul. Ses attentions envers son père ne lui ont jamais fait défaut. Armand répète souvent avec fierté que son fils remplace ses bras.



Chaise coulante électrique, cadeau du général J.V. Alard, du lieutenant colonel Paul Brunet, pharmacien de Québec et de la famille Simard de Sorel.



Armand poussant Richard.



Armand et Richard.

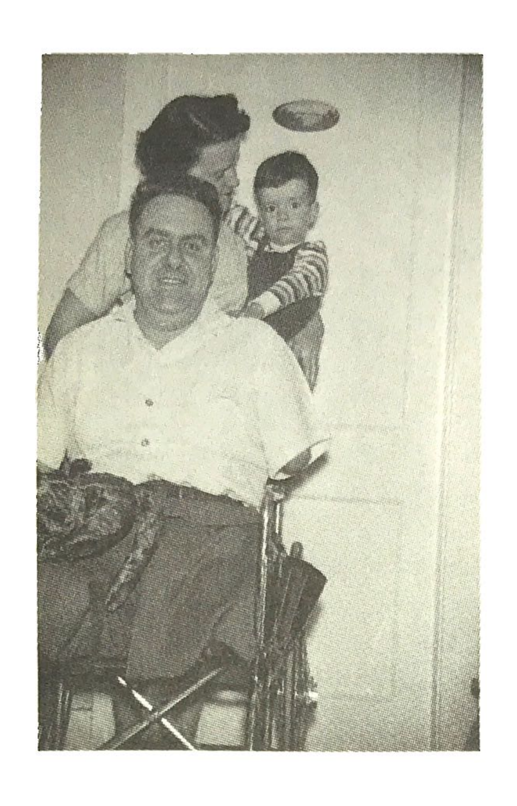
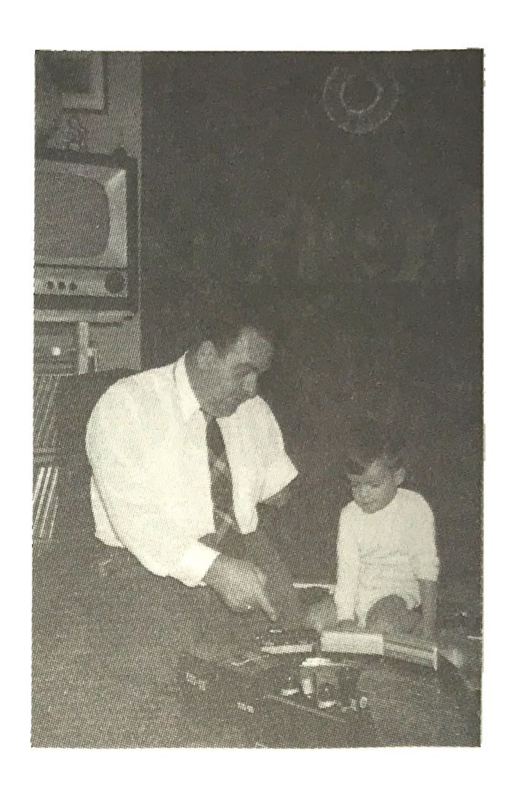


Photo de la famille Hébert



Armand et Richard jouant avec le train de Noël.



Deux Mosquito de Donnacona.



Armand et Richard avec leurs véhicules

Les Hébert sont généreux, non seulement pour leur fils, mais envers tout le monde. L'abbé Roland Bacon de la paroisse Ste-Famille de Richmond a relaté que les Hébert lui apportaient des souvenirs, chaque fois qu'ils faisaient des voyages et qu'Armand lui donnait souvent de l'argent pour venir en aide aux gens dans le besoin.

Armand et Germaine s'intéressent aux enfants. Ils encouragent beaucoup l'équipe de hockey les *Mosquitos*. Tous les ans, ils hébergent trois ou quatre jeunes joueurs lors de leur tournoi à Richmond. Armand les promène dans la ville. Les enfants retiennent leur place pour l'année suivante, tellement ils se trouvent bien accueillis. Les Hébert débordent d'amour et cherchent, sans cesse, à semer du bonheur autour d'eux.

Si Armand reçoit beaucoup de support de sa famille, il découvre également bien des étrangers au grand coeur. Un de ses amis de Melbourne, du nom de *Ewing*, reconnu pour son génie en mécanique et en électronique, lui fait un instrument avec lequel il peut manger facilement. Il lui a dit:

– Je te le donne à toi.

C'est un gros cadeau qu'il reçoit dans sa vie.

Lors d'un séjour à Toronto, on a voulu copier ses instruments mais il a refusé, parce que le type l'avait fait spécialement pour son usage. Cependant, il donne les coordonnées de monsieur *Ewing* afin qu'eux communiquent avec lui. Il considère que c'était à lui de le faire.

À Noël 1949, il reçoit le plus beau cadeau de sa vie. Le *général Allard*, sous le commandement duquel il se trouvait lorsqu'il fut blessé, et grâce à qui il doit

la vie, s'est occupé de trouver des donateurs pour lui fournir le cadeau qui le réjouit tant. Il s'agit d'une chaise roulante mue à l'électricité grâce à deux grosses batteries situées à l'arrière du siège ainsi qu'à la roue de commande. Tout près de sa main, un levier est installé pour faire avancer ou reculer le véhicule de 2.5 chevaux vapeur. Ce précieux don est dû à la générosité du *général J.V. Allard*, du pharmacien *Brunet* de Québec et des *Simard* de Sorel.

Ce fauteuil apprécié, au plus haut point, va lui donner la liberté de sortir de chez lui. Quel plaisir il éprouvera à se promener dans les rues de Melbourne et de Richmond quand le sol se dévêtira de son manteau de neige.

Pour lui aider à espérer le printemps, le frère de Germaine, Gaston-Robert Poulin, leur paie un voyage par train à Vancouver. Ils se font accompagner d'une nièce et font un voyage merveilleux. Dans le train, un *steward* est à leur service et leur procure tout le confort possible. À toutes les stations où le train arrête, leur serviteur sort Armand sur le quai de la gare et le promène jusqu'au départ.

À Vancouver, une nièce de Germaine, Cécile Gosselin, infirmière dans un hôpital de cet endroit, leur fait visiter la ville. Des religieuses et des infirmières les amènent dans les parcs et les montagnes. On leur prête une automobile et l'une d'elles les conduit partout. Les Hébert s'émerveillent devant tant de beauté qui se déroule sous leurs yeux.

Armand enregistre dans son esprit tous les faits cocasses qui leur arrivent. Ainsi il gardera toujours souvenir d'une petite anecdote qui le fait bien rire quand il la relate.

Un soir qu'il soupe dans un restaurant chinois à Vancouver avec son épouse et sa nièce, un jeune garçon le regarde ardemment. Tout-à-coup il se décide et vient près de leur table et lui dit:

– Je te gage que tu es assis sur tes jambes.

– Non, répond Armand, Regarde bien comment elles sont, mes jambes.

La mère du garçon est un peu incommodée par cette réflexion de son fils. Notre ami Armand lui dit de le laisser faire, que si l'enfant veut savoir, il est heureux de lui faire comprendre, il ne doit pas le prendre pour un monstre, ni en avoir peur, ni se faire une fausse idée de se qui se passe. Alors, il lui explique ce qui lui est arrivé. Armand conçoit que l'on doit toujours dire la vérité à un enfant afin que celui-ci soit bien au fait des événements qui se sont passés dans le monde.

Le petit lui regarde le bras et essaie d'imiter notre homme. Il tire sa manche de gilet de façon à cacher sa main et lui dit:

– C'est cela que tu fais avec ton bras.

Aussitôt, il sort sa main et fait bouger ses doigts en disant:

– Es-tu capable de faire cela?

Alors Armand relève sa manche et lui montre que le bras est parti. Le petit étonné ne parle plus. Il retourne vers sa mère semblant avoir comblé sa curiosité. Une petite fille pas très loin, témoin de la scène, vient le trouver à son tour et lui dit:

– Monsieur, vous n'avez pas été chanceux, hein!

Il la trouve bien gentille de lui dire cela.

Ils font un périple extraordinaire grâce à son beau-frère qu'il trouve bien généreux de leur procurer

ce divertissement. Gaston a toujours eu beaucoup de reconnaissance envers Germaine qui l'a beaucoup aidé dans ses études de droit.

Le souvenir de ce voyage alimente les tristes journées de l'hiver si long qu'il n'en finit plus. Ils espèrent pouvoir revivre ce merveilleux voyage un jour.

Les premiers jours du printemps apportent la joie au coeur de notre homme qui peut sortir prendre l'air avec son fauteuil roulant électrique. Tous les jours, avec son petit véhicule, il fait ses randonnées dans les rues de Melbourne, traverse le pont et se rend à Richmond, village voisin. Les gens le saluent comme le grand héros de guerre de leur région. Il prend plaisir à causer avec les personnes, cela est une belle distraction pour lui. Son fauteuil égaie sa vie au plus haut point.

Grâce à ses déplacements à l'extérieur, Armand peut se permettre plus d'activités: faire des petits magasinages, aller au cinéma avec son épouse, à la messe le dimanche. Il devient membre actif de la chambre de commerce de Richmond et Chevalier de Colomb.

Tous les ans, cette association, de concert avec la Ligue des femmes catholiques du Canada, division de Richmond, font une collecte de jouets usagés. Armand les répare, ils sont distribués, par la suite, aux enfants des familles démunies durant les fêtes. Ces activités sociales contribuent encore à sa joie de vivre et lui prouve qu'il est un homme normal.

Et la vie continue. Armand ne perd jamais courage. Tous les matins il remercie Dieu de lui avoir fait passer une bonne nuit et lui demande la force d'en faire toujours un peu plus. Ses efforts se retrouvent

couronnés dans l'accomplissement de toutes ses réussites. Ses énergies sont déployées à conserver son autonomie. Il s'efforce à faire oublier son handicap, n'aimant pas inspirer de la compassion, qui pour lui, est la pire chose au monde.

– Quand on a pitié, dit-il, cela veut dire que dans le fond, on a un peu dédain. On voudrait bien l'aimer, mais on ne sait pas comment il va prendre cela.

Armand désire inspirer de l'amour en semant la joie autour de lui. Toujours aimable envers tous, il garde le sourire et ne formule aucune plainte.

Notre téméraire réfléchit sur la possibilité de conduire une automobile. Après consultation dans des garages, vérifiant l'éventualité d'une installation spéciale en fonction de son handicap, on le refuse partout.

Voici qu'un monsieur de l'aviation Donald Martin, inconnu d'Armand, lui procure l'automobile tant désirée, la munit d'un équipement afin qu'il puisse la conduire et le fait pratiquer jusqu'à ce qu'il puisse s'en servir, sans danger.

Cependant, le point crucial consiste à demander un permis devant la cour. Ce qu'il fait. Un certain juge le refuse, prétextant que cela ne peut se faire selon les recommandations d'experts en médecine.

Notre ami comprend bien que cela ne s'est jamais fait, que par sa condition de triple amputation et de son bras droit qui ne fonctionne qu'à demi, le coude ne plie pas du tout, on peut craindre de lui accorder, mais lui, se sent apte à conduire et s'entête à lutter pour satisfaire son désir. Devant le refus de ce monsieur R.B., il lui écrit une lettre lui posant la question suivante:

«Auriez-vous été aussi brave sur les champs de bataille que derrière votre bureau?»

Suite à sa lettre, on le rappelle à la cour criminelle de Montréal pour le faire passer devant trois juges. Chacun de ces magistrats le questionnent, à tour de rôle, et la dernière interrogation du juge en chef est celle-ci:

– Si on vous accorde un permis de conduire, est-ce qu'on vous fait une faveur?

Et Armand de répondre:

– Monsieur, ce n'est pas une faveur que je demande, je veux avoir ce que je mérite.

On lui répond qu'il recevra des nouvelles dans une semaine. En sortant dans le corridor, un des juges, connaissant Armand, lui met une main sur l'épaule et lui dit:

– Ne sois pas inquiet, tu vas l'avoir ton permis.

Effectivement, il le reçoit, peu de temps après son entrevue, et a droit de parcourir soixante-quinze milles à la ronde, partant de chez lui. L'auto doit être garée, une heure avant le lever du soleil et une heure avant le coucher de celui-ci. Tout de même, le fait d'avoir obtenu gain de cause le satisfait.

Au début, sa femme craint qu'il ne lui arrive quelque chose et refuse de prendre place dans l'auto. Par la suite, constatant qu'il s'en tire bien, elle accepte une première fois de l'accompagner. Germaine prie tellement tout au long de la randonnée, qu'au retour elle doit se coucher pour prendre un bon repos; elle est épuisée. Finalement, elle se rendit compte que son homme conduisait avec une grande dextérité, usait d'une extrême prudence et respectait, à la lettre, les règles de la circulation.

Hébert suscite la curiosité des gens par l'adresse qu'il démontre. Le fait de conduire son auto, en surprend plus d'un. Sentant souvent des regards curieux sur lui, il en profite pour s'amuser un brin.

Citons le jour où il va acheter un gâteau de fête. Comme l'auto est occupée de plusieurs passagers, les places libres sont restreintes. Il demande au pâ- tissier de bien vouloir déposer le paquet devant lui sur le plancher de l'auto, à la stupéfaction de celui-ci et de quelques personnes présentes sur les lieux.

Par ailleurs, le juge qui l'avait refusé ordonne aux policiers de la Sûreté du Québec de le suivre, à son insu, afin de pouvoir le prendre en défaut. Armand apprend cela plus tard, alors que ceux-ci l'arrêtent sur la route. Surpris, il range sa voiture sur le bord du chemin se posant la question:

– Quelle stupidité ai-je fait?

Le policier le salue poliment, lui demande son permis de conduire et lui dit:

– Depuis deux ans que l'on vous suit, je viens vous faire part d'une bonne nouvelle qui va vous faire plaisir. On a ordre de ne plus vous surveiller pour vous prendre en faute, vous conduisez très bien et prudemment.

À partir d'aujourd'hui, vous pouvez faire le millage que vous désirez.

Très heureux, dorénavant, il pourra conduire son véhicule, libéré des contraintes qu'on lui avait imposées dans ses déplacements.

À partir de ce jour, Armand commence à parcourir les routes selon sa théorie. On doit profiter de la vie tant qu'on le peut.

Germaine, qui aime bien magasiner, est heureuse de pouvoir enfin, aller plus souvent à Sherbrooke et dans sa chère ville de Québec. Son mari est content de lui faire plaisir en la conduisant dans les centres d'achats. Il peut aussi magasiner pour lui-même avec plus de facilité.

Ayant un grand sens de l'humour, il rit parfois de ce qui lui arrive. Un jour qu'il va s'acheter un habit dans une boutique. Sans y penser, la vendeuse lui offre une paire de souliers pour compléter sa toilette. Il lui rétorque:

– Croyez-vous que je vais pouvoir les porter?

Celle-ci se confond en excuses, regrettant sa bévue. Mais Armand rit sous cape, songeant comment des gens ne réfléchissent pas toujours à leurs paroles avant de l'aborder verbalement.

Dans une autre circonstance, alors qu'il est assis à la porte d'un magasin dans un centre d'achat en attendant son épouse, il place son unique main en position ouverte vers le haut. Une dame, passant à ses côtés, lui dépose un billet de dix dollars, puis se sauve en courant. Armand en conclut:

«Elle m'a sûrement pris pour un mendiant».

Armand prend le bon côté des choses. Les drôleries comme les bêtises de certaines gens sont prises de sa part avec un grain de sel. Il excuse leur ignorance et a développé un grand sens de l'humour. Il profite parfois de son handicap pour susciter le rire.

Un soir, lorsqu'il va souper au restaurant St-Hubert à Magog, il fait une petite blague à une serveuse qui en reste toute surprise. Comme on le pousse afin qu'il prenne place à une table désignée, celle-ci en passant, effleure légèrement sa chaise

roulante. Feignant un malaise il s'exclame à haute voix:

– Aïe, mon orteil!

La jeune fille toute peinée, s'excuse et, s'apercevant de l'état de notre homme, elle comprend que ce n'est qu'une plaisanterie. À cet instant tous les gens présents aux alentours éclatent de rire. Chaque fois ces badineries font leur effet. Immanquablement des personnes lancent des coups d'oeil curieux en sa direction semblant se poser des questions.

Développant la passion des voyages, Armand s'aventure de jour en jour, un peu plus loin. Depuis 1965, Armand effectue entre quatre-vingt-quinze et cent mille milles par année avec son épouse. Il a exploré le Canada *dix-sept fois* d'un océan à l'autre. Il se dirige en Alaska, se rend en Californie et en Floride, a fait tout le continent américain et n'a jamais eu un accident.

Cependant, les situations ne sont pas toujours drôles. Lors d'un séjour à Miami, il connaît une étrange aventure. Se rendant dans un centre d'achat, il laisse sa voiture dans un stationnement à un endroit réservé aux handicapés. À son retour, il trouve une contravention de cent dollars pour avoir usurpé un espace réservé aux handicapés. Il a, pourtant, dans sa vitre arrière un collant indiquant qu'il se déplace en chaise roulante. La voiture de police revient justement sur les lieux.

Après explications, Hébert se rend au poste de police, où on lui indique qu'il lui faut se rendre à la cour de Hollywood. Le policier qui l'accueille constate ses handicaps mais lui dit qu'il lui faut obtenir la

signature d'un médecin qui affirmerait que ses handicaps sont irrémédiables:

– Allez au Médical Centre, cela va vous coûter cinquante dollars.

Notre héros lui demande:

– Croyez-vous que mes membres vont repousser? Mes handicaps ne sont-ils pas assez visibles?

Mais il doit se soumettre à ce qu'on lui demande. Il finit par trouver l'immeuble, mais l'infirmière de garde lui signale qu'on ne s'occupe que d'accouchements. Pas de médecin disponible.

Revenu à l'hôtel, il apprend qu'un médecin s'y trouve. Ce dernier lui remplit les documents voulus et refuse de se faire payer. Le lendemain, il retourne à Hollywood, où pour cinquante sous, on lui remet une plaque d'immatriculation, afin d'être officiellement reconnu comme handicapé en Floride.

– Au Canada, vous êtes supposés connaître les lois de la Floride, lui signale le fonctionnaire.

Armand n'a pas trouvé cela très drôle.

L'usage d'un véhicule devient pour eux indispensable à une vie intéressante et agréable. Toutefois à cause de ses handicaps, parfois Armand connaît des peurs. Pour n'en citer qu'une, entre autres. Au cours de l'un de ses périples dans l'Ouest canadien, il perd sa route. Il suit un sentier qui le conduit en forêt. Ne sachant plus trop vers quel endroit il se dirige, il aperçoit soudainement un chalet isolé.

Au travers des fenêtres il distingue plusieurs têtes de barbus. La peur de se trouver devant un groupe de motards l'inquiète.

«Peut-être voudra-t-on me faire un mauvais parti, quand on se rendra compte de ma situation sans défense».

Hésitant, il pense que peut-être sa dernière heure approche. Au moment de sa réflexion, un type sort du chalet et s'approche de lui doucement. Armand lui explique qu'il a perdu son chemin. L'individu le renseigne gentiment. Il en est fort aise et peut reprendre sa route plus rassuré. Constamment, il vit des inquiétudes. Quand il conduit sa femme dans un centre d'achat, il l'attend patiemment dans son auto. Cependant il trouve parfois les heures bien longues. S'il lui arrive de voir une ambulance qui vient chercher un malade, tout de suite, l'angoisse l'étreint, pensant qu'il s'agit peut-être de son épouse. Et, qui pourra l'en avertir? Il respire aisément quand il la voit revenir. Des anecdotes on pourrait en citer à l'infini, Armand est handicapé depuis cinquante et un ans.

Dans toutes ses péripéties de voyage une seule crevaison fut cause d'ennui et il a changé son pneu lui-même. Des passants lui offraient de l'aide mais il n'a jamais accepté pour se prouver à lui-même qu'il pouvait le faire.

À l'occasion de ces fréquents périples, les Hébert apprécient excessivement la présence de la nièce de Germaine, en la personne de Cécile Gosselin. Cette dernière qui est maintenant déménagée à Montréal, travaille comme infirmière à l'hôpital Royal Victoria.

Nos amis reconnaissent que c'est un privilège d'avoir auprès d'eux une personne de si bonne compagnie et qui plus est, possède des connaissances médicales. Toutes ces qualités agrémentent magni-

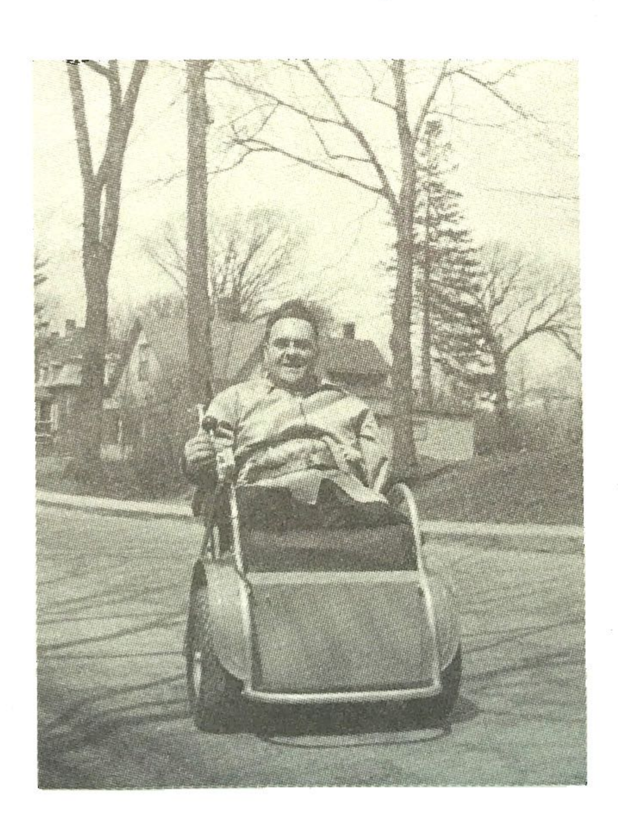
fiquement leurs séjours, tout en leur procurant une très grande sécurité.



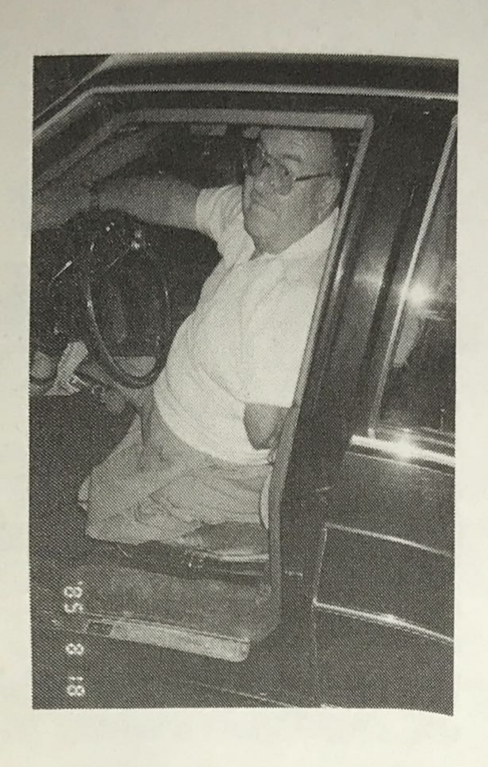


Armand en compagnie de Cécile à Vancouver.

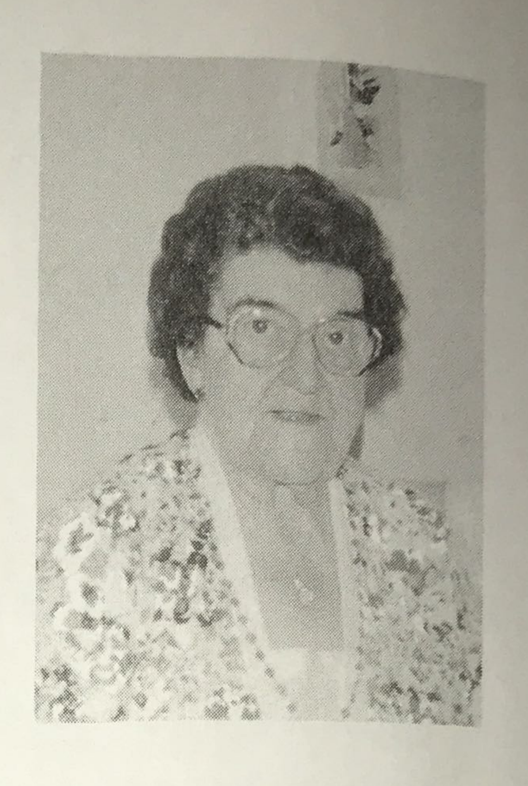
Jouets qu'Armand a réparés pour les enfants démunis.



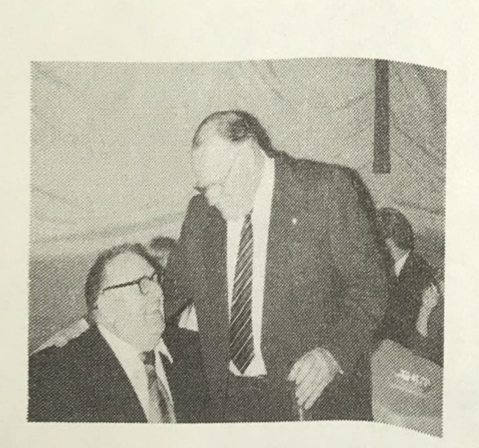
Armand conduit sa chaise roulante électrique.



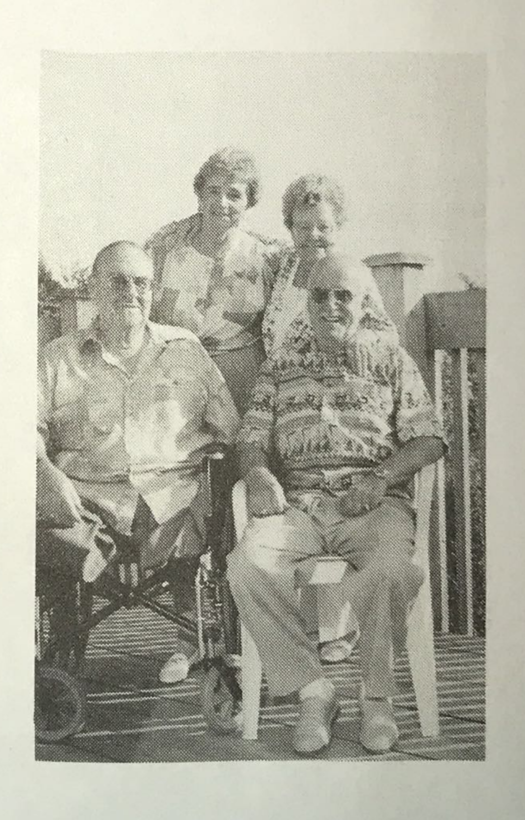
Armand dans sa voiture.



La nièce de Germaine, Cécile Gosselin.



Armand en compagnie du Général Allard.



Armand et Rodolphe Després Monique et Germaine.

CHAPITRE XIV

ENTOURÉ DE GRANDS AMIS DE GUERRE

Constamment en quête d'amitié, sur ce point la vie l'a choyé. La guerre a fait beaucoup de ravages, cependant elle a suscité des liens très forts et durables entre les soldats.

Armand pour sa part, conserve encore aujourd'hui de bons amis comme par exemple le *général Allard* à qui il doit la vie, ainsi que quelques autres auxquels il attache une grande importance.

Parmi ses frères d'armes, deux en particulier sont restés fidèles à leur amitié. Elle ne s'est d'ailleurs jamais démentie par delà les années. Il s'agit de messieurs Rodolphe Després de Montmagny et Paul Mercier de Charlesbourg.

Pour ce qui est de son ami Rodolphe Després, celui-ci ne cesse de lui apporter son aide depuis qu'ils sont revenus de la guerre. Envers Armand, il est d'un dévouement extraordinaire. Depuis leur retour au Canada, ils ont toujours échangé des nouvelles par lettres ou par téléphone. Du temps que Rodolphe était dans la Sûreté du Québec, il allait parfois chercher

Armand à Melbourne et le promenait en auto. Il le prenait sur son dos et le basculait sur le siège de l'auto. Par la suite, quand Armand eût la permission de conduire sa voiture, il se rendit fréquemment chez les Després à Montmagny avec sa femme. Son ami s'occupait de sa chaise. Rodolphe est d'un grand dévouement envers Armand qu'il n'abandonnera jamais.

S'étant connus en Angleterre, tous les deux faisaient partie du même régiment et oeuvraient dans la force policière, cependant ils n'occupaient pas les mêmes fonctions.

Després était chauffeur du commandant *Bernatchez* au début, ensuite, il patrouillait le soir avec le *lieutenant-colonel Allard*. Par la suite, il a eu une fonction dans le corps policier avec son copain Paul Mercier de Charlesbourg.

À la guerre, les deux amis précédaient les autorités militaires avec leurs motocyclettes. Leur travail était assez dangereux parce qu'ils agissaient à titre d'éclaireurs.

En Italie ils ont fait meilleure connaissance quand ils ont partagé la même chambre pendant environ un an et demi. La cohabitation se déroulait dans une bonne atmosphère. Ils se sont toujours apporté un respect mutuel, sans jamais ressentir de mécontentement l'un envers l'autre. Leurs fonctions respectives ne les empêchaient pas de se voir assez régulièrement.

Sur le chemin de la bataille, les souffrances, les combats, les mêmes moments de gloire ou d'atrocité, le courage devant les mêmes dangers ont contribué à rapprocher ces jeunes gens. Armand apprécie aujourd'hui la compagnie de ces deux hommes qu'il décrit

comme de bons gars, jovials, d'une belle éducation et d'une amitié hors de l'ordinaire. Le lien qui les unit s'est consolidé au cours du temps, devenant ainsi, encore plus fort que celui de frères de sang.

Un mois après son accident, Armand retrouve Rodolphe à l'hôpital en Italie, il vient de se faire blesser à son tour.

Ayant à traverser une rivière sur sa motocyclette, il se trouve face à un char d'assaut allié qui arrive dans une courbe. Au lieu de garder sa droite l'engin coupe sur la gauche. Le terrain est miné de chaque côté de la route, le motocycliste doit prendre une décision très rapidement. Il ne lui reste qu'une seule alternative soit d'essayer de sauter par-dessus le véhicule pour l'éviter.

Comme il est devenu cascadeur et audacieux au cours de ses années de guerre, il passe à l'action. Sans hésitation, il monte debout sur sa moto et en accélérant, d'un seul bond il s'élance par-dessus le char d'assaut. Celui-ci le frappe durement dans les deux jambes, lui casse un bras, le fémur d'une jambe et lui brise la colonne.

Tombé sur le dos, il s'évanouit quelques secondes. On le conduit à l'infirmerie où il reprend conscience pour s'entendre dire qu'il vient de signer son retour au Canada. Cependant avant d'être rapatrié on doit lui prodiguer de bons soins.

C'est donc dans cet état que Rodolphe retrouve Armand à l'hôpital. Ce dernier est bien peiné de voir son ami blessé également. Hébert lui rend visite tous les jours, lui qui est déjà si mal en point. Il le trouve bien courageux d'avoir tant à souffrir, tout en conservant une si belle humeur et un moral extraordinaire.

Ces amis d'infortune possèdent de bon nerfs et s'encouragent mutuellement. Armand trouve que son copain est vraiment mal pris et Rodolphe plaint l'autre d'être aussi mal organisé. Il répète à Armand:

– Laisse faire quand je serai sorti de cela, tu vas voir que la vie sera belle.

Effectivement ses blessures ont bien guéri, cependant des maux de dos le font souffrir. C'est un homme courageux qui ne formule jamais aucune plainte. Ce fut un valeureux soldat qui mérite aussi toute l'admiration qui lui revient.

Monsieur Després demeure toujours à Montmagny, a épousé une femme merveilleuse qui a une grandeur d'âme, à la mesure de celle de son mari. Ils sont parents de quatre enfants et de plusieurs petits-enfants. Toujours à l'affût de leur rendre service, ils sont des parents exceptionnels. Maintenant, Rodolphe est retraité de la Sûreté du Québec, poste qu'il occupa après la guerre. Il fait du bénévolat et se dépense, sans compter, pour tout le monde.

La distance pour Rodolphe Després et sa femme n'existe pas. Si Armand fait un voyage avec son épouse, il peut très souvent compter sur l'assistance de son ami, même si ce dernier demeure à des kilomètres de chez lui. En plus des services que lui rend Rodolphe, Armand apprécie la bonne humeur et la diversion que lui procure son ami. Ce dernier est très espiègle et trouve toujours moyen de le faire rire.

Un jour que leurs compagnes magasinent dans un centre commercial, Armand et Rodolphe se promènent en les attendant. Histoire de s'amuser en surprenant les gens, Rodolphe met ses verres fumés et pousse la chaise d'Armand. Il simule d'être aveugle.

Son copain fait semblant de l'orienter de gauche à droite. Les gens étonnés s'arrêtent, regardant étrangement cet aveugle qui pousse un homme déjà si mal en point. Ils se sont bien amusés.

Les épouses sont devenues de véritables amies. Pas une semaine ne se passe sans qu'elles ne se téléphonent. Les Després prennent part aux joies comme aux peines de leurs amis. Eux quatre connaissent vraiment le sens du mot amitié. Ces deux couples ont des âmes de forte trempe. De grands coeurs aimants et généreux. Ils ont mis en pratique le grand commandement de l'amour de Dieu:

«Aimez-vous, les uns les autres».

Armand voue une reconnaissance sans bornes à ses amis Després, ainsi qu'à monsieur Paul Mercier qui a fait beaucoup pour lui. En retour ceux-ci lui portent une amitié sincère. Ce qui s'est créé entre eux, notamment la misère, les bons jours, les peurs, les angoisses sont des choses qui ne peuvent s'oublier. Une correspondance s'est établie entre Armand et plusieurs de ses compagnons.

– Tous sont tellement délicats et gentils, dit-il.

Son grand regret est de ne jamais avoir revu le soldat duquel il a pris la place en Italie, la nuit de son terrible accident.

Sachant qu'il existe encore, Armand aimerait tant le rencontrer et lui parler, ne serait-ce que pour le rassurer, afin de lui dire de ne pas s'en faire. Il n'est pas responsable, il a eu l'honnêteté de dire qu'il n'était pas capable de faire cet ouvrage.

Armand croit au destin et prétend que son nom était inscrit sur cette mine, sa guerre devait se terminer là. Les batailles étaient difficiles en ces jours

troubles, les Canadiens, très proches les uns des autres, formaient une grande famille. Si c'eût été lui qui avait hésité à accomplir une mission désignée, n'importe qui aurait fait la même chose, parce que chacun s'entraidait. Ce fut un geste volontaire de sa part, il est content de l'avoir posé et le ferait encore. Armand déclare:

– Je n'ai jamais regretté un seul instant d'être allé servir mon pays, le Canada tout entier, d'un océan à l'autre.

Et il ajoute:

– Je souhaite de tout coeur que la jeune génération comprenne bien les sacrifices que leurs prédécesseurs ont faits. Très jeunes, ils ont payé si cher, certains, même de leur vie, pour garder ce beau pays intact et pour nous assurer cette liberté dont nous jouissons toujours.

Malgré toutes ses épreuves et en dépit de son handicap sérieux, Armand se trouve comblé par la vie et par l'amour qu'il reçoit chaque jour. Il a près de lui une excellente épouse qui en prend un soin jaloux et un fils qui fait preuve d'une grande bonté à son égard. Cela lui fait chaud au coeur. Voilà pourquoi il veut aller au maximum de ses capacités et s'occupe à faire tant d'activités.

En 1985, un groupe d'anciens combattants qui avaient participé à l'invasion de la Sicile et de l'Italie, projettent d'aller visiter les lieux de leurs combats en Europe. Les organisateurs de ce voyage vont solliciter une subvention du gouvernement fédéral auprès du ministre des Affaires des anciens combattants, l'honorable *Georges Hees*. Après les avoir assurés de leur aide, celui-ci favorise le groupe d'anciens combattants

de Normandie dirigés par son ancien collègue Pierre Sévigny. On réoriente donc une demande auprès du gouvernement du Québec. Celui-ci consent à octroyer un subside à ces vétérans très méritants.

Notre ami Hébert avait toujours rêvé de faire ce pèlerinage. Toutefois, il n'entrevoyait pas la possibilité de le réaliser à cause de son handicap. Le soutien et le dévouement sans bornes de ses amis Rodolphe Després et Paul Mercier ainsi que la générosité de leurs épouses et de sa femme Germaine rendront la chose possible. En effet, celles-ci décident de renoncer à ce voyage, afin que les compagnons apportent toute l'attention et l'aide nécessaire à leur frère d'armes.

C'est ainsi que le 30 mai 1985, ce groupe de vétérans partent en avion de Mirabel en destination de Rome. À leur arrivée, on les transporte à l'Aéroport National pour les diriger vers *Catania* et *Acereale*. De là commence le périple. Leur séjour en Italie se déroule heureusement. Armand apprécie la façon dont on a organisé l'itinéraire des routes à parcourir.

Pour ces anciens soldats, le trajet sur les sols qu'ils ont foulés lors de la guerre s'accomplit plus agréablement. Chaque jour, comme jadis, le parcours se fait de village en village. L'autobus les conduits à *Pachino*, vers *Mont Etna Naxos*,(plage) *Mont Santa Maria, Mont Scapulo Agira* où a lieu une cérémonie au cimetière où reposent 490 Canadiens. *Riggio, St-Giovannie, Locri Catanzaro, Casa-Bérardi* où encore une cérémonie se déroule à la mémoire des 1375 Canadiens ensevelis.

Et le parcours continue.

Chemin faisant, Armand se nourrit des souvenirs qui ont tant marqué sa vie. Il y a des moments de fortes émotions, citons celui où le chauffeur d'autobus descend son véhicule au bas de la vallée jusqu'au trou où Armand gisait blessé par l'explosion de la mine qui fit de lui le plus grand handicapé du *Royal 22e Régiment* de Québec. Comme cet endroit n'est pas facile d'accès, le conducteur démontre une grande habileté à s'y rendre, au contentement des hommes qui lui vouent reconnaissance et admiration pour ce geste qui s'est avéré très ardu.

Pour suivre l'itinéraire établi au départ, les voici arrivés à Rome. Ils sont reçus tout d'abord à l'Ambassade canadienne en signe de bienvenue.

Ce périple ne serait pas complet, sans une visite au Vatican. À la surprise des vétérans, les organisateurs leur ont réservé une section sur la Place Saint-Pierre, pour assister à un discours et à la bénédiction du Pape. Ces hommes sont très émus par cette opportunité qui est offerte. Ils se dirigent vers le lieu avec une grande nervosité.

Le Souverain fait son entrée pour aller donner son allocution à toutes ces personnes réunies représentant diverses nations. Il passe devant nos voyageurs. Rodolphe Després se risque à lui toucher le bras et lui présente Armand comme le plus grand blessé des corps militaires canadiens. Le Pontife se tourne vers Armand, lui serre la main et le remercie d'avoir défendu son pays. Ce geste imprévu prend notre ami Hébert par surprise qui est saisi d'une très forte émotion, et est hautement impressionné par le charisme qui émane de ce dignitaire. Comme la foule et

la chaleur est dense le Pape poursuit sa route. Seul Armand aura eu l'honneur de lui parler.

Il en fait la description suivante:

– C'est un personnage extraordinaire, dont sa présence seule a pour effet de provoquer un choc indescriptible. Les athées qui ne veulent pas le reconnaître comme un homme supérieur se mentent à eux-mêmes, ils veulent cacher une réaction.

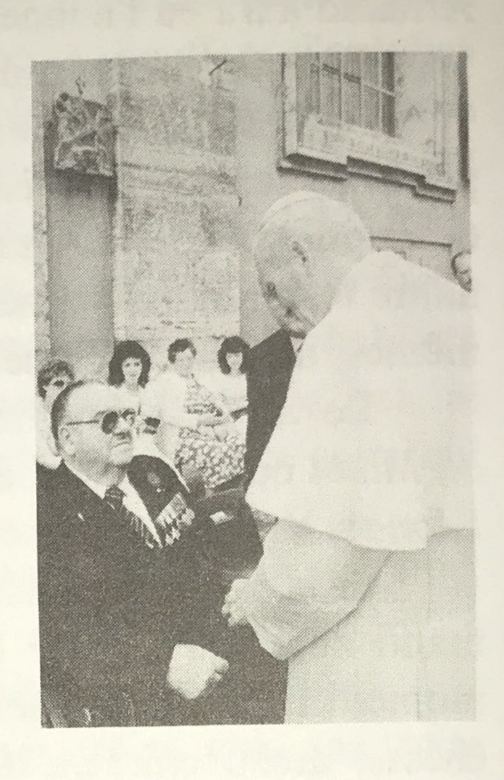
Le voyage se poursuit en visitant *Venise, Florence, Milan* où ils peuvent admirer le célèbre tableau de *Léonard de Vinci* représentant *la Dernière Cène.*

Si la période de la guerre ne permit pas à Armand de s'attarder sur les beautés de l'Italie, à ce moment il peut visualiser avec bonheur toutes les richesses architecturales, les nombreux monuments historiques, les églises, les riches musées de ce pays ainsi que la nature dans toute sa splendeur.

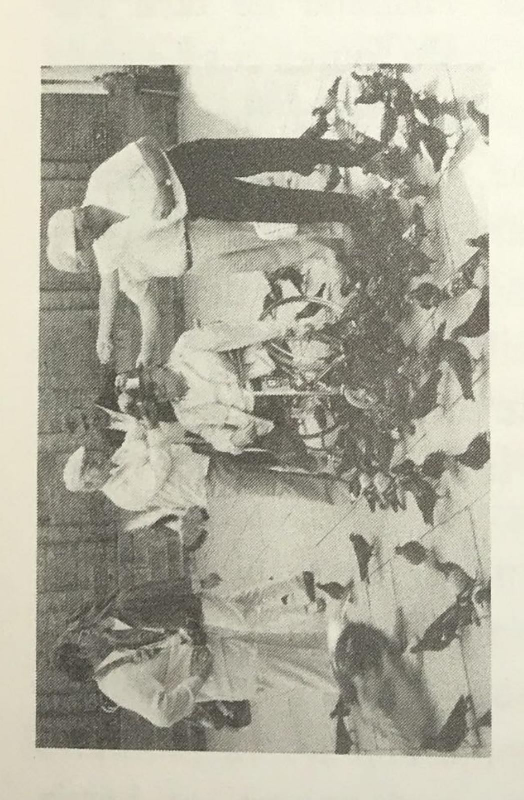
Au terme de ce voyage, Armand ne tarit pas d'éloges devant la magnificence de toutes ces beautés qu'il a pu admirer. Il considère avoir vécu des instants qui l'ont profondément touché. Leur retour s'effectue le 23 juin en partance de l'aéroport de Milan. Il voue une reconnaissance sans limites envers ses deux amis, qui ont tout fait pour lui faciliter la vie en s'oubliant eux-mêmes. Ce souvenir qui le comble de joie, demeurera vivant dans sa mémoire tout au long de sa vie.



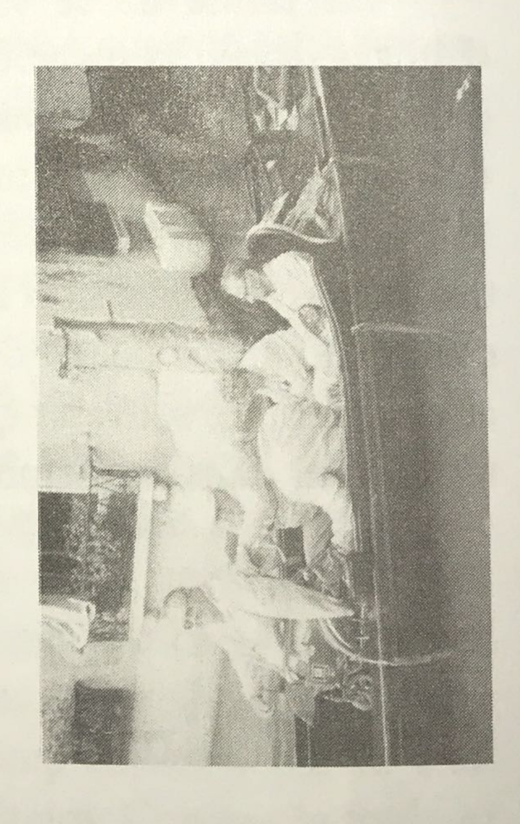
Vétérans à l'ambassade du Canada en Italie.



Le Pape cause avec Armand lors de sa visite au Vatican en 1985.



Un moment de plaisir à Venise.



Armand en gondole.



Visite au cimetière en Sicile.



Le Gouverneur Général Lord Alexander cause avec Armand lors d'une visite au Canada en 1950.



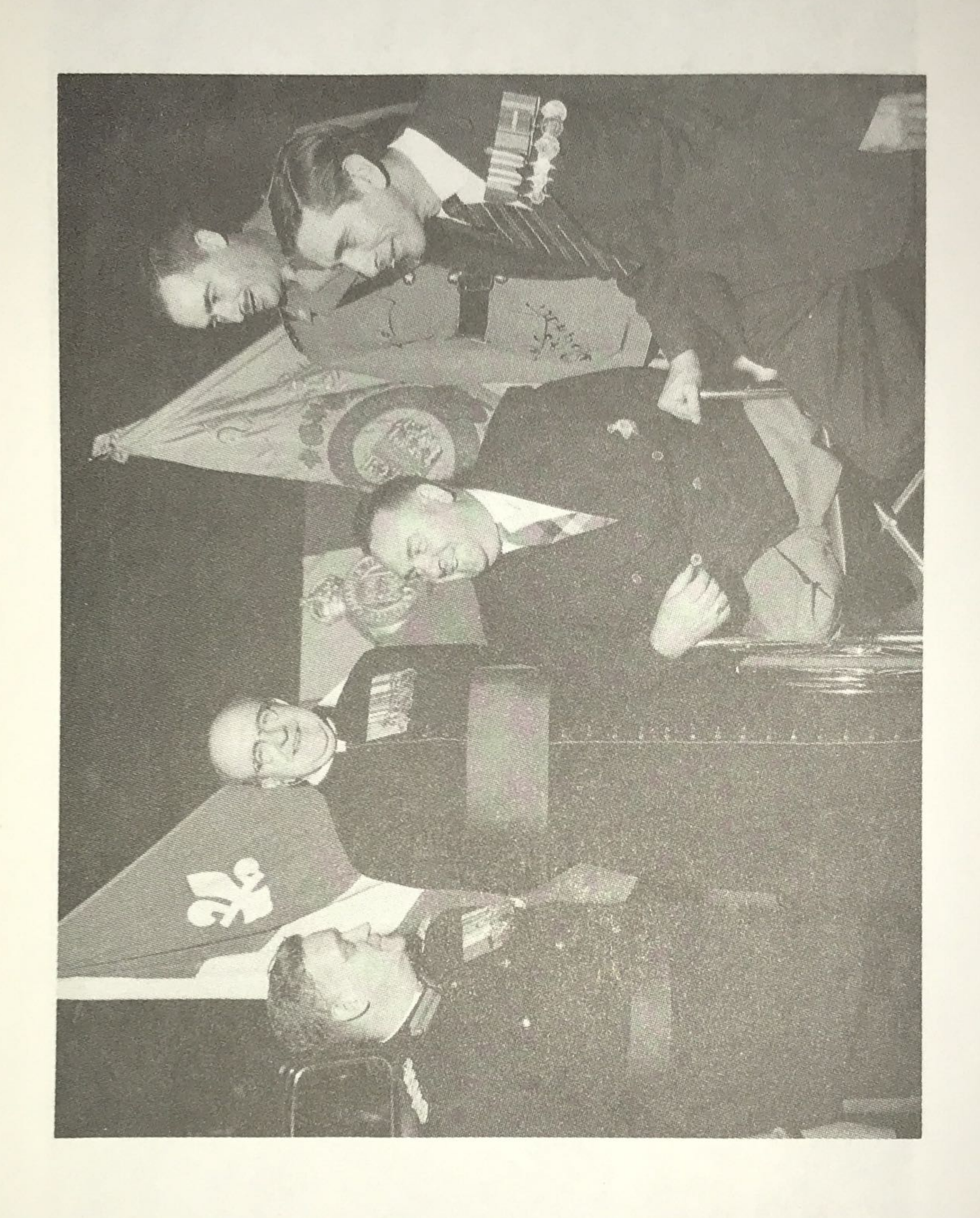
La reine d'Elizabeth II cause avec Armand lors d'une visite officielle à la Citadelle.



Jour du Souvenir le 11 novembre 1950.



Ministre des anciens combattants l'Honorable Gérald Merrithew remet à Armand sa photo dédicacée.



Armand en compagnie de Monseigneur C.-E.Beaudry, du major Paul Triquet, du major Maurice Duhault et de M. Paul Aubut.



Le Prince Phillip et la Ministre des Communautés culturelles
Mme Monique Gagnon-Tremblay.



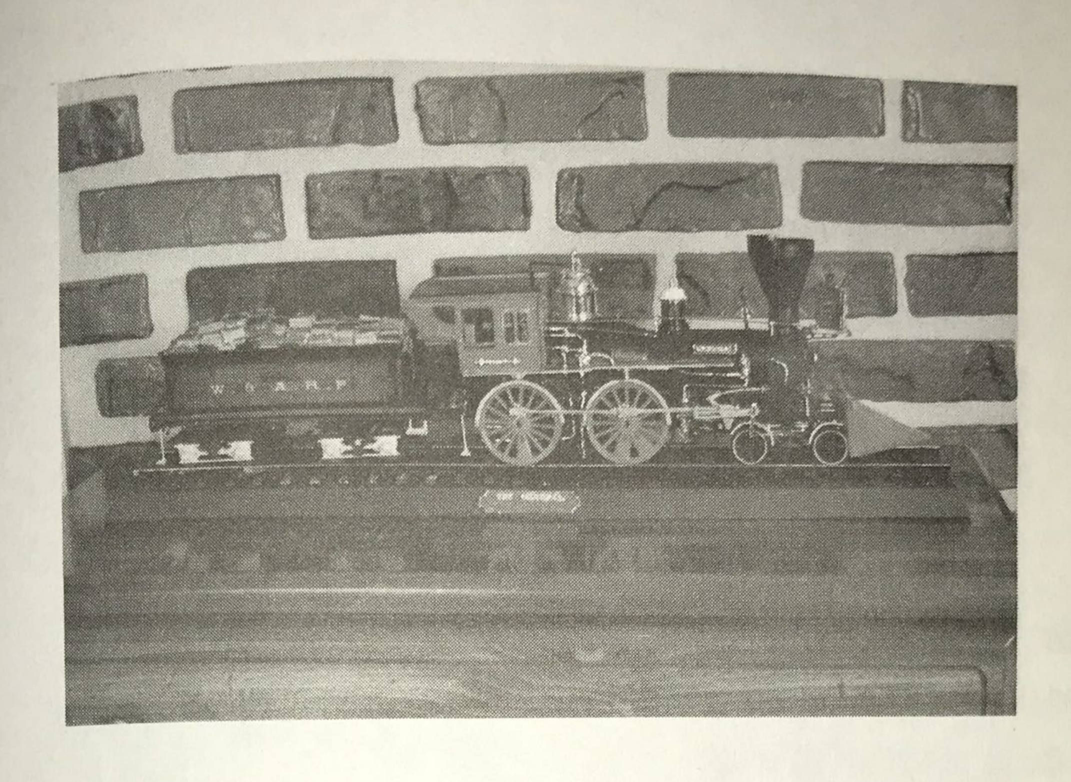
M. Roland Garand. Lt. colonel Lucien Turcotte, M. Jim Leclerc
accueillent Armand et Germaine.



Armand en présence du Ministre des anciens combattants l'Honorable Gérald Merrithew.



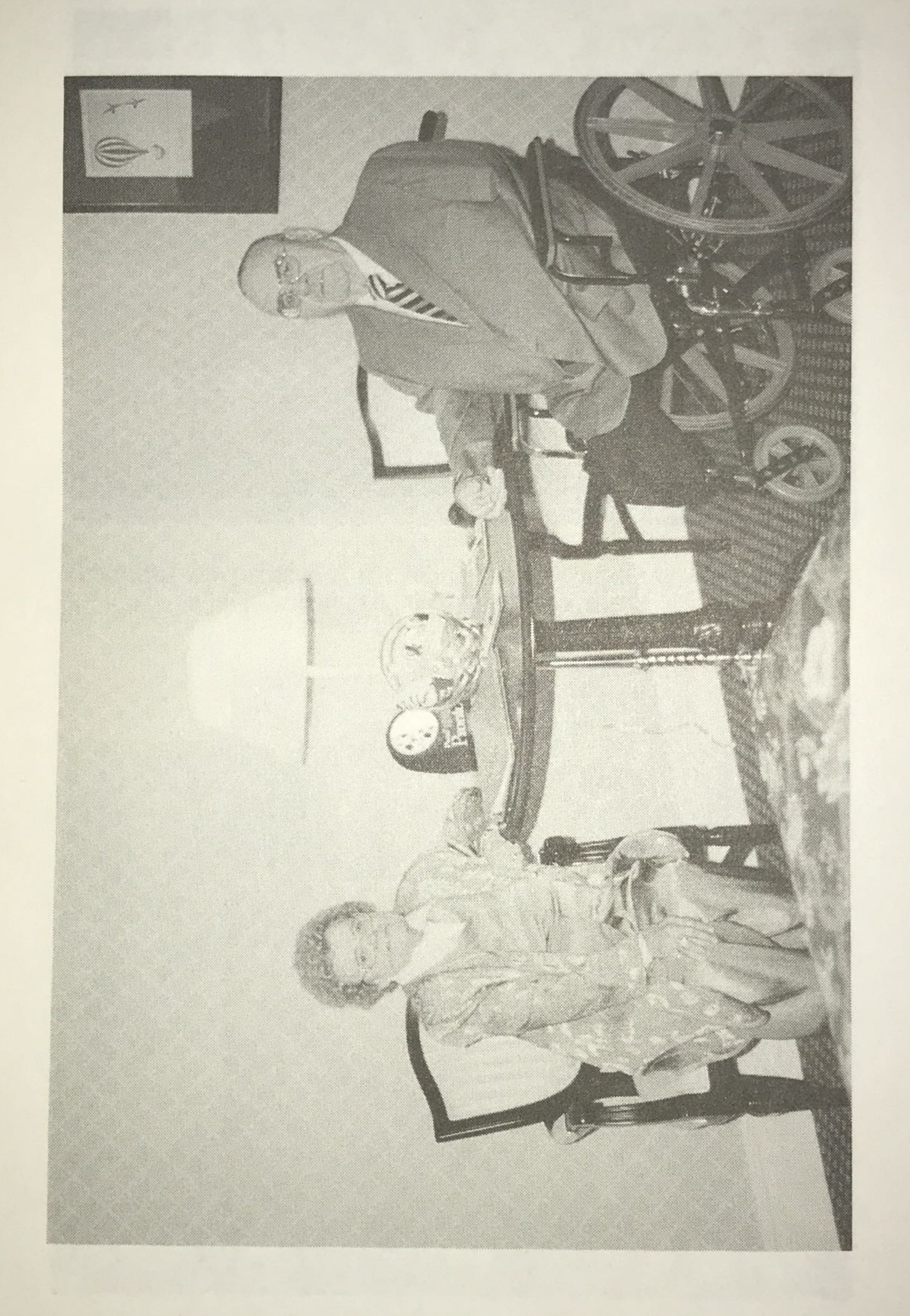
Au musée de la Citadelle à Québec.



Train construit par Armand.



Armand, Germaine, leur fils Richard et son épouse Linda.



Armand et Germaine après cinquante ans de mariage.

CHAPITRE XV

APPRÉCIATIONS D'ARMAND

Si Armand a vécu de grandes souffrances, par contre de grandes joies lui furent données. À quelques occasions, il fit la rencontre de personnalités de grande renommée. Parmi eux, citons le gouverneur général du Canada *Lord Alexander* en 1950.

Armand eut l'honneur d'être présenté également à la reine d'Angleterre à plusieurs reprises. Celle-ci a le titre de colonel en chef du *Royal 22e Régiment*. En effet, chaque fois que Sa Majesté Élizabeth II vient au Canada, elle passe le régiment en revue.

Une fois en particulier, alors qu'elle prend place dans une mobylette elle fait arrêter le chauffeur, descend et se dirige vers Armand pour lui parler. Il en est très ému.

Dans les hôpitaux en Angleterre, il est un de ceux qui ont reçu le plus de visites des plus hauts gradés de l'armée canadienne et britannique. Il était devenu une curiosité mondiale d'avoir survécu à ce qu'il lui est arrivé. Toutes ces considérations le touchent car précise-t-il:

– Généralement ce sont les gens qui se déplacent pour aller devant des personnalités, pour moi, c'est le contraire qui se passe.

Depuis son retour au Canada en 1944, il n'a que des éloges envers le gouvernement du Canada. Celui-ci le traite très bien et comble tous ses besoins. À la fête du souvenir, il prononce quelques mots pour les Anciens combattants à titre d'invité d'honneur.

À diverses autres occasions, plusieurs ministres vont le saluer en échangeant quelques mots avec lui. Toutes ces considérations sont grandement appréciées de sa part.

De son côté, le *Royal 22ᵉ Régiment* l'accueille comme un roi à la Citadelle. Il a ses allées et venues, on le conduit partout selon ses désirs.

À l'âge de 76 ans, Armand vit avec ses handicaps depuis cinquante-et-un ans, sans jamais se plaindre. Il conduit encore son auto qui représente d'ailleurs la trente-et-unième qu'il possède. Il change de véhicule tous les ans, par mesure de sécurité.

Armand se donne toujours des défis. Avec son unique bras et sa main, il s'est fabriqué un ustensile pour manger. Celui-ci est identique à celui que son ami *Ewing* lui avait inventé.

Il a construit un train à charbons de deux chars miniatures. Il s'agit d'un collage comprenant trois cent-cinquante pièces. Il applique la colle sur chaque morceau qu'il place debout, ensuite il les rassemble. Très fier de son oeuvre, il l'a placée dans la maison et se fait un orgueil de la montrer pour prouver qu'il est un homme actif. Son contentement est justifié par la réussite de cette belle réalisation.

Il s'occupe sans cesse. Quand il ne parcourt pas les routes, il bricole. Son habileté le pousse maintenant à construire des avions planeurs miniatures en bois. C'est toujours une réussite.

Tout l'aide morale et physique ainsi que l'encouragement qu'il reçoit, il les doit premièrement à Germaine son épouse qu'il ne remerciera jamais assez. À ses côtés depuis cinquante ans, elle l'entoure constamment d'attention et d'amour. Elle est toujours très fière de lui et l'encourage sans cesse. Grâce à elle, il apprécie grandement sa vie.

Son fils Richard et sa belle-fille Linda Aubut, lui sont aussi d'un grand secours. Ils ont vendu leur maison à Rock Forest pour venir vivre près d'eux et sont d'un dévouement sans égal pour leurs parents. Richard accomplit beaucoup de travail sur le terrain, est toujours prêt à leur rendre service. S'il doit s'absenter, il se tient constamment en communication avec eux et leur trouve également quelqu'un de responsable pour leur tenir compagnie. Dès qu'Armand et Germaine ont besoin, Richard vient les aider. Tout comme ses parents, il mérite beaucoup d'admiration.

Les Hébert regardent Linda et Richard en disant:

– On remercie Dieu de nous avoir donné ces deux enfants. Ils ont démontré une si grande générosité en venant demeurer tout près de nous.

Armand et Germaine ne cessent de dire que Richard est bon et possède un grand coeur. Tous les soirs, il va serrer la main de son père et embrasser sa mère pour leur souhaiter une bonne nuit. Ce geste d'affection est très apprécié de ses parents qui croient que ce ne sont pas tous les fils qui agissent ainsi. Les

Hébert considèrent leur belle-fille comme une perle rare qui leur apporte de l'attention autant que leur fils.

Ce couple apprécie leur existence, fait une belle retraite et souhaite à tout le monde de pouvoir dire la même chose au soir de la vie. Armand savoure ces précieux instants car il est conscient que la vie n'est pas immuable. Son corps commence à donner des signes de fatigue, il doit ralentir son rythme de vie quotidien, car le fait de s'installer au volant de son auto lui demande plus d'efforts. Au cours des mois à suivre, il aura à livrer son combat le plus redoutable.

Sur le chemin de la vie, il a rencontré beaucoup d'embûches qu'il parvint à surmonter. Mais sur cette route imprévisible, il se heurte soudainement à un obstacle incontournable. Sa vie va prendre un virage inattendu. Après tant d'années de dépenses en énergie pour parvenir à vivre fonctionnellement, il a perdu des forces, l'usure du corps aidant, sa santé commence à se détériorer peu à peu.

Les artères de son coeur sont bouchées et la médecine s'avère impuissante à le sortir de cette mauvaise situation à cause de sa condition d'handicapé. Il s'ensuit une série de crises d'angine et d'oedèmes pulmonaires. La rétention d'eau qui l'afflige ne peut s'éliminer. Il souffre atrocement avec résignation et ses forces diminuent peu à peu. Germaine, Richard et son épouse le soutiennent constamment.

Après plusieurs mois de souffrances, il s'éteint dans les bras de son fils le 17 avril 1996 à l'âge de 77 ans. Ses dernières paroles sont des mots d'amour envers Germaine et Richard. À présent, il s'en remet à Dieu, en qui il a toujours eu une grande foi.

Par le courage qu'il a su démontrer, Armand demeure un symbole pour l'Armée canadienne et pour tous ceux qui ont eu la chance de le connaître.

La lecture de la vie de ce grand homme saura sûrement insuffler à tous, une inspiration certaine.

Bravo à ce héros!

MESSAGE D'ARMAND HÉBERT AUX HANDICAPÉS

Il faut toujours garder espoir, ne jamais abandonner, quelque soit votre handicap. Tout d'abord, il faut accepter le malheur qui vous échoit, s'ancrer dans l'idée que cela pourrait être pire.

Dieu nous a donné des facultés, une intelligence, il faut les réveiller, s'en servir plutôt que les endormir. Le combat n'est jamais fini tant qu'on a souffle de vie. Il faut penser un jour à la fois. Le matin, dire merci mon Dieu de m'avoir donné une bonne nuit de repos. On doit essayer d'en faire un peu plus chaque jour. Il n'est pas nécessaire de courir.

Prenez l'exemple de la tortue qui se rend là où elle veut, sa vitesse est limitée mais elle se rend quand même; elle a la patience.

Regardez les oiseaux bâtir leurs nids, ils n'ont ni bras ni main et on a jamais vu un vent assez fort pour les arracher, là où ils sont. Pourtant, l'homme a des mains et il ne pourrait pas accomplir ce qu'ils réussissent.

Et voyez les castors couper des branches et faire des écluses. Ils se font des abris pour se garder au sec. Ces bêtes-là ne sont jamais allées à l'école, n'ont pas de calculatrices et n'attendent pas après les autres. Elles font leur ouvrage elles-mêmes.

Il faut désirer faire quelque chose afin de se prouver que nous ne sommes pas des impotents, des

loques humaines. Il faut se prouver que nous servons à quelque chose dans la vie. Nous y réussissons si nous y mettons de la bonne volonté. Souvent, sans le savoir, d'autres nous épient et se disent:

«Si eux peuvent je le peux aussi».

C'est cela qu'a été ma vie.

Au début je savais que j'étais très mal en point, dans quelle situation je me trouvais. Je me posais des questions:

«Qu'est-ce que je vais faire et comment m'y prendre?»

Avec de la foi et de la patience, on arrive à tout. C'est dur, on ne réussit pas toujours mais à force de pratique on accomplit bien des choses étonnantes.

Je connais une petite madame atteinte de sclérose en plaques depuis de nombreuses années. Elle peut à peine se bouger. Elle a tellement de volonté qu'elle réussit à marcher en traînant ses jambes d'une place à l'autre. Elle puise sa force en son grand courage. Quand on lui demande comment elle va, cela va toujours bien. Quand on est plein de santé et que l'on entend de telles réflexions, on a honte de dire que cela ne va pas.

Handicapés, n'abandonnez jamais la vie. Il faut beaucoup de courage, cependant, si vous demeurez seuls dans votre coin, vous allez y rester. Au contraire, si vous essayez de montrer belle figure, vous aurez beaucoup de monde autour de vous. On sera prêt à vous aider et on ne vous regardera pas de travers en vous envoyant paître.

Cela est le message que je veux laisser. Si cela peut aider ne serait-ce qu'une personne je serais des plus heureux.

TABLE DES MATIÈRES

Chez le même éditeur:

Les tempéraments, J. Rutché, c.s.s.p.
La traversée d'une déchirure, Cécile Fortier Keays.
J'ai décidé de vivre, Christiane Miville Deschênes.
Chemin d'amour lumière et vie, Monique B. Delorme.
Côté coeur côté jardin, Laurence Lanier.
Le poème apprivoisé, Mado de L'Isle.
Trois vieilles, Glenn St-Yves.
Au chevet de l'amour, Laure Anne Bayre.
Antoine à la polyvalente, Robert Berthiaume.
La rapportée, Cécile Fortier Keays.
La dernière courtepointe, Bernadette Poulin Racine.
Sous le couvert des mots, François Lasnier.
Les couleurs de la disgrâce, Marie-Paul Gagnon.
Le big bang canadien, Steven Keays.
Le duel d'une vie, Christiane Miville Deschênes.
Une fille dans un nid de scorpions, Colombe.
Fait d'armes à Oka, Réginald Gagnon.
Jean Bouchard marathonien aveugle, Laurent Bilodeau.
Les sentiers du bonheur, Conrad Langlois.
Découvertes d'un clairvoyant, Émile Norris.
André Giroux, Mado de L'Isle.
Brises de pensées, Mariette Corbeil.
Cris du regard, Paul Damien.
Demain à l'aube, Célia Célica.
Un vieil homme et son rêve, Pierre-Jacques Gauthier.
La poésie du mal, Alain Bernard.
Philippe et le sortilège, Eve Bélisle.
Éolia, princesse de lumière, Fredrick D'Anterny.
Phil Latulippe, Serge Richard.

Kayak de mer et camping au Québec, Jocelyn Bouchard.

Immersion, Marie-Josée L'Hérault.

Une fille dans un nid de scorpions, tome 2, Colombe.

Cami, Martine Latulippe.

Les soldats de L'espoir,Ludovic Roussel.

C'est toi que mon coeur veut, Julie Ouellet.

Les secrets de Marie-Ange, Mado de L'Isle.

Le prix du silence, Cécile Fortier Keays.

Ultime recours, Diane Gagnon.

La moisson du temps, Marie-Pierre Michaud.

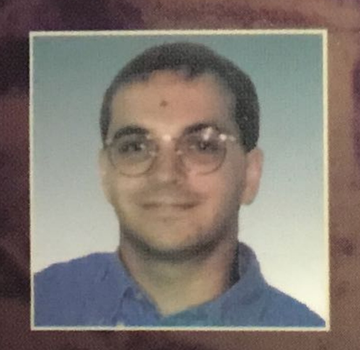
De lune à l'autre, Les dis-semblables.

Une fille dans un nid de scorpions, tome 3, Colombe.


AGMV
MARQUIS
Québec, Canada
1997



Denise Chantal est native de Ville de La Baie. Après avoir élevé cinq enfants, elle fait son cheminement dans l'écriture. Depuis 1984, elle compte à son actif trois volumes, dont ce dernier. Un quatrième est en attente d'impression. Dans ce livre-ci, elle nous fait le récit de vie d'Armand Hébert, valeureux soldat de l'Estrie.



Louis Rasmüssen, le collaborateur, est chargé de cours à l'Université du Québec à Chicoutimi. Il possède une scolarité de doctorat en sociologie, une maîtrise en études régionales et un baccalauréat en sciences sociales. Depuis quelques temps, il s'adonne à l'écriture. Sa collaboration sur le livre d'Armand Hébert est un tremplin pour la rédaction de futures biographies.

Sur un champ de bataille d'Italie, le 19 février 1944, l'explosion d'une mine allemande lui arrache les deux jambes, le bras gauche et émiette le coude de son bras droit. Privé de presque tous ses membres à l'âge de vingt-cinq ans, il se demande quel avenir le futur lui réserve. Son existence sera empreinte d'une ténacité constante et d'une foi en la vie, peu commune, devant les grands défis qui s'imposent à lui. Armand Hébert est et sera une source d'inspiration intarissable pour les gens qui le côtoient. Son courage suscite l'admiration partout où il passe.

Dans un monde où la recherche du sens de la vie est palpable, la lecture de ce livre apporte des réponses à quiconque découvre le vécu de cet homme unique.

ISBN 2-921493-31-4

